PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

SEP 28 1937

REVUE DE PARIS

15 SEPTEMBRE 1937

MARIE DE CHAMBRUN	*Lune de Miel au Caucase* . . .	241
RENÉ PAYOT	*La Suisse contre le Communisme.*	265
GEORGES DUHAMEL	*Les Maîtres.* — II	280
MARCEL GRIAULE	*Les Sao légendaires*	321
FERNAND DE BRINON	*Allemagne 1937*	357
LOUIS ROULE	*La Vie intérieure des Étangs.* .	380
JEAN FONTENOY	*Un Compradore, un Général.* - Fin.	396
MAURICE MARTIN DU GARD	*L'École de la France d'Outre-Mer*	425
GIULIO R. ANSALDI	*Diego Angeli*	435
MARCEL THIÉBAUT	*Parmi les Livres.*	445
ALBERT FLAMENT	*Tableaux d'Italie et de Cannes* .	463

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 Fr. 50

44e ANNÉE NUMÉRO 18

La REVUE DE PARIS il y a cent ans

(Première REVUE DE PARIS)

On lit dans le Bulletin de la REVUE DE PARIS *de septembre* 1837 *:*

« Une grande nouvelle a mis en émoi le monde savant ; le monde ignorant ne s'en est pas ému. On vient d'appliquer le galvanisme au chemin de fer. C'est sur le railway de Birmingham à Manchester que l'expérience a été faite et couronnée d'un plein succès comme toutes les expériences, la première fois. La pile de Volta est en permanence à Manchester ; elle galvanise un fil de laiton de quatre-vingt-quatre milles de longueur et donne des sons télégraphiques plus rapides que le vent. Il faut un peu moins d'une seconde pour communiquer une dépêche monosyllabique de l'une à l'autre ville. Voilà le chemin de fer vaincu par lui-même. Un avenir immense est promis à cette étonnante découverte. Lorsque l'Europe rayonnera de chemins de fer, ce qui ne peut manquer d'arriver, on établira le télégraphe galvanique sur la plus vaste échelle. Manchester et Saint-Pétersbourg causeront entre eux comme de bons voisins. Nous marcherons partout sur un réseau de conversations invisibles. Seulement, je redoute la pile de Volta, et je regrette qu'on n'ait pas trouvé un metteur en œuvre plus innocent pour les conversations intimes de l'Europe. La pile de Volta ressuscite les cadavres, c'est incontestable ; et voilà pourquoi je me méfie d'elle. Il peut arriver, un jour, que, par une surexcitation du fluide, la pile de Volta, chargée d'une dépêche, et longeant les cimetières de la route, ressuscite les morts et tue les voyageurs vivants. C'est le seul inconvénient qu'on puisse reprocher à la découverte anglaise ; les morts, sans doute, ne demanderaient pas mieux ; mais il faut songer, avant tout, aux vivants européens. »

*Dans le même Bulletin, on trouve quelques aperçus sur la prochaine saison musicale de Londres (*1837-1838*), suivis d'indications sur celle de Paris :*

« Paris ne restera pas en arrière, lui qui tient le sceptre des arts, comme disent les journaux. Voici venir la jeune et mélodieuse Persiani, cette étoile qui s'est levée sur l'Arno, en 1834, dans *Rosmondo d'Inghilterra*, faible opéra du maestro Donizetti, qui ne fit pas un coup de maître ce jour-là. La Persiani est fille du fameux ténor Tacchinardi, qui entrait toujours à cheval en scène, parce qu'il était d'une taille qui demandait un piédestal. Duprez et madame Persiani ont fait les beaux soirs de la mauvaise saison de 1834 à Florence. Paris accapare tout, en criant contre le monopole. Les concerts s'organisent ; chaque rue aura probablement une contrefaçon de Musard. Au centre de la Chaussée d'Antin, un riche capitaliste élève à la musique un temple de 500 000 francs ; il sera inauguré sous l'invocation de Paganini, saint de premier ordre dans la légende musicale. On lira sur le fronton *Casino Paganini*. Le jour, il y aura cercle et whist, le soir symphonies de Beethoven, valses, contredanses, orchestre d'opéra. Plus loin, Valentino ouvre une concurrence au casino Paganini et Julien à Valentino. Musard, le triomphateur de l'Opéra, reste toujours dans la sphère élevée où la concurrence ne peut l'atteindre. »

LUNE DE MIEL AU CAUCASE [1]

C'était la veille de mon mariage avec Lucien Murat. Dans la chambre que j'allais quitter pour l'inconnu, je regardai, non sans mélancolie, mes rideaux de cretonne, fleuris de bouquets fanés que la lampe indifférente barbouillait de rose. Ce décor vieillot où j'avais grandi, rieuse et sentimentale, je l'aimais ; ma jeunesse heureuse s'y accrochait désespérément. Entre deux soupirs qui s'envolèrent vite, car j'ai toujours rebondi de la tristesse à la joie, j'essayai ma chemise de noce, mon corset de satin blanc et un pantalon ajusté aux genoux, garni de merveilleuses valenciennes, qui coûtait, le croiriez-vous, vingt-cinq francs. Dans ce négligé, penchée vers la glace qui me reflétait sans vergogne, je me crus irrésistible. Sans doute avais-je l'air d'une nigaude, avec des bras maigrichons et des salières timides ; par contre, mes jambes n'étaient pas vilaines et mon pied passait pour joli.

Assoiffée d'adulations, j'appelai frères, sœurs, notre vieux précepteur, M. Chalumeau, le chien poméranien, les serviteurs aux aguets pour leur faire admirer ce déshabillé galant.

1. Si nos lecteurs désirent se reporter à quelque portrait du charmant écrivain à qui nous devons ces spirituelles pages de souvenirs, nous ne pouvons mieux faire que de les renvoyer à notre collaborateur, Albert Flament, dont les chroniques, à plusieurs reprises déjà, ont évoqué dans les salons de Paris et de Rome, où elle fut Ambassadrice de France, la comtesse Charles de Chambrun, née Marie de Rohan-Chabot. Par son premier mariage, elle a été princesse Lucien Murat. C'est sous ce nom qu'elle a fait paraître *La Grande Catherine, Christine de Suède, les Errants de la gloire*. C'est à cette période de sa vie que se rapporte le chapitre de ses mémoires intitulé « *Lune de miel au Caucase* » que nous publions aujourd'hui.

La toile n'était pas transparente ; c'était la chemise la plus chaste du monde : je l'ignorais. Aujourd'hui, aucune midinette ne consentirait à la porter, même le jour de sa première communion. Qu'importe? Josselin [1], Jehan [2] et Françoise [3] s'exclamèrent ! Enhardie par leurs transports juvéniles, je confiai à chacun un lys et, suivie de cette ribambelle piailleuse, la fleur virginale en main, fredonnant une chanson improvisée dont ils reprirent le refrain, nous défilâmes processionnellement à travers corridors et salons. Devant l'appartement paternel, malgré mes « chuts » et mes supplications, le chien aboya. La vilaine bête trahissait ; nous étions ses victimes ; elle cafardait avec sa gueule, avec sa queue. Je l'aurais battue ; c'était facile à dire. Comment aurais-je osé? Mon père [4], entre deux caresses, lui confiait ses préférences : « Tu es le seul enfant que j'aime ! » répétait-il à tout propos. La bête finissait par le croire, aussi s'ingéniait-elle malicieusement à nous faire punir. Ce tapage insolite troubla le repos de mon père, qui brusquement ouvrit la porte. Sa couronne de cheveux gris s'ébouriffa, il s'apprêtait à bougonner ; mes atours saugrenus le divertirent, il sourit, nous congédia.

Ma dernière soirée de jeune fille l'inclinait à l'indulgence. Je crois qu'il regrettait déjà mes jeux folâtres, quoi qu'il ne les aperçût guère, absorbé par ses devoirs politiques et sociaux. Pour attirer son attention que ne fallait-il pas? Que mon frère, chimiste d'occasion, teignît ma tignasse en vert-pomme et que j'exhibasse sur mon chignon des carottes hardiment dressées ! Alors il daignait remarquer ma coiffure potagère et, me toisant derrière ses lunettes, me renvoyait dans ma chambre sans dîner : « Vous descendrez lorsque vos cheveux auront retrouvé une couleur convenable. » A ces mots, nos invités m'excusaient, protestaient ; mon père était inflexible. En cachette, j'allais partager le repas du concierge ; dans sa loge mijotait toujours quelque morceau de veau dont je me régalais. Hélas ! la saison des enfantillages était passée. Le lendemain, mon apprentissage conjugal commençait.

1. Prince de Léon.
2. Vicomte de Rohan.
3. Duchesse de Caraman.
4. Duc de Rohan.

Onze heures. Les cloches bourdonnent à Saint-François-Xavier ; je suis d'humeur morose. Frères et sœurs voltigent autour de moi à ce casse-croûte matinal où toute la famille s'énerve. Mon père, en manche de chemise, mélange de Labiche et de Saint-Simon, car il pouvait être à la fois solennel et cocasse, passe majestueusement sa serviette sous le menton pour ne pas friper le grand cordon de Saint-Grégoire, qui s'étalait sur sa poitrine. Ma mère, chapeautée, a encore son peignoir et déjà ses perles ; mon beau-frère Périgord [1], nouant sa cravate, se regarde dans chaque miroir avec satisfaction ; il a perdu la fameuse liste du cortège où, pour la première fois, royalistes et bonapartistes fraternisent. Qui donnera le bras à la tante de Mouchy ? Où se placera le représentant du prince Napoléon ? Et le duc de Vendôme, la princesse Mathilde, si fringante, roulée dans son châle Chantilly et coiffée d'une petite capote couleur de violette impériale ? A qui donnera-t-on le plus beau fauteuil de velours ? Quel tintouin !

On sonne, on sonne. Les fleurs arrivent, entortillées de mousseline ; les cadeaux retardataires s'amoncellent. J'ai déjà reçu cinquante encriers, vingt pendules dont les tic tac me poursuivent impitoyablement. Ces balanciers me rendent folle : et dire que je suis brouillée avec l'exactitude ! Je compte quatre-vingts éventails, cent tables chinoises, cinquante-trois saladiers, et pas une casserole ; décidément mon ménage se monte. Voici le marié. Hélas ! on l'avait frisé au petit fer : il me plaisait, les cheveux plats. Patatras, mes premières illusions s'envolent ; j'étais défrisée définitivement. Trop tard pour changer d'avis. Quelle bonne occasion de pleurnicher !

Pendant les cérémonies nuptiales, une jeune fille bien élevée larmoyait discrètement dans son mouchoir de dentelle, sous l'œil patelin d'un évêque mondain qui se plaisait à unir des blasons plutôt que des cœurs. Sa Grandeur recherchait les aïeux, momifiés dans les parchemins, qu'il sortait triomphalement pour la circonstance. Monseigneur l'évêque de Vannes fit caracoler ainsi, devant les auditeurs qui bâillaient, quelques braves traîneurs de sabre, connétables, maréchaux, sans oublier les cardinaux zélés, tout en bénissant deux anneaux que nos doigts indépendants ne portèrent jamais. Comme

1. Duc de Montmorency.

témoins, j'avais S. A. R. le duc de Chartres et le duc de La Trémoille, dont les signatures illustres étaient recherchées dans les sacristies. Constatant ma nervosité, mes témoins se demandèrent effrayés si j'allais dire « oui ». J'avoue que le mot faillit m'étrangler ; personne ne l'entendit ; il n'est pas dans mon répertoire. Entre oui et non, il y a tant de nuances, et je déteste les serments, surtout en public.

Au cours de la messe, l'orgue ne cessa de ronfler ; la comtesse Stanislas de Castellane, alors jeune fille, pinça la harpe délicieusement et joua avec ma sensibilité. Royalistes et bonapartistes se coudoyaient en se regardant de haut en bas. A la sacristie, le faubourg Saint-Germain, députés, sénateurs, académiciens défilèrent. Que d'hommes célèbres, aujourd'hui inconnus, que de fantoches devenus fantômes ! Les femmes étaient empanachées, les messieurs, en redingote grise, tenaient perchés sur leur canne les hauts de forme encombrants qui tournoyaient autour des triomphantes aigrettes. On s'habillait alors pour aller à la noce. Pendant deux heures, je fus embrassée, léchottée. Toutes les douairières frottèrent leur vieux museau sur mes joues soumises. Pouah ! C'était à vous dégoûter des baisers ! Que mes parents avaient d'amis ! Ma mère était la plus populaire des femmes ; Paris ne détestait pas sa fille.

Rentrée à la maison, je courus à ma chambre ; j'étais bouleversée, je sanglotais, tout en échangeant ma robe nuptiale contre un costume de voyage beige à petits carreaux. Je le vois d'ici, j'avais aussi une chemisette de toile rose un peu hommasse et un tricorne conquérant. Mes larmes coulaient si abondantes que je mouillai plus d'une paire de bas. Abandonner la vieille maison, mon petit lit sur lequel ma mère se penchait pour que son cœur fût plus près du mien, le tapis bleu troué, noirci de taches d'encre où s'inscrivaient mes rêves inachevés, quelle catastrophe ! Mon frère Jehan entra tout à coup, s'empara d'une grosse éponge et, pour me dérider, s'écria : « Marie, vieille sotte, viens que j'éponge tes pleurs. » Je ne souris point à cette facétie. La vie paraissait bien grise... J'exagérais sans doute, et pourtant... Cette giboulée du cœur affecta les serviteurs alignés dans l'antichambre et même mon cher papa qui n'était pas tendre.

Ainsi, je partis pour le Caucase, là-bas, là-bas, en Mingrélie, où habitait ma belle-mère, que je ne connaissais pas encore, une princesse Dadiani, dont la mère avait régné sur cette contrée perdue entre Koutaïs et Poti, l'ancienne Colchide. Si Jason, en flânant près des rives du Phase, trouva la poudre d'or qu'il recueillait sur les toisons de ses moutons, les Murat s'y ruinèrent en folles expériences, sans prévoir celles des bolchévistes.

Après huit jours de voyage, débarquant à Batoum, je me sentis affreusement seule, et pourtant que de glapissements, quel brouhaha ! Barques, mahonnes, felouques se heurtaient dans le port ; débardeurs, rameurs, portefaix s'injuriaient en quatre-vingts langues farouches, qui écorchaient mes oreilles. Assise sur ma valise, je regardai ce pays où j'allais vivre, ces gens, ces montagnes hostiles, plus effilées que des poignards, pour me rappeler sans doute que les Circassiens sont toujours prêts à pourfendre un brigand, tuer un agneau ou couper en trois un méchant moustique. Le bel accueil pour une Parisienne curieuse qui, de brigands, ne connaît que ceux d'Offenbach et va voir leurs modèles face à face ! A cette pensée, je m'exaltais.

Sur le quai, les princes Eristoff, mes garçons d'honneur, m'attendaient pour me remarier à la mode du pays. Qu'ils sont séduisants ces Orientaux sauvages et délicats, vêtus de blanches tcherkesses chevronnées de cartouchières d'or, coiffés de gigantesques papaks, le pistolet à la ceinture. Depuis leurs pieds gantés de cuir jusqu'à leurs mains d'aristocrates, tout s'harmonisait dans leur corps nerveux. Quelle élégance ! Et de quelle manière enveloppante, galante, ils m'escortaient vers la gare, écartant la foule, les ânes et les chameaux !

Un train spécial sifflait. Malgré sa hâte d'arriver, il n'allait pas vite, s'essoufflait gentiment parmi les maïs d'or qu'on aurait pu cueillir au passage, tandis que le prince Chervachidzé, cousin germain de ma belle-mère et chambellan préféré de l'impératrice Marie Fédérovna, me faisait les honneurs du paysage. L'histoire de ces provinces antiques était celle de sa famille, qui devenait la mienne : tous ces châteaux branlants avaient appartenu à la reine Thamar, amazone fameuse, qui avait battu les Turcs, les Persans, pris Trébi-

zonde, en 1204, et qui, selon la légende, amoureuse d'inconnus, attirait les passants en agitant son voile de lin. Aussitôt son caprice assouvi, pour ne plus revoir leurs mines réjouies, elle les précipitait du haut des remparts dans le torrent complice. Malgré les racontars et les vautours qui tourbillonnaient, comme la reine était belle, chacun espérait l'amadouer et les voyageurs insouciants se succédaient au pied des murailles ; d'autres prétendaient que Thamar était une sainte. Dévote ou dévergondée, elle fut l'âme de la Mingrélie, qu'elle domina, et on continuait à parler de ses prouesses comme si hier encore elle régnait sur ses états.

Lorsque nous arrivâmes dans la plaine, vingt mille Mingréliens m'entourèrent avec transport. Pour m'éblouir, ils caracolaient, tiraient brutalement sur la bouche rose d'écume de leur coursier, qu'ils arrêtaient net avant de le lancer sur la montagne par défi. Levés sur leurs étriers d'argent, ils déchargeaient leurs longs fusils au-dessus de ma tête en signe de joie. Quelles pétarades ! J'en tremblais. Les chevaux se cabraient, dansaient entre les haies d'églantines. Sur notre passage, les chasseurs, le faucon sur le poing, s'inclinaient jusqu'à terre. Le moyen âge ressuscitait. J'étais éberluée, je cherchais mon hennin ; à sa place, je trouvais un bibi de paille.

Des tourbillons de poussière, des cris, des détonations nous annoncent ! Vite, les femmes les plus désirables du monde s'alignent à l'entrée du village, blondes aux yeux noirs, brunes aux yeux bleus, dont les cils soyeux éventent voluptueusement les joues. Quelle pépinière de beautés ! Sont-elles le fruit des mâles conquêtes dont la trace ne s'est pas perdue à travers ces vergers montagnards ? Argonautes, Persans, Scythes, Turcs y jetèrent leur meilleure graine. Quelle floraison ! Georgiennes, Mingréliennes, filles de Colchide, que vous étiez belles en ce jour d'automne où je gravissais vos collines pour la première fois !

Tous les harems de Constantinople se fournissaient dans ces parages. Une Mingrélienne valait cher, trois fois plus cher que ses rivales, tellement ses charmes étaient cotés à la Bourse du Caire ou de Stamboul. Épilée, parfumée, instruite dans l'art de plaire, elle se vendait vingt-cinq mille francs : le prix d'une maison. En Turquie, qu'importait la noblesse de l'épouse ? La femme étant anonyme, seule sa beauté comptait :

elle arrivait nue comme Eve, dépouillée du passé qu'on lui ordonnait d'oublier. Je me suis promenée souvent dans la petite cour du Bazar où se marchandaient jadis les esclaves provocantes ou soumises. C'est là que l'ambassadeur de France, le comte de Fériol, acheta cette ravissante Aïssé qui tourna la tête du Régent, lui résista pour céder ensuite aux désirs du chevalier Aydie, ce dont madame de Tencin prit ombrage. C'était là encore que le commissaire-priseur vantait les rondeurs de ces filles aux longues tresses venues du pays des pêches. Les voici résignées, sous le signe du Croissant. Elles écouteront désormais, à travers les moucharabiehs, le clapotis jaseur du Bosphore en se gavant de rahat-lokoums. Plus de cueillettes avec des compagnes rieuses, plus de vendanges ! Entre leurs doigts inactifs, qui écossaient le maïs, elles glisseront le chapelet d'ambre mêlant le nom de la Vierge Marie à celui d'Allah, et rêvant qu'elles donneront peut-être le jour à un sultan enturbanné.

Notre intendant, Alexis Béridzé, en savait quelque chose. Lorsqu'il m'invita à me rafraîchir chez lui, je fus éblouie par sa magnificence. Son luxe étonnait, son embonpoint aussi ; il avait plus de serviteurs, plus de poules que ses maîtres, et ses champs s'étendaient jusqu'à la mer.

— Comment Alexis est-il devenu si riche ?, demandai-je.

C'était bien simple, l'honnête homme avait fait fortune en vendant les vassales de ma belle-mère. Quel trafic ! Mais l'argent était bien gagné : ces diablesses se défendaient comme des lionnes, ne craignaient pas les coups de feu, tiraient sur leurs agresseurs. Que de précautions dans la lutte ! Il ne fallait pas égratigner ces trésors, le moindre bleu était nuisible à la vente.

Par gentillesse, notre philanthrope surprend la jeune beauté dans son sommeil. Elle est bâillonnée, ligotée, enlevée à travers les torrents caillouteux ! On entend parfois quelques cris, vite étouffés ; seule, la nourrice se lamente, touchant ses mamelles flétries. Un chacal pleure sinistrement dans la plaine, puis le village se rendort. Entre Poti et Batoum, une tartane en partance se balance sur la mer Noire : Larguez les voiles ! La favorite future, de vague en vague, est portée ainsi vers le Bosphore où ses jeunes seins, sa bouche de corail réveilleront l'appétit d'un pacha gourmand. Est-elle heureuse,

malheureuse, sera-t-elle voluptueuse, complaisante? Allah seul le savait! et pour féconder leur bonheur, Alexis, le dimanche, brûlait un cierge de cire blanche à la messe. Il payait ainsi sa redevance au ciel.

Les églises étaient orthodoxes, les mœurs presque musulmanes. Fi d'un mari qui aurait osé dévisager sa femme en public. Quelle indécence si devant un étranger il s'était permis avec elle le plus innocent badinage! Pour ces hypocrites, la femme avait moins d'importance que la crinière d'un cheval : son rôle était muet. Qu'elle surveille la marmite et brode des fleurs d'or sur les coussins accueillants! Demandiez-vous à un Mingrélien le nombre de ses enfants, il ne comptait que les mâles. Avait-il quatre filles et un fils, il répondait fièrement : « J'ai un enfant. » Chez les Ossétiens, peuplade voisine moins civilisée encore, les pères vendaient leur progéniture féminine à la première occasion, sans intermédiaire, c'était la traite des blanches chez soi, en famille. Hélas! il n'y avait pas encore la Société des Nations pour régler cette question épineuse, ni mademoiselle Vacaresco pour combattre et condamner un trafic criminel. Peu à peu cette spéculation périclita, faute d'acheteurs. Le jour où Mustapha Kémal d'un trait de plume supprima les harems, ouvrant les volières de Stamboul, elle disparut et les dames turques, arrachant leurs voiles, se précipitèrent dans les bras de l'amour.

On me raconta qu'au XVIIe siècle un ambassadeur mingrélien était venu à Constantinople en grand apparat avec une suite nombreuse de deux cents personnes au moins, un conseiller subtil, des secrétaires polissons, plus de cent concubines qui parlaient couramment le persan, l'arabe, le turc, le géorgien, ce qui émerveilla la Sublime Porte et fit loucher les derviches. Quelques mois plus tard, l'escarcelle du diplomate était vide. Pour prolonger son séjour dans une capitale qui lui plaisait fort, il ne savait qu'inventer et soupirait à fendre l'âme. « Ne vous désespérez pas, seigneur Batono, suggéra son conseiller, monnayez plutôt votre suite, selon vos besoins. » L'idée n'était pas sotte, Son Excellence y applaudit et, riant aux éclats, séance tenante, mit le donneur de conseils aux enchères. La recette s'annonçait fructueuse. Quelques jours après, il liquida ses femmes. Comme le Mingrélien était galant,

il eut soin, dans la scène des adieux, de ne rien négliger pour se faire regretter.

Décidément sa suite s'éparpillait ; bientôt il ne lui resta plus que son astronome. Pouvait-il s'en séparer ? Ce pieux vieillard connaissait le cœur humain mieux que les étoiles et flattait son maître judicieusement.

— Vous êtes le plus généreux des hommes et la providence de votre personnel !

L'ambassadeur conserva aussi son chasse-mouches, dont les fonctions étaient trop importantes pour qu'il le marchandât. Ainsi finit la plus magnifique des missions diplomatiques.

Notre voyage se poursuivait parmi les feux de bengale du soleil. On galopait toujours, traversant rivières et torrents sans chercher le gué. Quelle audace, mais aussi quelle prudence ! Les ponts jetés sur les eaux grondantes étaient enlevés comme fétus de paille par les avalanches. Croulants ou rafistolés, on les évitait soigneusement. Ciel ! les équipages entrent résolument dans la rivière. Je suis consternée, l'eau tourbillonnante atteint le marchepied, monte en petites vagues familières, lèche ma jupe et mes valises. Pour me rassurer, on me jura que seules les sottes se noyaient. Éclaboussée, arrosée, trempée, je ne pensais qu'au rhume certain, j'éternuais déjà ; aussi pour ne pas mouiller mes pieds, les posai-je délicatement sur le dos bénévole du cocher. Dans cette fâcheuse posture, phaéton, chevaux franchirent d'un bond l'autre rive, encouragés par de grands coups de fouet.

Peu à peu le paysage s'assombrit, les gorges se resserrent. Où allons-nous ? Où allons-nous ? Les douces collines deviennent revêches, nous suivons le torrent desséché. Bousculée, cahotée, je saute telle une carpe. Un choc violent me jette hors de la voiture, les chevaux hennissent, se cabrent, s'arrêtent. Pourquoi ? Quel est l'obstacle ? On veut l'éloigner de mes yeux, hélas ! trop tard, j'avais vu, bien vu le cadavre d'un homme qui barrait la route. C'était un brigand, tiède encore. Je m'apitoyais.

Vite, allez chercher les gendarmes,
Peut-être bien qu'il n'est pas mort !

chantonnait l'oncle Chervachidzé distrait. Surtout pas de gendarmes ! Quel danger ! La sagesse ordonne de fuir la jus-

tice et d'abandonner leur proie aux chacals. Le temps pressait, on passa comme d'habitude. Plus loin, second cadavre. Était-ce le complice ou l'assassin? Le pauvre! il reposait sur l'herbe teinte, son kandjar avait glissé de sa ceinture, ses yeux ouverts regardaient la mort dans le soleil sanglant. Qu'il était beau! Avait-il assouvi sa vengeance? Sans doute, œil pour œil, dent pour dent, telles sont les lois de ce peuple passionné, où le meurtre d'un homme est peccadille. Quatre-vingts brigands, dont les têtes étaient mises à prix, se cachaient dans nos forêts hospitalières et y vivaient en liberté, car jamais Mingrélien ne livra son hôte : à la première chaumière où il frappe, l'homme traqué trouve aussitôt asile. Devient-il trop gênant? Le chef de la police ordonne une battue, mais le gibier, averti par des voix amicales, glisse entre ses doigts.

Parfois, las de cette vie errante, les brigands se rendaient à ma belle-mère : n'était-elle pas la fille de leur souveraine, la dédopale Catherine, qui passait si clémente, drapée dans son manteau de pourpre, le pardon aux lèvres? En souvenir d'elle, à chaque rencontre, ils descendaient de leur monture et déployaient leurs bourkas sous mes pas, afin de m'épargner le contact de cette boue mingrélienne aussi claire qu'un caramel au café, et tout aussi gluante. Si je déjeunais, au bord de la route, d'un morceau de pain et de fromage, les brigands apostrophaient mon mentor : « Comment oses-tu laisser ta maîtresse faire un si piètre repas? » Ils m'apportaient leurs provisions, saluaient d'un geste noble et se retournaient sur leur selle pour me regarder plus longtemps. Gentils brigands de Mingrélie, échappés de Sibérie, si je tremblais de vous rencontrer seule à seule, je n'oublierai jamais vos visages inquiets où la misère avait effacé le crime! J'aurais voulu entendre pourquoi vous n'aviez plus de gîte. La vie paraissait avoir pour vous si peu de prix. Sans doute, consultés par le destin, auriez-vous choisi la mort violente sur la terre nue, sans divan emplumé, ni larmes hypocrites. Les pleureuses ne sont pas pour les proscrits.

Bientôt la nuit nous enveloppa, l'escorte alluma des torches, la naphte brûlait au bout de longs bâtons, jetant sur les bosquets des ombres farouches, dessinant çà et là une mous-

tache en croc, un papak géant, un naseau d'hippogriffe. Où étais-je? Une étrange mélopée déchira la nuit, ces modulations mingréliennes, chants de guerre ou d'amour, improvisées sur un rythme simple et monotone, déroutaient. Une peur panique m'envahit. Quelle drôle de noce ! J'étais enlevée par un peuple batailleur, à deux mille lieues de la France, de ma Bretagne, où j'avais laissé parents, amis. Étais-je prisonnière? Reverrais-je jamais les miens? L'angoisse me tenaillait... lorsque la beauté fantastique de cette chevauchée dantesque me pénétra si fort que j'en oubliai mes craintes.

Le sonneur de cloche Gigoya sonnait à toute volée, au bout de l'allée de platanes, il s'envolait dans le clocher en signe d'allégresse, sa vieille tête chenue était plus branlante que son bourdon, il riait aux anges en perdant ses babouches. Nous étions arrivés, enfin ! Ma belle-mère m'ouvrit ses bras, je lui donnai ma tendresse. Tout en la regardant, je pensais à ce qu'Alexandre Dumas avait écrit sur sa mère, sur elle enfant, lors de son voyage en Russie : « J'ai eu l'honneur de connaître à Saint-Pétersbourg la dernière reine de Mingrélie, la princesse Dadian, détrônée par les Russes : il serait difficile de voir un plus riche spécimen de beauté ; elle avait près d'elle ses quatre enfants, tous plus beaux les uns que les autres ; réunis à elle, ils formaient un groupe digne de l'antiquité. Comme je remarquais la charmante forme du bonnet que portait le petit prince Nico, qui serait aujourd'hui roi de Mingrélie sous la régence de sa mère, si les Russes ne s'étaient pas emparés de son royaume, sa mère lui dit : « Tu peux bien donner ton bonnet, Nico, puisqu'ils t'ont pris » ta couronne », et le jeune prince me donna son bonnet que je garde en souvenir du pauvre enfant détrôné. »

Ma belle-mère, Salomé, était la sœur de ce Nico, dont le fils devait mourir prématurément au fond d'une prison bolchévique. Élevée à Saint-Pétersbourg avec la jeunesse impériale, Salomé acheva son éducation dans les cours d'Europe, où le hasard lui fit rencontrer mon beau-père, brillant officier aux Guides, aide de camp du maréchal de Mac-Mahon, coureur, joueur, bretteur, coqueluche des caillettes et des belles dames. Il était irrésistible, elle s'en amouracha, l'épousa à minuit dans la chapelle des Tuileries. La débâcle impériale les ramena

en Mingrélie, où un oukase du tsar lui rendit vingt-cinq mille hectares de ses terres, qu'ils cultivèrent à l'aveuglette. Quelle solitude, après la vie fastueuse, joyeuse, qu'ils menaient à Paris, à Compiègne, dans le tourbillon dansant qui précéda la défaite !

Devenue veuve, elle vivait là-bas, sans prérogatives, mais entourée d'honneurs sylvestres, dans une ambiance féodale, touchant ses redevances en fromages de bufflesses, dont l'odeur aurait fait grimacer un bouc. Gantée et bottée, elle rendait la justice sous un tilleul débonnaire, parmi des papotages sans fin, fumant d'éternelles cigarettes avec son pope, qui était aussi menuisier à ses heures. On venait à elle de très loin, en caravane, femmes à longues boucles coiffées d'une tarte de velours et d'un voile noir, vieillards à barbe d'argent, jeunes gens fringants. Chacun lui confiait ses misères, elle les renvoyait tous réconfortés. Ils l'aimaient. Ce soir-là, ils m'adoptèrent, m'appelant « notre belle-fille » et m'embrassant, selon l'usage, les mains, les épaules, le genou. Je leur baisai le front, toute penaude ; ces caresses protocolaires m'intimidaient.

Avant de pénétrer dans la maison, on se rendit à l'église. Que saint André et sainte Irène me protègent ! Nous passâmes sous une voûte de sabres que brandissait témérairement la jeunesse dorée. Près des icônes, le vénérable métropolite de Koutaïs, guilleret, coiffé de sa tiare arrondie en coupole, bénit sa nouvelle paroissienne « Maria Alainovna », associant mon prénom à celui de mon père. Devais-je embrasser sa main potelée, vierge d'anneau pastoral, ou la croix ? J'étais perplexe, lorsque notre pope lavé, peigné, plus sobre que de coutume, m'encensa si gaillardement que j'en fus tout étourdie. Ah, que j'aime les parfums d'Orient ! Contre le mur, Eristoff brisa un verre moins fragile que le bonheur. Ce bruit cristallin égratigna mon cœur, tandis que le vieux sonneur, les bras moulus, carillonnait toujours du haut de son clocher.

Mes nouvelles servantes me précédèrent vers ma chambre. A la mousseline légère de la robe que j'enfilai prestement, elles auraient préféré la soie qui craque ; aussi, afin de satisfaire ces amateurs de clinquant, j'accrochai dans mes cheveux un papillon en pierres précieuses, cadeau de l'impératrice Eugénie, j'y ajoutai quelques vers luisants, étoiles vivantes

qui, mêlées aux diamants et aux rubis, scintillaient bizarrement. Interminable journée, où chaque sensation m'éloignait de mon point de départ ; j'étais morte de fatigue, j'avais la migraine : il restait à affronter le repas mingrélien.

Les tables dressées dans la prairie étaient si longues, si étroites, qu'on n'en voyait pas le bout malgré les flambeaux vacillants et une lune narquoise. La famille se plaça au centre, les invités s'échelonnèrent, ainsi que les serviteurs, depuis l'intendant pourvoyeur de harems jusqu'à la gardeuse d'oies. Ils étaient cent, tous nobles : ils avaient le privilège de manger à notre table ou à la cuisine, selon leur bon plaisir. La première fois que je vis ce chassé-croisé, j'en fus surprise. Bien que j'eusse juré de ne m'étonner de rien, ma curiosité l'emporta :

— Pourquoi Levan déjeune-t-il le lundi avec nous et le mardi à l'office, demandai-je. Est-il en pénitence ou boude-t-il ?

— C'est son droit, répondit ma belle-mère, ces serviteurs sont des seigneurs qui daignent nous servir ; il est vrai qu'ils nous servent mal, mais la tradition les autorise à s'asseoir à nos côtés, à ne pas cirer nos bottes et à nous escorter où bon leur semble. Quelle faveur, lorsqu'ils apportent l'eau chaude et le déjeuner matinal ! Généralement ils préfèrent vivre à la cuisine, la conversation y est plus animée, et la chère plus abondante.

Hélas ! que ne pouvais-je y aller, moi aussi, lorsqu'on se disputait dans la salle à manger ! Ce soir-là, pour me reluquer de près, personne ne manqua à l'appel : j'étais le singe parisien au nez retroussé, nez inconnu en Orient, et les tonneaux défoncés promettaient une joyeuse ivresse. Sans doute les noces de Cana furent-elles célébrées ainsi, car en Mingrélie tout rappelait la Bible. A Salkino, le vin ne manqua pas : les plus modestes buveurs sifflèrent cinq ou six bouteilles, les plus hardis en vidèrent jusqu'à vingt-cinq. Le vin de Kakétie grise si peu et les repas, coupés de discours sans fin, sont éternels !

Chez nous, dans ces fêtes de l'esprit que sont parfois les dîners parisiens, on n'écoute guère son voisin, qui d'ailleurs vous rend la pareille. La conversation pétille, on s'emballe, tout le monde jacasse à la fois, ne prêtant jamais l'oreille qu'à soi-même ou aux vertigineux monologues de Robert de

Montesquiou ou d'Anna de Noailles. Dans le brouhaha, la pensée de nos causeurs se précise, leur esprit s'anime ; mais, que le silence se fasse et qu'un des convives soit appelé à improviser un discours, pris de panique il se récuse, la timidité l'étrangle. En Mingrélie, ah quel contraste ! Ni conversation, ni échange d'idées, seule l'éloquence coule comme le vin. Les orateurs se succèdent, dirigés par un échanson hâbleur, nommé Touloumback, choisi pour son gosier toujours sec, sorte de fou du roi à qui ne manquent que les grelots.

« Allah verdi ! Allah verdi ! » En l'honneur de mon père on me présenta une corne de buffle, montée en argent, qui contenait une bouteille au moins. J'y trempai mes lèvres et la passai à mon voisin ; celui-ci, debout, la vida d'un trait, en répondant « Yack schold ». Soudain, une musique énervante, agaçante, irritante se fit entendre sous les platanes, c'était la « zourna » nationale, cornemuse qui vous écorchait les oreilles. Un gaillard aux joues éoliennes, soufflant dans cette musette rustique avec une verve étonnante, accompagnait triomphalement un bœuf rôti, garni de lauriers, porté par tous les marmitons du pays. On dépeça la bête. O surprise, il en sortit un mouton, qui renfermait un poulet ayant pondu un œuf. Gargantua aurait crié au miracle ! Arrosés de sauces à la pimprenelle, à la noix et à l'estragon, bœuf, mouton, poulet disparurent en un clin d'œil : l'œuf resta, c'était un emblème. Je préférais le chachlik, petits morceaux de mouton en brochette qui rôtissaient sous les charbons ardents et qui, lorsqu'on avait de la chance, n'étaient crus que d'un côté.

Les verres furent choqués allègrement, on trinqua en l'honneur de Sa Majesté l'empereur Nicolas, on but à la santé de M. Félix Faure, président de la République. Tant de grandeurs troublèrent les esprits. Je pensais au protocole plus variable que les saisons, lorsqu'on me présenta solennellement le premier ivrogne du pays, pope de l'église voisine, dont la trogne tournait déjà au violet. D'un regard attendri, il suivait les gestes de l'échanson et caressait amoureusement la panse d'une « goulah » monstre placée devant lui. Ah ! la belle bouteille d'argent tournée en spirale, prometteuse de paradis !

Quel arôme ! Son gosier ravi glougloutait de joie. « Vive le vin candide et l'ivresse trompeuse » chantaient nos hôtes sur des airs variés. Au Caucase, qui sait boire est un brave, on l'honore plus que, chez nous, magistrat, préfet ou percepteur, surtout si, à l'aube, il grimpe sur son cheval sans tituber. Confions-nous aux bêtes plus sages que les hommes, elles connaissent leur devoir et ramènent triomphalement les poivrots au logis ! Vers quatre heures du matin, je demandai grâce ; harassée, brisée, je m'esquivai. Décidément, c'était une belle noce !

Excédée par mes gouvernantes anglaise ou allemande, toujours à mes trousses, je m'étais mariée afin de sortir seule. Idée saugrenue ! Ali, grand escogriffe chargé de veiller sur ma précieuse personne, ne devait plus quitter mon ombre. Quelle consigne ! Tromper cette surveillance n'était pas facile. Apercevant mon gardien planté devant les photographies de mes parents, qu'il gratifiait de grands signes de croix au lieu de les épousseter, je profitai de cette pieuse simagrée pour glisser vers la porte. Absorbé, le drôle m'oublia, je m'évadai.

Ivre de liberté, je commence aussitôt mes explorations champêtres. Tout en me dissimulant derrière les hautes tiges de maïs qui ondulent, je m'avance vers le ravin. O désespoir ! Un pont de lianes, inventé sans doute par des acrobates ou des danseuses, se balance dans le ciel juste au-dessus de l'abîme : m'y hasarder, entreprise téméraire ! Et pourtant les plus belles filles du monde le franchissaient désinvoltes, une amphore en équilibre sur la tête, pieds nus. Je pose le mien avec appréhension, la branche oscille, tout tourne, j'ai le vertige, l'eau diaphane vient à ma rencontre, je me laisse choir. Ouf ! Quelle douche ! Au moulin, le meunier a surpris mes cris perçants, il saute dans la rivière, me repêche vigoureusement par les cheveux... Aïe... Aïe ! les villageois accourent, barbottent, les cochons m'escortent, grognant de joie ; seuls, les buffles se désintéressent de cette baignade et, dédaigneux, bavent des fils d'argent. Ainsi je rentre sans gloire à la maison, suivie de mes sauveurs loquaces.

Quel scandale dans un pays où la dignité souveraine favorise les servitudes qui se perpétuent ! Chacun a la sienne, fixée

depuis des siècles, héritage qui se transmet de père en fils. A la promenade, il y a les paladins fanfarons qui suivent à cheval, les croquants coureurs à pied, ceux qui veillent à travers notre porte, couchés sur un bout de carpette usée ; d'autres dont l'honorable fonction consiste à chasser les mouches taquines ; enfin les plus favorisés chatouillent l'orteil du seigneur qui s'endort, fatigué d'être assis. La belle carrière ! Quoique indépendants, les nobles fainéants briguaient ces professions et acquittaient ces redevances avec grâce et fierté, sans changer d'emploi, ce qui eût été déroger. M. le gratteur de pieds n'aurait pas voulu chasser les mouches pour un empire, ni aller quérir mon mouchoir. Jamais on ne vit tant de paresse unie à tant d'orgueil. Toutefois, aucune servilité : si vous sonniez ou frappiez dans la paume de vos mains, personne ne se dérangeait. Ali, Levan, Jason, groupés autour du samovar, souriaient à ces appels impétueux. Inutile de dire que j'avais refusé qu'on me chatouillât, je ne goûtais pas ces attouchements savants, ils exaspéraient ma sensibilité et me rendaient folle.

J'oubliais le droit du seigneur, exercé brillamment par mon beau-frère Napoléon Murat, alors colonel dans l'armée du tsar ; il en usait dans le bois d'acacias où les épines ne blessaient pas et d'où j'entendais fuser les rires. Ces corvées n'étaient pas faites pour déplaire aux Circassiennes peu farouches. Aucune ne s'en plaignit jamais. Ainsi, le village se repeuplait de blondins dont les mines éveillées de Gascogne contrastaient en Mingrélie.

Le lendemain de mon arrivée, passant devant une maison qui bordait notre vignoble, sorte de cabane en bois montée sur pilotis, afin d'écarter les chacals à l'affût d'une poule distraite ou d'un dindon vaniteux, je fus accueillie par une fusillade. Flattée, je crus que c'était un tir de joie et ne bronchai point. On me détrompa vite. La reine de Mingrélie, notre grand'mère, avait offert généreusement cette famille au patriarche de Jérusalem en échange de quelques indulgences pour le salut de son âme. Ce don gratuit exaspérait encore ces rancuniers farouches et les mettait de fort méchante humeur. Par protestation, ils se vengeaient en visant l'un de nous au hasard. Ainsi, ils usaient leurs balles sans jamais

atteindre personne et ma belle-sœur Antoinette criait à la cantonade : « Mon vieux, tu tires mal, tu n'es qu'un maladroit », plaisanterie qui se renouvelait à chaque sortie, comme un refrain.

En Mingrélie, excepté les tremblements de terre, il y avait peu de distractions, et encore ceux-ci, assez bénins, ne brisaient rien : c'était plutôt la respiration d'une géante que la colère des dieux. Mais je n'aime pas ces spasmes amoureux de la terre, qui jettent dormeurs, dormeuses hors des paillasses, font gigoter les lampes et valser les babouches. La maison va-t-elle crouler? Faut-il sortir, attendre que cette oscillation recommence? Mon lit se balade : est-ce un cauchemar? Les secondes paraissent éternelles. Plus tard, pendant la guerre, entre les grondements de la fameuse « Bertha », toujours matinale, qui affectionnait notre quartier des Invalides, j'ai retrouvé mêmes sensations, mêmes craintes. A Salkino, la première trépidation passée, on se rendait visite, on circulait en chemise, en pyjama. Me croyant apeurée, on voulait clore la nuit par de tendres causeries que soigneusement j'évitais.

Au premier rayon du soleil, tout fut oublié, je projetai d'aller à la pêche. Dans ma famille, à tort ou à raison, j'ai toujours passé pour une maladroite, et pourtant, je vous laisse juges de mes prouesses sportives! Sentimentale, je me promenai près du torrent qui, par bonds, s'échappait de la montagne. Il me tenait compagnie ; impossible de jaser au Caucase, sinon avec l'eau bavarde. Celle-ci était transparente à souhait. Les coquettes y lavaient une chevelure teinte au henné, y miraient leurs sourcils couleur d'hirondelle et s'y fardaient sauvagement les pommettes.

Notre jardinière, Eka, qui passait ses jours à minauder ainsi avec sa beauté jumelle, m'accompagnait portant sur sa tête bouclée l'épuisette et les figues sucrées dont nous étions friandes. Ali, mon Turc fidèle, suivait avec la belle ligne toute neuve achetée à Paris. Après avoir fixé la mouche artificielle, faite d'un duvet de perdrix ou d'une huppe de perroquet, je voulus l'essayer. Une, deux, je la lançai avec tant de pétulance que toutes les branches s'y accrochèrent.

Enfin, elle plonge et le moulinet en folie se dévide. « Au

secours ! Au secours ! » Je me bats et me débats. Un poisson monstre, gris, jaune, rose, m'entraîne. C'est une truite saumonée ! Qu'elle est belle, que sa queue est robuste : jamais je ne lâcherai cette proie, dussé-je me noyer ! La ligne se déroule, qui triomphera ? Eka me retient par ma robe. Nous tombons à la renverse, nos jupes sens dessus dessous ; le meunier d'accourir et le pope aussi.

Une truite suffoque, agonise à mes pieds. On la soupèse, la contrepèse à la ronde. Qu'elle est lourde ! Bravo ! Elle pèse pour le moins quatre kilos. J'espérais goûter sa chair savoureuse. Hélas ! elle fut empaillée, étiquetée comme une momie et depuis lors, ah ! quel ennui ! chacun de me consulter, un traité de pisciculture en main, sur les mœurs folâtres des truites vagabondes...

Invité à chasser dans les forêts du Caucase, le comte Bernard de Gontaut-Biron avait juré ses grands dieux d'être fidèle au rendez-vous des ours. Pour tromper leur impatience, ceux-ci se léchaient déjà les pattes ; quant à nous, maîtres et serviteurs, nous astiquions la maison en l'honneur du spirituel cousin. A l'heure exacte où le phaéton devait déboucher dans l'allée, un messager apporta, bride abattue, un télégramme jaune : « Impossible venir, mensonge suit ». Les chasseurs badinent-ils toujours avec la vérité ?

En Mingrélie, les ours ne dansent pas au flonflon des parades. Sans souci des cages grillées, ils sirotent le miel, se grisent de raisins, galopent à travers les platanes empourprés. Afin de faire comme tout le monde, j'allai donc à la chasse punir un de ces maraudeurs, le fusil glissé contre ma selle, un livre en poche pour tuer le temps, plus difficile à exterminer que les bêtes velues. On partait avant l'aube, sur les petits chevaux du pays, dont la crinière balayait l'aurore. Queues flottantes, naseaux vermeils, ils s'étaient échappés par miracle d'une miniature persane. L'escorte était imposante ; les indigènes, vêtus de longues bourkas coupées à la mode des rois mages, tenaient, au lieu de myrrhe et d'encens, balles et cartouches. Le torrent franchi, on côtoyait le vignoble. Pas de sentier. Hardi, le petit cheval grimpait, s'arc-boutait de ses quatre sabots et nous montions vers la forêt rougissante, entre les lauriers géants et les buis qui ne connaissaient pas les ciseaux

des hommes. Dans une clairière, nous descendîmes. La battue commença.

Un diable de Géorgien, à la taille pincée d'une demoiselle d'avant-guerre, s'installa derrière moi, avec mission de me protéger. Il bourrait son fusil, comme un fumeur sa pipe ; il le bourra si fort et si bien que l'arme éclata. Quel tintamarre ! Quelle aventure ! Son empressement faillit m'envoyer dans l'autre monde. Excités par cette pétarade, les chiens des bergers aboyèrent, des roquets répondirent, les échos eux-mêmes prirent part au concert.

Absorbée, mon chapeau de paille jeté sur l'herbe, les mollets rôtis au soleil, je lisais un livre de Proust ; peu m'importait la maladresse des rabatteurs ! Je rêvais. Un bruit sec de branches froissées, cassées, puis plus rien. D'où vient ce souffle qui caresse ma nuque ? Je me retourne. Bigre ! Un ours brun mangeait gloutonnement la paille de mon Bangkok. Mon chapeau, mon beau chapeau ! Le fripon ! Où est mon fusil ? Le gardien fidèle avait pris la poudre d'escampette. J'étais seule, tête à tête avec mon voleur.

« A vous, ours ! » hurlait-on des collines voisines. Ne valait-il pas mieux pactiser avec lui et joindre à son repas champêtre le volume des *Plaisirs et des Jours* ? Pauvre Michel ! Les détonations retentirent, lourdement il tournoya comme une descente de lit échappée à la bonne du cinquième.

« Camardjoba ! Victoire, victoire !» piaillaient les paysans sautillant des fourrés, armés de gourdins. « Hurrah ! Mariedjoba ! » s'exclamaient les princes mingréliens éberlués. A force de flagorneries, de salamalecs, d'embrassades, je crus et je crois encore avoir tué cette bête, amie des lettres et des modistes, tant les chasseurs sont crédules ! Un conseil : lorsque vous irez à la chasse à l'ours, par précaution emportez votre vieux chapeau.

Dieu ! que je m'ennuyais dans ce pays perdu, entre le torrent rageur et la montagne qui me narguait ! J'en bâille encore ! Nous étions à sept heures de la poste ; pour l'atteindre, le courrier galopait pendant des verstes et des verstes, zigzaguant à flanc de coteau. Qu'importaient à ma belle-famille les échos du monde, vieillis de quinze jours ? On ne lisait pas les journaux caviardés où les nouvelles tendancieuses

étaient tartinées au hasard. « Barbouillons, barbouillons la pensée », disait le terrible censeur impérial. Une syllabe montrait-elle son oreille, je tournais la feuille en tous sens. Quel rébus ! La Russie despotique craignait les contagions occidentales, éruptions écarlates, rougeole de la démocratie. Cette pieuse illettrée avait peur des mots, serviteurs des idées. Même celles d'Arthur Meyer paraissaient nocives. Que penser du républicanisme bénisseur de Léon XIII, du socialisme en cravate blanche d'Albert de Mun, de l'esprit révolutionnaire d'Alexandre Millerand ? « Au diable, au diable, hurlait le procureur du Saint-Synode en se signant trois fois. Afin de nous prémunir contre ce poison, lançons prikases, mandats d'arrêt et trains de plaisir pour la Sibérie ! »

Quant à Marianne, elle inspirait plus de frousse que de tendresse. Entichés des Kakochnicks et des vieux préjugés, les boyards regardaient de travers son bonnet phrygien, il était trop seyant. Pour s'en coiffer, on trouverait peut-être quelques têtes folles. La Russie s'était alliée à cette héritière sans enthousiasme : mariage de raison, disaient les Pétersbourgeois, en faisant la grimace. Marianne, flattée par sa nouvelle conquête, joyeuse de placer sa dot et son cœur à fonds perdus, embrassait les grands-ducs à la mode de chez eux.

Ah ! qu'ils aimaient notre capitale ! Parlaient-ils de Paris, leurs yeux luisaient. On eût dit satyres en vacances. Dès les fortifications, ces connaisseurs reniflaient l'odeur de l'asphalte tiède et des feuilles roussies aux becs de gaz. Avec quelles délices ils humaient l'âcre parfum des vieux cigares, mélangé au cuir tanné, dans les coupés désuets du Jockey Club. Que de fois je m'y étais prélassée, cahin-caha, une gerbe de lilas sous le nez, rapportée en trophée de Clamart ou de Meudon, qui, par contraste, sentait le printemps et la rosée ; on y retrouvait une voilette oubliée, des épingles à cheveux qui passaient de la brune à la blonde. « Je connais Paris dans les petits coins, mieux que vous », me disait le grand-duc Wladimir en caressant ses côtelettes avantageuses. Il ajoutait : « Pourtant, cette ville m'inquiète, les Parisiens sont changeants, les chères Parisiennes aussi. Si jamais une révolution éclatait, venez en Russie, à Tsarkoe-Selo, avec la duchesse de Rohan, là vous serez bien tranquilles. Je vous

donnerai un pavillon au fond du parc, dont vous serez les concierges. Cela sera charmant, ouais, j'aurai la joie de vous saluer en passant... » Et le bon géant riait, secouant ses larges épaules sur lesquelles reposait, croyait-il, l'équilibre de l'empire.

Sur les boulevards, les altesses noctambules s'adonnaient au plaisir d'un faux incognito qui les faisait saluer par des actrices éternellement jeunes, Jeanne Granier, Baletta, Cassive, et des garçons de café, dont ils connaissaient les prénoms. Habitués au commandement, aux steppes sans limites, d'une voix de stentor, nos paillards hurlaient chez Maxim's : « Ne m'appelez pas Monseigneur », tandis que les mômes Crevettes, sous leurs chapeaux batailleurs, balançaient les jupes mousseuses en forme de vague et que Benoît, le maître d'hôtel, s'inclinant jusqu'à terre, présentait à Son Altesse Impériale l'addition mirifique des bouteilles vides et des verres brisés. « Que la vieillesse jette sa gourme ! » La tournée des grands-ducs devint vite légendaire, elle avait été inventée pour leur donner la chair de poule. Quel attrait, mais quelle farce ! On leur faisait coudoyer des inspecteurs de police travestis en apaches, dont les coiffures louches, achetées la veille à des souteneurs complaisants, agrémentaient la mascarade. Certes, les bas-fonds artificiels de Paris n'étaient pas ceux de Gorki.

Au Caucase, à Salkino, l'écho de ces fredaines parvenait rarement jusqu'à nous. Plus d'une fois, le courrier penaud annonçait qu'il avait laissé choir le sac postal dans les flots du Tékour. Quoi ! les lettres, entraînées à la dérive, n'arriveront jamais au destinataire impatient? La bonne excuse pour n'y pas répondre ! J'étais désespérée ; mon visage me trahissait, ma correspondance était le viatique qui me rattachait à la vie. Une écriture chérie surgissait-elle au milieu des prospectus, aussitôt mon nom flamboyait sur l'enveloppe, je voyais la main aimante qui l'avait tracée. Nous étions dans un salon turc entouré de colonnettes sculptées, assis autour de la table ronde qu'éclairait une lampe suspendue au plafond. Dans le silence hostile, elle projetait sa lueur maussade, tout le reste était dans l'ombre. Je ne voyais plus que cette enveloppe déchirée, à moitié ouverte, recollée hâtivement par un policier maladroit. Rien qu'à la toucher je

défaillais, elle me paraissait brûlante, c'est moi qui brûlais ; je l'emportais comme un trésor. Elle m'apportait, à travers tant de pays, le parfum du blé noir, les railleries parisiennes, dont on m'envoyait quelques bribes, assaisonnées des calembours de Grosclaude et des caricatures mordantes de Forain. Doux Forain, qui fûtes mon confesseur laïque, mon ami, vous qui m'avez familiarisé avec l'esprit et enseigné qu'un trait peut être plus blessant qu'un mot !

Pourquoi lire les nouvelles rances que le temps arrange toujours, pensaient mes hôtes qui ne s'en souciaient guère ? « Soyons fatalistes », disait ma belle-sœur Antoinette en ravaudant la sangle de son cheval ou en fabriquant des cartouches. Son univers était la Mingrélie : dans son clos, entre un figuier centenaire et les ceps, elle cultivait le bonheur à sa façon ! Il ne dépendait que de ses vendanges, c'est-à-dire de la pluie, d'une gelée blanche ou de la grêle traîtresse. J'admirais sa sérénité ; c'est elle qui avait raison. Qu'en France les ministères tombent comme châteaux de cartes, que Dreyfus soit innocent ou coupable, cela n'empêchera pas sa vigne de fleurir. Que les terroristes jonglent avec les bombes, sur le passage des tsars, les raisins n'en mûriront pas moins au soleil d'automne.

De cette prison confortable où je soupirais, par misanthropie on écartait les visiteurs ; jamais personne ne venait nous surprendre, aucun grelot n'égayait la campagne, aucune voix amie ne faisait battre mon cœur avide : pas un voisin, à trente kilomètres à la ronde. On s'entretenait seulement avec le maître d'école, dont je vois encore la triste casquette, le chef du district, phraseur, hâbleur, ou les marchands de passage qui voulaient acquérir nos forêts, une cascade, ou la cave. Que de rêves écroulés ! Nous devions toujours être riches, demain. Ces rêves étaient délicieux. Perrette n'en fit jamais de plus beaux : du moulin devait sortir une scierie, les ruisseaux rouges promettaient du fer, les buis se tailleraient en armoires, et la ramie, sorte de lin, habillerait les Eliacins en série. Tout était transformable. Chaque déception emportait veau, vache, cochon, couvée. Il n'y avait pas de route pour gagner la forêt ; les plans discutés étaient perdus et retrouvés trop tard ; un Mingrélien empressé tuait arpen-

teur russe, car dans ces parages on détestait les Russes. Tout était à recommencer. On palabrait, ergotait, pérorait à l'infini. Ces langues, que je ne comprenais pas, me donnaient le spleen.

Afin de m'étourdir, je pleurnichais trois fois par semaine, près du torrent devenu mon confident : on s'amuse comme on peut ! Pour ne pas oublier cette distraction, je laissais couler mes larmes les jours d'Opéra, lundi, mercredi, vendredi. La tristesse doit être entretenue soigneusement.

Vers cette époque, je découvris les *Confessions*, de Rousseau. Quelle révélation ! Je n'étais plus isolée, la solitude tourmentée de Jean-Jacques peuplait mon ermitage, ma vie monotone s'enrichissait de ses rêveries, de ses désespoirs, de ses déceptions. Était-ce un atavisme lointain qui m'attirait vers le magicien genevois? Je me souvins qu'une de mes aïeules, la marquise de Folleville, fut une de ses disciples ferventes. Obéissante, elle suivait docilement ses préceptes, se prêtait à toutes ses folies, jetait ses enfants à l'eau, afin qu'en barbotant ils apprissent à nager tout seuls ; j'ai ouï dire que plusieurs se noyèrent. J'ajoute à sa louange qu'elle donna le sein à son dernier né, ce qui parut extravagant, sans toutefois le baptiser Émile. En récompense, Jean-Jacques lui promit d'être enterré dans ses terres picardes, à Manancourt. A cet effet, il avait choisi un îlot fleuri d'ombelles et séparé du parc par un gentil ruisseau, la Serpentine. Afin d'encourager ses admiratrices poudrées, notre généreux pessimiste léguait son cadavre à toutes les enjôleuses qui, d'avance, se le disputaient. Les belles rivales jurèrent d'en orner leur jardin. Qui règnerait sur ses cendres, une harpe à la main? Mon aïeule Folleville, madame d'Épinay, ou la maréchale de Luxembourg? La mort déjoua leurs calculs vaniteux. Il s'éteignit à Ermenonville, le marquis de Girardin l'enterra, comme chacun sait, entre deux peupliers dont le murmure raconte en frémissant que le philosophe solitaire bouleversa un monde et promit le bonheur aux cités futures.

Avec *la Nouvelle Héloïse*, mon imagination devint plus fougueuse encore. Je m'exaltais, mon balcon rustique que visitait la lune, le torrent d'argent, la montagne bleue, le bouillonnement de l'eau servaient de cadre à ces pages pas-

sionnées. Je lisais tout le jour, je lisais toute la nuit, à en perdre la raison. Cher Jean-Jacques, si je pense au Caucase, c'est vous que je revois !

La petite bibliothèque fut vite épuisée, les ouvrages manquèrent à mon appétit, j'étais trop ignorante pour lire dans mon propre cœur. Hélas ! il ne restait plus sur les rayons vides que des traités de viticulture ; je dus m'en contenter, mon exaltation tomba. Bientôt je fus familiarisée avec toutes les maladies de la vigne. Quelle science ! Je reconnaissais le phylloxera mâle du phylloxera femelle, ce qui n'est pas facile, je vous en réponds ; je distinguais le blackrot au microscope ; je l'arrosais de sulfate de cuivre ; je coupais les fleurs hermaphrodites ; je suçais les tendres vrilles, dont le goût acide est si délicieux à la langue ; j'exorcisais les pucerons ; je greffais le cabernet au chasselas ; je tailladais la vigne comme un vieux Bordelais. J'y allais si franchement, mon sécateur à la main — « clic ! clic ! » — que les ceps frémissaient. Enfin, le jour des vendanges, entourée des belles Mingréliennes couronnées de pampre, je grappillais tant et tant, derrière les feuilles pourpres, que ma corbeille déborda : mains juteuses, lèvres cramoisies, jambes rompues, reins engourdis, grise comme une grive, huchée près de la cuve, je réclamai mon salaire, quelques kopecks, 2 fr. 50 c. Au lieu de payer ma journée, on me gratifia d'une amende. Dépitée, je laissai le vignoble aux vignerons, en disant : « Quand nous serons morts, fouira la vigne qui pourra. »

Depuis lors, les bolchéviks ont pris nos terres, arraché les sarments de la vigne, ma belle-famille s'est enfuie précipitamment à leur approche, emportant seulement quelques mouchoirs troués, et laissant accroché à la panoplie du salon le sabre du roi Murat. Staline le Circassien s'est installé au Kremlin, les années ont passé. Notre vignoble est-il en friche ?

MARIE DE CHAMBRUN

LA SUISSE
CONTRE LE COMMUNISME

L'historien qui étudiera l'influence que le hitlérisme et le mouvement du Front populaire ont exercée en Europe, constatera que ni l'un ni l'autre n'a eu de répercussions sensibles sur la vie politique de la Suisse. Il verra, au contraire, qu'ils ont produit une réaction hostile, précisément dans les régions qu'on pouvait croire sympathiques à des idéologies germaniques ou françaises. Ce phénomène est d'autant plus intéressant que, dans le passé, les Suisses allemands avaient tout naturellement, dans beaucoup de domaines, les yeux fixés sur l'Allemagne (ce fut notamment le cas des socialistes) et que les événements de France n'ont jamais manqué de susciter des remous en Suisse romande.

Certes, le succès du hitlérisme a pu exalter des jeunes gens ; il s'est même constitué, dans quelques cantons alémaniques, des groupements qui se donnèrent pour mission en attaquant le système démocratique de restaurer la notion d'autorité. Mais leur action fut très limitée, car les idées qu'ils défendaient ne purent émouvoir une population formée par des siècles de liberté ; pour réussir, une doctrine doit réveiller des instincts profonds. Or, le hitlérisme choque la mentalité suisse ; bien plus, il la heurte par sa lutte antireligieuse et, surtout, il l'effraie par sa conception de la race et sa tendance à l'expansion hors des frontières. Ainsi, c'est par peur des desseins agressifs du IIIe Reich que les chefs de l'extrême-gauche, en Suisse allemande, se sont ralliés au principe de la défense

nationale qu'ils rejetaient depuis 1917 et que, au risque de déconcerter leurs troupes par cette volte-face, ils votèrent les grosses dépenses nécessitées par la réorganisation de l'armée. Le hitlérisme a donné à la Suisse allemande un sentiment plus vif de son indépendance et ravivé l'attachement de nombreux milieux à un régime qui, malgré ses imperfections, assure au citoyen le maximum de liberté. Aussi n'est-il pas étonnant que, constatant l'évolution des socialistes à l'égard de l'armée, des hommes politiques, comme le député Stucki, désirent associer l'extrême-gauche aux responsabilités gouvernementales. Ils croient qu'une entente est possible avec elle et qu'une large concentration empêcherait la formation de deux blocs, l'un de droite, l'autre de gauche, et préserverait la Suisse des conflits idéologiques qui déchirent d'autres États. Voilà pourquoi les Suisses allemands, hostiles à toute dictature et rassurés par la modération des leaders socialistes et syndicalistes, ne sont pas encore assez convaincus du danger que présente le communisme pour la Confédération. Malgré les pressantes sollicitations des députés romands, le Gouvernement fédéral n'a pas pu se résoudre à proposer aux Chambres d'interdire, sur le territoire helvétique, les groupements affiliés à la IIIe Internationale. La Suisse allemande redoute surtout l'influence des régimes totalitaires qu'elle voit fonctionner à ses frontières. Cette préoccupation est compréhensible et elle ne signifie pas que la Suisse allemande nourrisse la moindre sympathie pour le bolchévisme. Une initiative populaire vient d'ailleurs d'être lancée à Zurich, par le parti des paysans, pour demander la suppression constitutionnelle du parti communiste. Il est probable que si elle recueille un nombre considérable de signatures, le mouvement fera tache d'huile car, à l'exception de quelques organes de gauche, la presse alémanique suit, avec un sympathique intérêt, la vigoureuse action qui se poursuit en Suisse romande pour mettre le communisme au ban de la vie publique, action qui a déjà réussi à Neufchâtel et à Genève et qui est en cours dans le pays de Vaud.

*
* *

Si la Suisse allemande a, par réaction contre le hitlérisme, repris une conscience plus nette de la valeur des traditions helvétiques, la Suisse romande a suivi une évolution analogue, mais sous l'action de causes différentes. La principale fut le régime socialiste sous lequel Genève a souffert pendant trois ans. Avant les élections cantonales de 1933, des scandales bancaires retentissants fournirent à l'extrême-gauche matière à une propagande qui porta d'autant plus que les partis bourgeois s'étaient usés au pouvoir. Si ceux-ci réussirent à conserver de justesse la majorité au Grand Conseil (Parlement cantonal), ils la perdirent au Conseil d'État (pouvoir exécutif). Le chef socialiste, Léon Nicole, avec trois de ses amis, pénétra au Gouvernement et en prit la direction. La situation était difficile mais il aurait pu réussir, car il avait l'avantage d'être un homme nouveau ; n'ayant jamais détenu le pouvoir, les socialistes n'étaient point handicapés par les erreurs des ministères précédents. Il leur eût suffi d'agir en bons administrateurs et de se comporter en magistrats. Or, on ne tarda pas à s'apercevoir que Léon Nicole n'était qu'un agitateur, poursuivant avec une imagination déréglée des desseins de politique partisane. Ses discours incendiaires, ses accointances avec des groupements internationaux, la protection qu'il accorda à des éléments indésirables et surtout la sympathie qu'il ne cessa de manifester à l'endroit de l'U.R.S.S., de ses dirigeants et de l'action que la IIIe Internationale poursuit dans le monde, détournèrent peu à peu de lui quelques milliers de citoyens qui, quoique n'étant pas affiliés au parti socialiste, lui avaient fait confiance, animés par le désir de voir des hommes nouveaux diriger les affaires publiques. Son attitude fut désastreuse pour le crédit et la vie économique du canton ; les capitaux s'évadèrent, l'afflux des étrangers diminua, le chômage s'accentua. Pendant trois ans, le Gouvernement socialiste dut vivre d'expédients financiers, d'emprunts à courts termes, d'hypothèques prises sur les biens de l'État, de rentrées fiscales obtenues à grands coups de sommations, de sorte qu'à la fin de son règne, s'il avait réussi à placer un nombre respec-

table de camarades dans l'administration, il avait, en revanche, conduit Genève à la faillite. Une fois de plus, et sur un territoire où vivent 170 000 habitants, les chefs rouges avaient fourni l'accablante démonstration qu'ils étaient incapables de gérer les affaires publiques. Au lieu de gouverner pour la collectivité, ils se crurent très habiles de se conduire en partisans ; mais en appauvrissant la cité, ils avaient, par là même, rendu plus difficile l'existence des employés, des ouvriers : en bref, de tous ceux dont le sort dépend de l'activité économique du canton.

L'expérience s'acheva en novembre de l'an passé, lors du renouvellement des autorités cantonales. Les socialistes, qui avaient poussé l'inconscience jusqu'à porter des candidats communistes sur leur liste, perdirent cinq sièges au Grand Conseil et, au scrutin pour le Conseil d'État, la liste nationale passa tout entière. L'équipe rouge, qui avait réuni 19 500 suffrages en 1933, n'en obtenait plus que 16.500, tandis que les sept candidats des partis d'ordre l'emportaient avec une moyenne de 25.000 suffrages. Genève, dégoûtée d'entendre chanter *l'Internationale* sur les places publiques et de voir son premier magistrat discourir dans des assemblées hors de Suisse, s'était ressaisie. L'instinct de conservation la détourna d'une politique dont elle avait éprouvé les déplorables effets. Mais il faut ajouter que les adversaires du socialo-communisme surent provoquer, discipliner, utiliser ce sursaut de révolte. Nous verrons plus loin comment se réalisa cette concentration patriotique, qui marque le renouveau de la vie politique en Suisse romande et le début d'une renaissance nationale.

La défaite des socialistes genevois eut en effet un profond retentissement dans tout le pays, qui éprouvait une légitime anxiété à la pensée qu'une ville frontière pouvait être un centre d'action pour la IIIe Internationale et que des relations étroites s'étaient établies entre Léon Nicole et le groupement de Front populaire de la région française avoisinante. Le succès genevois eut une répercussion immédiate dans le canton de Vaud où, quelques mois plus tard, les élections au Grand Conseil (Parlement cantonal) marquèrent un recul de l'extrême-gauche. La ville de Lausanne, dont les autorités communales

sont socialistes, donna une majorité bourgeoise et à Vevey, où sévissait — pour le plus grand mal des finances communales — une coalition composée de rouges et de radicaux dissidents, l'entente nationale reprit le dessus.

L'élan était donné ; on se rendit compte que le parti socialiste avait perdu sa force attractive. Ses chefs, les Nicole et les Graber, continuaient de prêcher un antimilitarisme périmé, qui heurtait l'instinct populaire alarmé par les périls auxquels serait exposée une Suisse désarmée. Les sympathies de plus en plus marquées que le leader genevois témoignait à la IIIe Internationale indisposaient les syndicats, qui savent, par expérience que les communistes ne pénètrent dans leurs fédérations que pour les noyauter et en acquérir la direction. En 1936, l'Union syndicale suisse (qui est l'équivalent de la Confédération Générale du Travail) votait une résolution disant que la création d'un Front unique avec les communistes, ou toute autre forme de collaboration avec eux ou avec les organisations soumises à leur influence, ne pouvait être envisagée par les syndicats. Elle constate « que partout, les partis communistes avaient été contraints, quelles qu'en eussent été les conséquences pour les masses travailleuses de leur pays, à asservir leur politique à celle du Komintern russe ». L'un des chefs syndicalistes les plus connus, M. Charles Schurch, délégué ouvrier au Bureau International du Travail, mettait en garde ses troupes contre le désir qu'avaient les communistes de créer un Front populaire. Constatant que les méthodes de violence préconisées par Moscou n'avaient pas donné de résultat, il écrivait : « Le congrès de l'Internationale a prescrit aux émules anémiques de l'Europe occidentale, le Front unique et la politique du Front populaire pour se remettre d'aplomb. Ce moyen doit le sortir de son isolement et redonner de l'écho à ses mots d'ordre. Il convient de ne pas perdre cela de vue, si l'on veut estimer à leur juste valeur les efforts tentés par le parti communiste pour arriver à former le Front populaire. Cette manœuvre est guidée par une pure politique de parti.

» Celui qui se fait le défenseur des droits publics pour les supprimer dès qu'il sera au pouvoir, celui qui combat la dictature pour s'en emparer à son tour, celui-là ne mérite aucune confiance. »

Le verdict était sévère, la condamnation catégorique. Les syndicats refusaient de s'allier avec les disciples de Moscou et marquaient leur attachement aux institutions nationales.

Mais il ne suffit pas de défendre le régime démocratique par des professions de foi. S'il dure par les améliorations sociales qu'il réalise, il faut aussi qu'il assure son existence contre ses ennemis déclarés ou sournois, au premier rang desquels figurent les partisans du bolchévisme. En considérant uniquement les chiffres, on voit que le parti communiste ne représente pas en Suisse une menace numérique. Aux dernières élections législatives, il n'a réuni sur tout le territoire helvétique que 12 000 à 13 000 suffrages, la plupart provenant de Bâle et de Zurich, et il n'a obtenu que deux sièges au Conseil national. Son rôle parlementaire est nul. Mais il serait imprudent de juger un parti révolutionnaire d'après l'effectif qu'il peut compter. On n'oubliera pas qu'en Espagne, les communistes ne détenaient que 16 sièges sur 470 et qu'en Allemagne, avant l'avènement de Hitler, ils n'en occupaient que 89 sur 607. Mais les sections de la IIIe Internationale ont du dynamisme, le sens de l'organisation et du recrutement secret. Dans le Front populaire qu'elles s'efforcent de créer sur les instructions de Moscou, elles jouent le rôle de levain ; leurs chefs parlent un langage plus direct et plus entraînant que les leaders socialistes ; dans les manifestations de rues, ils s'entendent à merveille à exciter la foule et à susciter le désordre. Au début de l'année, on en eut une nouvelle preuve à la Chaux-de-Fonds, grande cité ouvrière du Jura neuchâtelois. M. Musy, ancien président de la Confédération, accepta d'y faire le procès du communisme dans une réunion contradictoire. L'un de ses adversaires fut autorisé à lui donner la réplique. Malgré cela, la séance fut houleuse et, à la sortie, des bagarres provoquées par des éléments d'extrême-gauche se produisirent. L'un des chefs de la droite, le docteur Bourquin, fut bousculé et malmené ; souffrant d'une affection cardiaque, il s'effondra et mourut. Sa mort provoqua une vive indignation. Une initiative populaire fut lancée pour réclamer le vote d'une loi interdisant les organisations communistes ; en peu de jours, elle recueillit 11 500 signatures sur 26 000 électeurs. En présence de ce mouvement puissant, le Conseil d'État n'hésita

pas à déposer un projet qu'adopta le Grand Conseil. Le référendum fut demandé. Pour la première fois, le peuple allait se prononcer sur le communisme. Son verdict fut accablant. Le 25 avril 1937, par 17 401 voix contre 8 469, Neuchâtel mit le communisme hors la loi. Même à la Chaux-de-Fonds, où l'extrême-gauche tient le pouvoir depuis de longues années et dispose d'une forte majorité, le projet fut voté, ce qui prouve que de nombreux socialistes l'acceptèrent. Le jour même eut lieu un scrutin pour le renouvellement du Grand Conseil neuchâtelois ; il marqua la défaite du parti social qui, malgré le système proportionnel peu susceptible d'amener de grands changements, perdit sept sièges et le quart de son effectif électoral, lequel tomba de 12 000 voix en 1934 à 9 000 ; le parti socialiste payait les fautes de ses chefs, hostiles à la défense nationale et leur complaisance à l'égard des idées bolchévistes.

*
* *

On put objecter à cette victoire qu'elle avait été remportée dans des conditions particulières, à la suite d'une mort tragique qui avait tendu les nerfs de la population. Mais Genève allait bientôt montrer que le communisme pouvait être vaincu sans faire appel aux passions populaires, par une large et libre discussion se déroulant uniquement sur le plan des idées et s'adressant à la raison des électeurs.

La base légale de l'action anticommuniste, qui s'est engagée sur le terrain cantonal, est fournie par l'article 56 de la Constitution fédérale, dont le texte est le suivant :

« *Les citoyens ont le droit de former des associations, pourvu qu'il n'y ait dans le but de ces associations ou dans les moyens qu'elles emploient rien d'illicite ou de dangereux pour l'État. La loi cantonale statuera les mesures nécessaires à la répression des abus.* »

On voit que la liberté d'association n'est pas absolue en Suisse, et elle ne saurait l'être dans un pays bien organisé. Elle est limitée par la nécessité de soustraire l'État à des actions illégales ; elle ne protège point les groupes qui veulent transformer la structure politique de la nation par des moyens

intolérables, par le recours à l'émeute ou à la révolution. Après des siècles de lutte, la Suisse est parvenue, dans sa vie publique, à mettre la violence hors la loi tout en donnant aux citoyens, par le droit d'initiative, la possibilité de modifier, si la majorité y consent, les bases mêmes de son organisation politique. C'est pourquoi, dans une démocratie, le parti communiste n'a aucune raison d'être. Ses statuts, ses méthodes sont en opposition avec le fonctionnement normal du régime ; on ne peut point être à la fois démocrate et communiste ; ces qualifications s'excluent ; vouloir recourir à la force pour substituer à la souveraineté populaire la dictature d'une minorité, c'est renier les principes mêmes sur lesquels est fondé le système démocratique. La question n'est pas de savoir si le parti communiste est assez puissant pour réaliser ses desseins, s'il est *pratiquement* dangereux pour la tranquillité publique, mais si son existence est compatible avec la Constitution et s'il peut réclamer le bénéfice du droit d'association. Tel est le terrain solide sur lequel les partis nationaux de la Suisse romande et de Genève en particulier ont placé le débat. Ils n'ont pas voulu que leur action fût entachée d'arbitraire et qu'elle prît le caractère d'une offensive d'ordre politique. Si cela avait été le cas, elle n'aurait d'ailleurs pas donné de résultat, car ni le Conseil fédéral ni le Tribunal fédéral, suprême instance judiciaire, n'eussent admis l'interdiction des groupements communistes. Si ceux-ci ont été dissous, c'est que le verdict qui les frappa ne lésait aucune règle constitutionnelle, parce que les sections de la IIIe Internationale se rangent, précisément, dans la catégorie des associations dont le but et les moyens sont illicites ou dangereux pour l'État et contre lesquelles les cantons ont la compétence de légiférer.

A cet argument juridique appuyé sur le programme et les statuts de la IIIe Internationale, les communistes n'ont su que répondre. Pour se défendre, ils ont fait appel aux sentiments de liberté ; ils ont accusé leurs adversaires de fascisme et ils ont voulu faire croire au peuple qu'ils étaient les soutiens des droits populaires. Mais il faut autre chose que des *slogans* pour convaincre une population formée par des siècles de discussion politique, difficile à émouvoir parce qu'elle réfléchit et capable de se former une opinion motivée. Elle ne s'est pas

laissé duper par le nouveau visage du communisme, qui, voyant le médiocre effet de ses provocations révolutionnaires, s'applique maintenant à rassurer par une feinte modération. Ce camouflage a paru à la fois lâche et ridicule. Dans la vieille cité calviniste, où les idées s'affrontèrent si souvent avec violence, où les gens se battirent maintes fois pour leurs convictions, l'opportunisme est méprisé. On combat à visage découvert et l'on proclame ses idées. Lorsqu'on vit les disciples de Moscou célébrer la fête nationale et exalter subitement les traditions helvétiques, ce fut une protestation indignée. Cette parodie blessa le peuple dans son respect pour la sincérité et lorsqu'il put lire sur les affiches qui, durant la campagne électorale précédant le scrutin, tapissèrent les murs de la ville, les cyniques propos de Dimitrof, sa religion fut faite. Au septième congrès de l'Internationale, Dimitrof exposa les raisons pour lesquelles le Komintern préconisait un changement de politique :

« *Nous ne serions pas des disciples de Marx, Engels, Lénine et Staline si nous ne savions pas modifier entièrement notre tactique et notre action en conformité avec la conjoncture du moment.*

» *Souvenez-vous de la légende du cheval de Troie, grâce auquel les Grecs purent s'insinuer au cœur même de la place.* »

La Suisse a compris que ce nouveau cheval de Troie c'était la politique du Front populaire dont la IIIe Internationale compte se servir pour obtenir, à la faveur du rassemblement de plusieurs partis, des auditoires plus considérables, des tribunes plus retentissantes : bref, une pâte électorale plus étendue.

A ces motifs de sécurité intérieure, qui militaient en faveur de la suppression du parti communiste, s'ajoutaient de fortes considérations d'ordre international qui, à Genève, prenaient une valeur particulière. Sous l'influence de Nicole, le parti socialiste avait réalisé une étroite collaboration avec le groupe communiste. Celui-ci ne comptant pas plus d'un millier d'adhérents, on put, à juste titre, interpréter ce rapprochement comme le désir de mettre la force du socialisme au service de la politique pratiquée par le Komintern. Lorsqu'il était chef du Gouvernement, Léon Nicole avait pris la parole dans une

fête communiste ; lors des élections au Grand Conseil, il avait obligé son parti à porter des candidats communistes sur sa liste électorale. Grâce à ce soutien, deux d'entre eux furent élus qui, avec le seul appui de leurs partisans, n'auraient jamais pénétré au Parlement cantonal.

Léon Nicole commit là une erreur qui allait se retourner contre lui, en mécontentant les syndicats et en facilitant l'entente de tous les partis hostiles au communisme. Tandis que la Suisse allemande marquait son indépendance à l'égard de l'hitlérisme, la Suisse romande, elle dans un sursaut de patriotisme, ne voulut pas tolérer que des agents de l'étranger pussent continuer de se mêler des affaires publiques. Par sa position géographique, coincée entre deux États qui n'ont aucune sympathie pour l'U.R.S.S., la Suisse pourrait offrir à Moscou un admirable point d'appui pour sa propagande. Le Komintern en connaît d'ailleurs le prix, car son activité s'est fortement développée au cours des dernières années, ainsi que le démontre une statistique dressée par le procureur de la Confédération. En 1933, le Gouvernement expulsa 4 communistes ; en 1934, 9 ; en 1935, 16 et en 1936, 25, tous parce que leur activité avait porté atteinte à la sécurité intérieure et extérieure du pays. Le Conseil fédéral estime qu'il peut, avec de la vigilance, réprimer les activités illicites des révolutionnaires sans recourir à la suppression des organisations dépendant de Moscou, mais il ne méconnaît point le danger qu'elles constituent. Dans un message adressé aux Chambres, il s'exprime en ces termes :

« On ne peut nier que les manœuvres d'un parti soumis à une direction internationale, organisé jusque dans ses moindres détails et travaillant avec toute sorte de moyens illégaux, ne compromettent l'ordre constitutionnel et, en particulier, les institutions démocratiques. »

Les cantons romands, Neuchâtel d'abord, puis Genève et enfin Vaud, n'ont fait que tirer la conclusion logique de ces constatations ; ils ne peuvent admettre que des partis soient inféodés à des puissances étrangères et deviennent les simples agents d'exécution de la politique d'un État. L'étroite soumission du parti communiste aux ordres du directoire qui siège à Moscou froisse la dignité nationale. Ce sentiment n'est pas

seulement ressenti par les bourgeois. Il se répand également dans les milieux populaires, ainsi qu'en témoigne la déclaration de M. René Robert, l'un des secrétaires de la Fédération des horlogers : « Jusqu'à ce que le noyautage communiste ait produit les effets qu'on en attend, écrivait-il, les syndicats ouvriers seront au service de la classe ouvrière suisse et non aux ordres du Gouvernement russe et du parti politique qui lui sert d'instrument dans le monde. »

Raison constitutionnelle, nécessité de protéger l'ordre public et d'éliminer les éléments suceptibles de la troubler, besoin d'assurer l'indépendance totale du pays, tous ces arguments convainquirent le corps électoral de Genève appelé à se prononcer sur une loi supprimant les organisations communistes. Personne ne s'est imaginé qu'on pouvait tuer la doctrine bolchéviste par des paragraphes législatifs, mais les partis nationaux genevois ont voulu ôter aux disciples de la IIIe Internationale les moyens de développer une activité dangereuse pour l'État et dirigée contre les bases mêmes du régime démocratique. Enlever aux communistes la possibilité de faire une propagande à grand orchestre, d'organiser des assemblées, de publier des journaux, c'est les priver de leurs armes les plus efficaces, c'est détruire leur pouvoir suggestif et attractif.

Le 13 juin, le canton de Genève, à la majorité de 16 000 voix, votait la loi interdisant les organisations affiliées à la IIIe Internationale et donna en même temps au Gouvernement le droit « de dissoudre toutes celles qui dépendent de l'étranger et dont l'activité sera considérée comme dangereuse pour l'État et pour l'ordre public. »

Ainsi deux cantons avaient rejeté le communisme. Un troisième va prendre la même mesure. En effet, une initiative populaire lancée dans le canton de Vaud a recueilli plus de 23 000 signatures. Elle sera soumise au corps électoral au cours des mois prochains et nul ne doute qu'elle ne soit acceptée. Il n'y a pas de parti communiste à Fribourg, ni dans le Valais, cantons où les catholiques détiennent la majorité absolue, et où les socialistes ne sont qu'en nombre insignifiant. Mais il est possible que, pour renforcer la condamnation morale et politique du bolchévisme, ils se rejoignent aux autres pays romands.

*
* *

Certes, on l'a vu, la doctrine de Lénine n'a jamais eu beaucoup d'adhérents dans la classe ouvrière et celle-ci ne s'est pas soulevée pour la défendre, mais son indifférence n'aurait pas suffi à éliminer le communisme si les partis nationaux n'avaient conjugué leurs efforts pour éclairer et redresser l'esprit public. Cette collaboration étroite est la cause essentielle du renouveau politique qui se manifeste en Suisse romande. Elle a non seulement créé une majorité solide à Genève, mais elle a encore gagné à la cause nationale de nombreux citoyens qui ne se rattachaient à aucun groupement, et que les luttes stériles entre bourgeois avaient déterminé à ne plus voter. Le régime socialiste a — bien involontairement — favorisé ce rapprochement et uni radicaux, libéraux, catholiques et groupements d'extrême-droite dans une opposition rendue nécessaire par les extravagances du Gouvernement rouge. Trois années de lutte ont dissipé, entre les bourgeois, beaucoup de préjugés et de malentendus, relégué dans l'ombre ce qui les séparait et mis en lumière ce qui pouvait les rapprocher. Ils ont compris que, lorsque le sort d'un pays est en jeu, les partis ne doivent plus constituer que des cadres largement ouverts à toutes les bonnes volontés ; leur dénomination devient des prénoms ; leur nom collectif est national. Telle fut la thèse que soutint pendant des mois la presse de Genève qui, par une action continue, contribua à créer un état d'esprit nouveau au sein de la population et à jeter les bases d'un grand rassemblement populaire.

Une action de ce genre comporte deux aspects. D'une part, il s'agit de souligner sans relâche les erreurs du marxisme, de montrer les dangers de sa politique économique qui aboutit à un étatisme bureaucratique et coûteux, de marquer son incapacité à pratiquer une saine politique financière. D'autre part, tandis que s'accomplit cette œuvre de désintoxication, il faut présenter au corps électoral un programme clair et précis, indiquant les réformes qui *doivent* être réalisées au cours de la législature. Une entente entre les partis ne peut être féconde que si elle s'établit d'abord sur les idées. Trop souvent, ces

accords qui n'ont qu'une durée limitée ne portent que sur l'élaboration d'une liste électorale commune, destinée à obtenir des sièges aux représentants des diverses tendances. Un tel système n'assure qu'une unité de façade et ôte tout dynamisme à l'action gouvernementale. Si, à Genève, le régime rouge s'est effondré c'est, certes, par les fautes qu'il a commises ; mais c'est aussi parce que, avant de désigner des candidats pour reprendre la succession des socialistes au Conseil d'État, les quatre partis bourgeois se sont mis d'accord sur un programme et ont pris l'engagement de l'appliquer. Les magistrats pour lesquels le peuple fut appelé à voter n'apparurent point comme des hommes en quête de sièges et d'honneurs, mais comme des agents d'exécution d'un plan solidement établi, comme les artisans du redressement civique, économique et financier. Dans ce programme, les partis surent accorder une large place aux questions sociales et ils s'efforcèrent de montrer *qu'elles pouvaient être résolues en dehors du marxisme, sans lutte de classe et selon le principe de la solidarité qui unit non seulement les groupes économiques dans un même pays, mais aussi les patrons et les employés attachés à la même entreprise.* C'est ainsi que, malgré l'opposition de l'extrême-gauche, *les partis nationaux de Genève ont fait adopter une loi introduisant les contrats collectifs dans toutes les professions*, contrats qui règlent les conditions du travail, la question des vacances, l'octroi d'un salaire pendant la durée du service militaire. Il est intéressant de noter que, dans le monde ouvrier suisse, le dogme de la lutte des classes propagé par des politiciens qui cherchent à attiser les mécontentements n'est plus considéré comme parole d'Évangile. La crise économique qui a durement touché la Suisse, pays exportateur, a rapproché patrons et employés et montré à ceux-ci que leur bien-être dépendait de la prospérité de l'entreprise. Cet état d'esprit nouveau se manifeste dans la convention qui vient d'être conclue dans la métallurgie, aux termes de laquelle employeurs et ouvriers s'engagent, pendant deux ans, à renoncer, en cas de conflit, à des moyens de pression tels que grèves et lock-out et à soumettre les différends qui pourraient surgir entre eux à des commissions d'arbitrage et de conciliation. De part et d'autre, une forte somme a été versée comme caution pour garantir le respect de la conven-

tion. Celle-ci, baptisée « paix du travail », a été attaquée avec virulence par des communistes, qui ne peuvent point admettre que l'agitation cesse dans les usines. Mais le secrétaire de la Fédération métallurgique a facilement convaincu les membres de son groupement, en déclarant que les intérêts ouvriers seraient mieux défendus par des discussions autour du tapis vert que par des recours à des grèves, qui n'arrangent rien et causent du tort aux deux parties.

*
* *

Si l'entente nationale a par son dynamisme attiré le corps électoral, heureux de voir l'union réalisée entre des groupements dont les principes essentiels sont les mêmes, elle a, en même temps, profité aux partis qui la constituèrent. A Genève et à Neuchâtel, ils ont vu augmenter leurs effectifs et les principaux bénéficiaires de cette action collective ont été les *radicaux*. Ce phénomène est d'autant plus intéressant que, pendant longtemps, les radicaux genevois, reflétant les tendances de certains milieux français, avaient peine à croire que leurs adversaires les plus dangereux se trouvaient non pas à droite mais à gauche. Le souvenir d'anciennes querelles les opposaient aux catholiques. Le ferment anticlérical agissait encore dans leurs rangs ; ils considéraient également avec une certaine méfiance les libéraux, avec lesquels ils avaient été en lutte depuis 1840 ; en 1924, ils s'étaient même alliés aux socialistes et avaient formé avec eux un gouvernement cartelliste, où entrèrent deux représentants de l'extrême-gauche. Mais cette expérience commença de leur ouvrir les yeux, car ils virent que les socialistes ne regardaient le pouvoir que comme un instrument mis au service de leur parti. Puis lorsque, sous l'impulsion de Nicole, l'extrême-gauche s'orienta de plus en plus vers Moscou et appuya la IIIe Internationale, les radicaux comprirent le danger ; le régime rouge acheva de les convaincre. Des chefs avisés, comme Adrien Lachenal et François Perréard, leur montrèrent la nécessité d'une collaboration étroite avec les autres partis bourgeois, car aucun d'entre eux ne pouvait obtenir la majorité absolue.

Cette collaboration, établie sur la base d'un programme

commun, comporte la défense des institutions démocratiques, le redressement des finances *et la réalisation de réforme sociales dans l'ordre et la tranquillité*. L'entente se fit, englobant tous les groupements qui se placent sur le terrain national ; elle triompha et son succès montra que les antagonismes divisant les partis bourgeois n'étaient que des survivances archaïques, pour lesquelles l'électeur ne pouvait plus se passionner. La mystique de l'union des patriotes balaya les germes de division. Tous les efforts tentés par l'extrême-gauche pour ressusciter le souvenir d'anciennes querelles furent inutiles. Ils essayèrent, en vain, d'effrayer les radicaux en agitant le vieux spectre ultramontain et de détacher du parti radical les éléments avancés en leur reprochant de s'unir aux conservateurs. Aux élections pour le Grand Conseil, les radicaux gagnèrent 1 200 voix et obtinrent les cinq sièges que perdit le parti socialiste. A Neuchâtel, les radicaux qui suivirent la même politique que leurs coreligionnaires genevois prirent trois mandats à l'extrême-gauche. En s'opposant au marxisme, en déclarant avec son chef Adrien Lachenal que « les expériences faites dans d'autres pays étaient telles qu'il fallait, par tous les moyens, préserver Genève du communisme et de son abomination », le parti radical a consolidé sa situation et détaché de l'extrême-gauche de nombreux électeurs des classes salariées, qui repoussent le bolchévisme et l'action qu'il prétend exercer en dehors de la Russie.

Entente et coopération de tous les citoyens désireux de sauvegarder l'indépendance du pays et sa sécurité intérieure et résolus, en même temps, à résoudre les problèmes économiques et sociaux sans l'aide des recettes socialistes, telles sont les caractéristiques du mouvement national, qui, depuis le mois de décembre, a pris le pouvoir à Genève, qui s'affirme dans les autres cantons romands et qui tend à gagner la Suisse allemande.

RENÉ PAYOT

LES MAITRES[1]

CHAPITRE IV

Fauvet est revenu de voyage. Nous sommes encore loin du cours ; mais nous avons tous du travail et nous savons que le patron est toujours présent. Quinze jours de vacances, quinze jours loin de son laboratoire et il doit commencer de souffrir. Fauvet prépare sa thèse. Un beau sujet : l'influence des vibrations musicales sur les micro-organismes. C'est sûrement une idée de M. Chalgrin qui, l'autre jour, il me semble te l'avoir écrit, m'a parlé de l'influence de la musique sur les animaux. Je n'attendais pas Fauvet avant la fin d'octobre. Et voilà mon précieux silence gâté. Ce n'est pas que Fauvet soit fort bruyant : c'est un monsieur trop délicat ! Il est même, en ce moment, moins hautain que naguère et presque empressé.

J'ai porté, hier, à Joseph, les mille francs qui représentent à l'heure actuelle la totalité de mon capital. J'y allais de bon cœur, crois-le bien. Malheureusement, Joseph a été intolérable ou pour mieux dire joséphissime. Il y a des jours tels, où il semble être la proie du démon joséphique. Il m'avait invité à déjeuner, non sans observations désobligeantes : « Nous mangeons nos derniers sous... Il faut finir en beauté... Si, si, viens... Une folie de plus ou de moins... »

C'était un déjeuner très simple et confortable. Il m'a semblé qu'il y avait un peu moins de domestiques dans la maison. Joseph m'a dit : « Je les congédie par fractions, pour ne pas

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er Septembre 1937.

donner l'éveil. Et, surtout, pas un mot de toutes ces histoires à Hélène. Elle ne sait rien ou presque. Merci pour les mille francs. C'est toujours quelque chose dans la situation presque tragique où je me trouve. Le principal est que ça se passe bien et que l'on ne m'enlève pas ça ! »

Du doigt, ce disant, il montrait sa boutonnière. Tu sais — qui ne le sait pas? — qu'il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier. Chose étrange, lui qui me conseillait si vivement de ne porter aucune décoration, il fait le plus grand cas de la sienne et l'exhibe de manière fort ostensible. Il dit de temps en temps : « Maintenant, c'est au tour de papa. Je m'en occuperai, ne crains rien. J'en fais mon affaire... » Il parle ainsi, mais il n'est pas du tout pressé de réussir et de perdre l'avantage qu'il croit avoir acquis grâce à cet ornement.

Tu le vois, je ne suis jamais dupe de Joseph. Je ne veux, d'ailleurs, lui procurer aucune raison de se moquer de moi. Je lui ai donné les mille francs, mais je ne lui ai pas dit que j'avais renoncé, nécessairement, à m'acheter un pardessus d'hiver neuf et un poêle à gaz. J'ai pris, au contraire, l'air lointain de quelqu'un qui n'attache pas une grande importance à une somme aussi minime.

La conversation, pendant le déjeuner, a roulé sur les choses utiles et les choses inutiles. Belle occasion, pour Joseph, de dire des énormités. Il regarde sa femme et vocifère d'une voix comique :

— Toi, ma chère, qui es ce que l'on appelle une femme instruite, en somme, tu ne sais presque rien d'utilisable... Tu as une licence de chimie, de physiologie, je ne sais même plus, et tu serais embarrassée pour faire cuire un œuf sur le plat.

Et, tout à coup, d'une voix caverneuse :

— Il y a pourtant des circonstances malheureuses où une dame du monde peut être obligée de faire cuire elle-même ses œufs sur le plat...

Il soupire. Hélène est merveilleusement calme. Elle sourit et il se creuse dans sa joue droite une très belle petite fossette que j'avais remarquée jadis. Elle a sensiblement engraissé. Son teint de blonde se colore beaucoup, surtout après les repas. J'ai demandé pourquoi les enfants n'étaient pas là. Joseph a dit avec un geste théâtral :

— Chez maman ! Ils y sont à merveille. Cette nurse représentait de grands frais.

Nouveau soupir, clignement de l'œil gauche à mon adresse. Et tout de suite, Joseph a repris :

— Tout cet enseignement de la Sorbonne, c'est pure vanité. Les licenciés connaissent des formules et des chiffres. Mais quand il s'agit de préparer par exemple l'aspirine ou le sulfate de soude pour la consommation véritable, on s'adresse à de braves bougres de manœuvres que l'on instruit sagement dans des écoles spéciales, qui savent très bien, eux, comment se cuit la popote et qui mènent tout le travail. Vous autres, vous êtes des objets de luxe, des personnages représentatifs, des manieurs d'idées, des symboles de la science, rien d'autre.

— Hélène a dit : « Oh ! moi ! » Et, de nouveau, sourire à fossette.

Après bien des années, je suis toujours confondu par ce mariage. Mon frère Joseph plaisante, non sans lourdeur ; il essaye de cacher son respect superstitieux des choses intellectuelles ; mais il est quand même très fier des connaissances et des diplômes de sa femme. Tout cela ne laisse pas de le tracasser. Il cherche toujours à reprendre l'avantage par quelque détour. Hier, il disait, comme nous achevions de manger :

— Moi, je ne suis pas comme toi, Laurent, un homme de science, un virtuose de l'esprit d'observation. Mais je crois au progrès tout naïvement. D'ailleurs, vous, les savants, vous travaillez toujours pour nous autres, les hommes d'affaires. Oui, vous, tous autant que vous êtes, même les astronomes. Toi, tu coupes des pattes de mouche en rondelles microscopiques et tu dis : la science pure ! Mais tout cela se terminera par un produit chimique, des usines et des actions que nous serons chargés, nous autres, d'acheter et de vendre et qui donneront une existence réelle à toutes vos bonnes blagues.

Il commençait de rougir et de s'enflammer. Il buvait et mangeait avec ardeur non sans, de temps à autre, lâcher un soupir énorme et prendre pour une minute son visage d'enterrement. Il maniait sa fourchette avec une sorte de lyrisme. Il a recommencé de pérorer.

— C'est comme ton ami Sénac, avec ces choses qu'il écrit

et qu'il publie dans les revues ou les journaux, je ne sais même plus... Faire des romans, faire des vers, faire des découvertes scientifiques ! Peuh... J'en ferais si je voulais. Tu ris? Attends une seconde. Je vais, moi, t'imaginer un sujet de conte pour les journaux. Je vais te faire une découverte scientifique, là, tout de suite, avec ma fourchette et la bouteille de vin. Attendez seulement une seconde. Et puis, non, zut, je m'en fous. J'aime encore mieux faire de l'argent. C'est plus difficile et c'est quand même plus sérieux.

Dans le couloir, comme je m'en allais, vraiment excédé, il s'est calmé tout de suite et il s'est mis à rire. Il regardait le petit fox-terrier qui courait, car l'appartement de ce ruiné est magnifique et spacieux. Il disait :

— Vois mon chien. Il est sage : il trotte sur trois pattes. Il met une patte de côté pour ses vieux jours. C'est vraiment le chien d'un économiste.

Économiste ! Il ne dit rien de moins, maintenant qu'il est ruiné.

Je regardais le vestibule, les tapis, les meubles (je sais que la maison entière lui appartient, ou du moins lui appartenait encore il y a quinze jours) et j'avais honte, un peu, de mes misérables mille francs, de cette goutte d'eau que je venais d'apporter dans ce Sahara. Il a dû comprendre mon regard. Il a dit, plissant le front :

— J'ai des soucis terribles. Laurent. Les gens qui ne possèdent rien du tout ne savent pas à quel point ils sont heureux ! Mais tu sais, tes mille francs, ils sont en sûreté, ne crains rien. Je te les rendrai, tu peux y compter. Et je te servirai même un très bel intérêt. Attends seulement que j'aie payé mes dettes.

Sur ce mot, il s'est redressé. Il est redevenu rigide et sanguin. Il dit : « Mes dettes » avec l'accent même de la possession, comme d'autres diraient « mes biens ». Je connais mal les affaires de Joseph et je me demande ce que peuvent être ces fameuses dettes.

J'allais ouvrir la porte pour m'enfuir ; il m'a rattrapé par le bras. Il parlait bas, comme pour s'excuser, et il souriait d'un sourire terrible : « Moi, a-t-il commencé de m'expliquer, moi, quand je bois, quand je mange, quand je fais l'amour,

eh bien ! le plaisir que je prends est mille fois plus fort que celui que ressentent les autres hommes. » Il serrait les dents. Il croyait ce qu'il disait.

Alors, sans transition :

— Je t'ai fait porter un panier de poires. Des poires de la Pâquellerie ! Avoue qu'elles sont bonnes, les poires de la Pâquellerie.

Il m'a fait apporter des poires, c'est la vérité même et il m'en a déjà parlé plus de dix fois. Et il veut que je lui en parle chaque fois que je le vois et que je donne des détails sur le goût, l'arome, le moelleux, le juteux... Chaque fois qu'il fait un cadeau, c'est ainsi. Il ne fait pas souvent de cadeaux, heureusement.

Il ne m'a pas laissé partir tout de suite. Il bougonnait dans l'entre-bâillement de la porte : « Je veux sauver la Pâquellerie. C'est pour cela que j'ai battu le rappel de votre côté. Et pourtant, quand je suis à la Pâquellerie, je voudrais être à Beaulieu, et quand je suis à Beaulieu, j'ai envie d'être au Mesnil. C'est idiot. Les gens qui n'ont qu'un logis ne connaissent pas leur bonheur. Enfin, enfin, tout cela va finir. (Gros soupir.) Pourvu que l'on sauve la Pâquellerie. Pense donc ! Le berceau de la famille, Laurent. »

J'ai fini par prendre la fuite. J'allais manquer de calme. Le berceau de la famille ! Ça, c'est une trouvaille, pour une propriété qu'il a depuis trois ans.

Je devais avoir le sang à la tête, comme toujours après un entretien avec Joseph. Comment t'expliquer mes sentiments ? Je ne comprends rien à Joseph. Je dois même te le peindre très mal. Il m'est parfois odieux et je le plains. Et puis, je vais tâcher d'être tout à fait sincère et de vider le fond de mon cœur. Je croyais me trouver en état de pureté parfaite vis-à-vis de la fortune de Joseph. Je ne l'enviais certes pas et j'y songeais parfois avec une raisonnable horreur, car enfin, cet argent des financiers, il est toujours gagné durement par le labeur des foules obscures qui souffrent dans l'ombre inférieure. Je faisais donc un léger effort pour ne point songer à cette fortune inquiétante, et j'y parvenais ordinairement. Eh bien ! depuis que je sais que Joseph est ruiné, j'éprouve un certain sentiment de regret. Oui, oui, cela m'ennuie qu'il ait

perdu tout cet argent. Cela m'affecte d'avoir lieu de plaindre Joseph. Je pensais bien qu'il ne manquerait aucune occasion de me demander quelque chose : de l'argent, de l'attention, des livres, une recommandation. Voilà qu'il faut aussi lui donner de l'intérêt, presque de la pitié. Il est insatiable.

Pour me purger l'esprit, après ce déjeuner, comme rien ne m'appelait impérieusement au laboratoire, comme je souhaitais quelques heures de méditation paisible, j'ai fait une chose que je dois absolument t'avouer, d'abord parce que je me suis promis de ne plus rien te cacher jamais, ce qui peut être une façon de ne me plus rien cacher à moi-même, ensuite parce que tu comprendras, j'en suis sûr, le sentiment qui m'animait.

J'ai pris le train à la gare du Luxembourg et je suis allé à Bièvres, comme cela, tout seul, en pèlerinage.

J'ai d'abord eu du mal à détacher ma pensée de Joseph. Il me fait souffrir, il m'humilie. Quand je le vois, quand je le quitte, je me demande avec angoisse, avec obstination, si vraiment je ne lui ressemble pas un peu. Je finis par découvrir des éléments de ressemblance et c'est pénible.

Dans le train, j'étais donc loin de me sentir en état de grâce. Quand il m'arrive de souffrir, j'essaye toutes sortes de méthodes. Je me dis, par exemple : « Si ce n'était pas moi... Si cette souffrance était tombée sur un autre... Allons, faisons comme si ce n'était pas moi... » Malheureusement, cela ne réussit presque jamais et je dois me débattre avec mon tourment jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Je suis arrivé quand même à Bièvres et là, tout à coup, je me suis senti délivré, oui, délivré de Joseph, car d'autres ombres ont commencé de tournoyer autour de moi. Elles m'ont accompagné jusqu'au terme de mon voyage. Il faisait une belle journée d'automne, tendre et parée de brumes translucides. Toutes les odeurs semblaient à la minute exquise de l'accomplissement. Demain sans doute, elles seront déjà gâtées par la pourriture et la mort. J'ai suivi le mur, notre mur, jusqu'à la grille. Il y a, comme autrefois, un écriteau. La maison est à louer. Les clefs sont déposées chez la mère Clovis, notre ancienne femme de ménage. C'était jouer de malchance. Impossible d'aller demander les clefs à cette vieille toupie :

elle aurait, sur ma visite, sur ce retour, imaginé des fables effrayantes, de saugrenus romans policiers. J'ai fait le tour du domaine. Dans le bas, à l'endroit où la clôture est basse et ruineuse, j'ai pu sans difficulté monter sur le mur et m'asseoir au sommet. Quelle émotion ! Je voyais tout : le potager, le parc, la maison, la masure du jardinier, où Brénugat était venu s'installer à la fin de l'histoire, et le petit hangar sous lequel Jusserand, disciple de Tolstoï, sciait du bois le matin, et le château d'eau sur lequel nous avions dû grimper, pendant les gelées, et au sommet duquel Larseneur nous chantait son fameux opéra : *Makalas et Girlamire.* J'entendais le battement du bélier qui marche toujours. Il me semblait que les fenêtres de l'atelier allaient s'ouvrir et que tu allais paraître en frappant dans tes mains pour nous appeler au travail. Alors j'ai fait une chose absurde et qui m'a paru toute naturelle. J'ai crié : « Justin », dans le silence de la soirée. Et il s'est produit un phénomène extraordinaire : tu m'as répondu. Oui, oui, je ne divague pas. Il doit y avoir à cet endroit un écho que nous n'avions jamais remarqué, me semble-t-il, et qui se forme sur la maison. Tu m'as répondu. Cela signifie, même pour un rationaliste, que, de la maison, m'est parvenu soudainement une sorte de cri. Et c'était ta voix.

J'ai sauté par terre et je suis parti. Je ne regrettais pas d'avoir fait mon pèlerinage. Mes idées commençaient de se décanter, de se clarifier. Nous avons tâché de vivre ensemble, entre amis, et nous y avons trouvé les plus grands déboires. Au fond, nous ne nous connaissions pas et nulle règle supérieure ne nous permettait de « nous voir en Dieu », comme dit un philosophe. Nous nous sommes vus tels que nous étions, avec amertume, et nous en avons souffert. On ne choisit pas sa famille — et c'est bien regrettable. — Je commence à comprendre qu'on ne choisit pas non plus ses amis. On les a reçus, on les garde, on les porte, on les subit, et c'est comme cela. Pour ma consolation, je crois que l'on choisit ses maîtres. Je suis sûr que l'on peut et que l'on doit choisir ses maîtres.

Je suis allé prendre le train à Massy. J'ai traversé la forêt de Verrières, que l'automne commence à peine à illuminer. Quel silence ! Un oiseau chantait sous la voûte des arbres,

un oiseau solitaire. Et on aurait dit la sonnette de l'élévation dans une église abandonnée.

En arrivant chez moi, j'ai trouvé une lettre m'annonçant que j'étais nommé préparateur de M. le Professeur Rohner, qui dépend de la Sorbonne, mais dont les laboratoires sont à l'Institut Pasteur.

Quelle nouvelle ! J'aurais dû te la dire tout de suite, mais je la gardais pour la bonne bouche. Elle m'a fait rêver toute la nuit. Comme j'ai bien fait d'aller à Bièvres pour célébrer mon dernier loisir. Je vais avoir maintenant, entre mes deux patrons, une vie chargée de soins.

J'ai annoncé la chose à M. Chalgrin ce matin. Il s'y attendait et savait que j'avais fait une demande. Il m'a dit simplement : « M. Nicolas Rohner est un savant du plus grand mérite. » Comme c'est beau, ce concert harmonieux des intelligences dans l'empyrée !

Je t'écris chez moi, dans ma chambre. Si je criais très fort ton nom, est-ce que tu me répondrais. Je ne le crois pas, tu me négliges et me fais attendre tes lettres. Ton frère fidèle...

15 octobre 1908.

CHAPITRE V

Mais non, cher Justin, je n'ai pas donné ton adresse à Sénac. Et s'il sait que tu t'es fait embaucher comme simple ouvrier dans une filature de Roubaix, ce n'est pas moi qui le lui ai dit. Non que j'évite de prononcer ton nom et même de lui parler de toi. Mais en général, je le laisse venir. Pour être franc, je me défie, je suis prudent. Et c'est pourquoi tes reproches me touchent et m'offensent un peu.

Aussi bien, puisque Sénac sait la chose et puisque tu sais qu'il la sait, ne va pas t'imaginer qu'il prend ton histoire à la rigolade. Il en a paru, tout au contraire, surpris et remué. Oui, oui, je dis bien remué. Ce n'est pas une âme insensible ; c'est une âme naturellement malheureuse. Différence profonde. Il m'a dit en suçotant sa grosse moustache noire — car il s'est mis à sucer sa moustache et, comme cela, le pauvre

est complet — il m'a dit : « Il paraît que Justin s'est fait ouvrier d'usine... » Alors moi : « Comment le sais-tu ? » Il a hoché la tête de façon vague et son œil s'est allumé d'une vraie flamme : « Je ne trouve pas ça drôle. Je finirai peut-être un jour par me lancer dans un truc de cette sorte. Il faut faire des expériences. Il faut tout essayer... »

Je le regardais avec un peu de compassion. « Tout essayer ! » Dans sa bouche, c'est affligeant. Mais, sans attendre, il repartait à divaguer. Il disait : « Justin, c'est un caractère de chien, mais c'est un gaillard qui sait ce qu'il veut. » Je te rapporte le propos en bloc. Tel, à mon regard, c'est un bel hommage. Mais quand je pense que, pour Sénac, tu es un caractère de chien ! Admirable !

Là-dessus, il s'est repris à parler de Bièvres, ce qu'il fait chaque jour et non sans trémolos, reniflements et mouvements de déglutition. Et voilà ! Voilà ! Si nous avions réussi, nous serions là-bas, en proie à la terne besogne quotidienne, aux difficultés du succès, aux palabres et aux querelles. Et nous gémirions. Mais nous avons échoué. L'échec laisse au rêve beaucoup de champ, beaucoup de jeu. Comme nous avons échoué, le Désert prend dans notre esprit des couleurs délicieuses. Petit à petit, il passe au rang de souvenir sublime. Voilà bien une consolation qui ne va pas sans paradoxe. En y songeant, je me demande ce que pouvait être le paradis perdu. N'est-ce pas parce qu'il fut perdu qu'il est devenu paradis ? La vie est ainsi toute faite de contrastes déconcertants. L'accoutumance et l'immunité, ce serait vraiment trop beau, ce serait aussi trop simple. Alors, nous avons l'anaphylaxie. Comprends-tu ? Ne comprends-tu pas ? Cela signifie que la vie s'habitue aux poisons, aux substances étrangères et finit par les tolérer, à moins que ce ne soit tout le contraire et que l'organisme au lieu de s'habituer, soudainement se révolte et préfère périr. De quelque côté que l'on se tourne, on ne voit que contrastes, antagonismes et chicanes.

Nous voilà bien loin de Sénac. Et c'est tant mieux !

J'ai rendu visite à M. Rohner. Je lui avais demandé rendez-vous pour me présenter et pour lui annoncer ma nomination. Je t'ai fait lire son grand bouquin sur *les Origines de la Vie* et je sais que, pour un esprit de cette qualité, tu n'as que

sympathie. Je pense que l'homme t'étonnerait beaucoup.

Je l'avais vu cent fois de loin, car j'ai suivi ses cours. Ce matin, je l'ai vu de tout près. Quelle surprise ! Certains appareils nous donnent l'illusion de la proximité. Belle cause d'erreur : la proximité absolue nous permet seule, à nous autres, animaux infirmes, d'entreprendre une opération de connaissance. Voir à dix ou douze mètres de distance un monsieur qui disserte derrière la paillasse aux expériences, assurément, c'est quelque chose. Mais vivre, ne serait-ce qu'une minute, dans le rayonnement direct d'un être, d'un homme, se trouver brusquement le prochain de cet homme, son prochain dans l'espace et dans le temps, distinguer le grain de sa peau, le luisant de sa joue, le poil qui lui pointe imperceptiblement sur la mandibule, sentir son odeur, oui, oui, je dis bien, l'odeur de ses vêtements, de sa chair, de sa vie, percevoir non seulement le timbre de sa voix, mais le rythme de son haleine, et, parfois, recevoir son souffle chaud sur le front ou sur la main, prendre le regard à la source, quand il n'est ni refroidi ni dénaturé par la distance et les spectacles accessoires, quand on peut éprouver le perpétuel mouvement de la pupille, des muscles moteurs, des paupières et mille autres phénomènes plus secrets, plus mystérieux encore et non moins riches, voilà, je t'assure, une fameuse aventure. Tu le vois, je me déclare sans scrupule comme un disciple de Chalgrin.

M. Rohner était dans son labo ; c'est là qu'il m'a reçu. Je t'ai raconté qu'il vient de Russie où il a été soigner les cholériques et, par conséquent, étudier le choléra sur place. J'espérais qu'il m'en dirait quelque chose. Hélas, il n'a rien dit, ce qui m'a navré, mais aussi m'a paru tout simplement héroïque. Voilà un homme qui s'en va travailler au milieu d'une effroyable épidémie. Il revient et c'est comme s'il était allé passer le dimanche à Villeneuve-Saint-Georges pour manger de la friture. J'aime cette simplicité, bien que ma curiosité en pâtisse.

Le professeur Nicolas Rohner, à première vue, n'a pas l'air d'un savant qui s'applique avec minutie aux recherches de la biologie. A le voir, on le prendrait pour un militaire, un général de l'artillerie ou du génie, par exemple. Il est de petite taille, sans embonpoint, sans épaisseur ; il se tient droit.

Les cheveux sont presque blancs, taillés courts, en brosse dure. Il porte la moustache et la mouche. Les traits ne sont pas très alourdis et le teint a même une certaine fraîcheur, une certaine jeunesse. Le regard mérite une mention particulière. Il m'a déconcerté. C'est le propre regard de mon père, un regard de nacre azurée, un regard frais, froid, légèrement ironique. Par bonheur, et sans qu'il soit possible de savoir pourquoi, ce regard se réchauffe parfois et le professeur fait alors un sourire de séduction, ce qui ne va pas sans apporter quelque soulagement au partenaire.

Il n'était pas en blouse, mais en jaquette. Il doit fumer beaucoup, car sa moustache en est colorée. L'index et le pouce de sa main droite sont également jaunis. De son vêtement, de sa personne, s'exhale une très délicate odeur de benjoin.

Alors que le laboratoire de M. Chalgrin est tout simple, modeste, ombré même, ici et là, d'une fine poussière qui est comme le sceau de la rêverie, le laboratoire de M. Rohner est astiqué, fourbi, luisant. M. Chalgrin est, par le cœur, très près de Pasteur qui a fait ses plus belles découvertes dans l'humble logis de la rue d'Ulm. Chez M. Rohner, on sent, au contraire, je ne sais quoi d'américain, de nickelé, d'étincelant. Ne vois, dans mes peintures, rien qui ressemblerait à l'ombre d'une critique. Je crois sincèrement que le génie peut se manifester sans pompe et sans éclat. Mais je pense aussi que la mesquinerie, si naturelle à certaines de nos administrations, en France, peut paralyser l'esprit et le réduire au désespoir. Tu noteras que je m'efforce d'être impartial.

Nous avons longuement parlé de mes projets. Je devrais dire : j'ai longuement parlé... M. Rohner écoute. Parfois son visage se ferme et on a le sentiment pénible de pérorer pour une muraille. A d'autres moments, il fait jouer son sourire de séduction et tout s'éclaire. Les recherches que je veux poursuivre chez M. Rohner, pour ma thèse de médecine, sur le polymorphisme de certaines bactéries pathogènes ont, je crois, retenu son intérêt. Il est le maître incontesté de la question et le premier biologiste qui se soit efforcé d'appliquer aux organismes microscopiques les vieilles idées de Hugo de Vries sur les mutations. Je te parle un langage un peu hermétique. Excuse-moi, il traduit mes pensées de tous les instants. Ne

retiens de ces confidences qu'une chose essentielle, c'est qu'en divisant mes capacités de travail, moitié chez M. Chalgrin, moitié chez M. Rohner, je suis un plan mûrement préparé.

J'ai dit à M. Rohner que je faisais une thèse de doctorat ès sciences au laboratoire de biologie du Collège de France. Il a fait un sourire discret et m'a répondu qu'il estimait beaucoup la personnalité de M. Chalgrin. Quelques phrases, rien de plus. Mais j'étais tout ému de voir ces deux grands bougres se saluer de loin, au passage, avec tant de noble simplicité.

Pour finir, il m'a fait visiter son domaine. J'aurai un laboratoire, tout petit, mais pour moi seul. Il n'y a pas un grand nombre d'élèves, en sorte qu'on pourra mener à bien d'utile besogne. Actuellement, les laboratoires sont à peu près vides. J'ai fait la connaissance d'une grande fille brune, pâle, au regard triste, à la voix basse et grave, qui exerce des fonctions d'assistante et qui m'a paru très sympathique. Sa situation doit être des plus modestes, mais elle a beaucoup de grâce et de dignité. Je ne me rappelle plus son nom.

J'avais prévenu ma concierge que je repasserais à la maison, vers la fin de la matinée, avant de retourner chez Papillon, car, en définitive, je suis redevenu le client mélancolique de la cave à Papillon. Par malheur on y mange mal et la plupart des copains se sont enfuis.

Comme j'achevais de monter mon escalier de la rue du Sommerard, j'ai trouvé Testevel assis sur les marches.

Testevel me fait beaucoup de peine. Cet immense gaillard a l'air d'une loque. Il a le regard fatal de quelqu'un qui est tombé dans les passions, comme disait naguère Brénugat. Loin de se faire valoir, de soigner sa personne et sa mise, il se néglige. Il est mal rasé. Les ongles sont ternes et charbonneux. Lui si vigilant autrefois, il ne brosse plus ses vêtements. Il semble se vautrer dans la frénésie sentimentale. J'en parle avec un peu d'amertume et d'inquiétude, parce qu'il s'agit quand même de ma sœur, de Suzanne. Oh ! je ne suis pas fort inquiet pour Suzanne : elle n'épousera jamais Testevel. Elle a des vues sur sa carrière, sur le théâtre, sur la condition d'artiste. Elle se moque de Testevel comme d'une pomme. Elle lui donne, mille fois le jour, à tout propos, de petites claques dont certaines sont presque des gifles. Elle n'hésite

jamais à le charger de mille courses impossibles. Il a repris son travail de correcteur : il est maintenant au *Matin* et il y passe une partie de la nuit. Il se lève tard. Il devrait se lever tard. Suzanne exige qu'il vienne l'attendre, de bonne heure, sur le trottoir du boulevard Pasteur et qu'il l'accompagne jusqu'au Conservatoire. Il s'essouffle. Il devient blême et misérable. Suzanne a retenu les fantaisies de Sénac ; elle appelle Testevel de vingt petits noms ridicules : Tétard, Tétiche, Testambouille, etc... Il est ravi certains jours et désespéré le reste du temps. J'ai dit quelques mots à Suzanne. Elle a ri, joliment, avec tant de cruelle innocence, que j'ai fini par rire aussi. Elle a des exigences et des caprices. Elle a ordonné, par exemple, au malheureux Testevel de porter des cravates Lavallière. Il est arrivé le lendemain avec un nœud à pois blanc. Elle a commencé de tirer sur les bouts de la cravate pour la dénouer, d'un coup sec, en passant. Il a refait le nœud. Elle l'a défait vingt fois. Et, toujours, un éclat de rire. J'étais furieux : c'est ma sœur. Je lui ai fait des observations. J'ai cru que Testevel allait me dévorer. Il grondait : « C'est la vie ! C'est la jeunesse ! Tu deviens bougon. Tu ne comprends donc plus rien ? »

Il m'attendait en fumaillant sur les marches de mon escalier. Il m'a dit :

— Si tu vas chez Papillon, nous irons manger ensemble.

Dans la rue, en redescendant, j'ai vu qu'il avait une barbe de quatre ou cinq jours pour le moins. J'ai fait une allusion à ce... dispositif. Il m'a répondu avec un sourire béat :

— On m'a prié de laisser pousser ma barbe. Je crois que cela m'ira beaucoup mieux. Et puis, cela cachera ce petit trou que j'ai au milieu du menton.

Hélas ! Que dire ? Il faut que Testevel aille jusqu'au terme de cette fâcheuse maladie. Je te répète : on ne peut rien faire entendre à Suzanne. Elle rit et vous regarde avec de beaux yeux pleins d'eau pure. Je suis un mauvais mentor et me retire déconcerté. Laissons Testevel à son destin.

Je suis heureux d'apprendre que tu reviens à la poésie et même que tu travailles, au sortir de l'atelier, malgré l'assourdissante fatigue. Je te trouve bien discret sur tes promenades avec cette ouvrière, mademoiselle Marthe... Si j'avais une

histoire de cette sorte à te raconter, j'en emplirais mes lettres.

Je vais retourner à mon travail.

M. Rohner possède une élocution extraordinairement nette, comme toute sa personne. Il m'a pourtant semblé qu'il prononçait, en parlant du patron, Chapegrin, ou Chategrin, je ne sais plus. Pourquoi? C'est peut-être une faute d'audition chez moi plutôt qu'une faute de prononciation chez lui? Sans importance.

Je retourne à mes bouquins. Ton frère en solitude.

L. P. *20 octobre 1908.*

CHAPITRE VI

Je t'écris sous le coup d'une colère dont je ne parviens pas à me rendre maître. Peut-être, en narrant mon histoire, parviendrai-je à me délivrer. Je le souhaite. La colère me rend malade, elle m'empoisonne : je respire mal, mon cœur bat au hasard, mes articulations sont pleines de sable, j'ai l'estomac houleux et j'ai la langue sèche, parce que les glandes salivaires sont frappées de stupeur.

Et tout cela pour trois fois rien, comme tu vas le voir. C'est contre moi-même que je suis en colère.

Je sortais de chez Papillon, vers une heure de l'après-midi, et je m'apprêtais à traverser le boulevard Saint-Michel quand j'ai rencontré M. Mairesse-Miral. Nous nous sommes serré la main et j'ai d'abord pensé que c'était tout à fait suffisant.

Je t'ai parlé quelquefois de M. Mairesse-Miral et tu l'as vu pendant notre fameux séjour à la Pâquellerie, il y a deux ans. M. Mairesse-Miral est le secrétaire, le factotum, la créature de Joseph. Veuille remarquer au passage comme les mots sont adaptés à leurs emplois ordinaires : M. Mairesse-Miral est un secrétaire à qui la moindre prudence conseille de ne livrer aucun secret, on l'appelle factotum parce qu'il ne fait presque rien, du moins presque rien d'essentiel. Joseph le présente ainsi : « C'est mon homme de défiance » et M. Mairesse-Miral accepte le titre avec un sourire verdoyant. Je suis bien obligé de croire que M. Mairesse-Miral est habile à certains travaux

obscurs pour lesquels, dans les métiers de finance, on a toujours besoin de collaborateurs.

Il était donc là, sur le trottoir, et j'allais le quitter sans regret quand je me suis senti touché de commisération. M. Mairesse-Miral n'est jamais vêtu de manière somptueuse. Il prise et son gilet est semé de grains de tabac et tout empesé de morve. Il a des bajoues, des mentons de rechange, des fanons, tout un attirail de lard et de peaux qui lui pend sous la mâchoire. Les yeux sont gros, à fleur de visage, l'un d'eux a la pupille très dilatée, l'autre ponctiforme, ce qui ne laisse présager rien de bon pour l'avenir du sujet. Le poil — moustache et chevelure — est rare et voltigeur, mais teint avec application. Il fait parfois de vains efforts pour inscrire un monocle dans la bouffissure de ses paupières. Sa voix est grave et rouillée. Il porte des guêtres chamois toutes festonnées d'éclaboussures. Je ne le crois ni sot, ni maladroit. C'est probablement un bonhomme faible devant certains plaisirs. Il a dû commencer par une toute petite saleté et le reste a suivi. Joseph travaille, hélas, à l'avilir, en le chargeant sans doute des saletés qu'il ne veut pas prendre à son propre compte. Il peut te paraître que je suis aujourd'hui sans indulgence. Tu vas comprendre pourquoi.

J'enveloppe donc M. Mairesse-Miral d'un regard attentif et compatissant et je lui dis :

— Cela ne va pas trop bien, monsieur ?

M. Mairesse-Miral met la main devant sa bouche, étouffe deux ou trois borborygmes et répond :

— Hélas, non, cela ne va guère.

— J'ai peur de connaître la raison de vos ennuis, — lui dis-je avec douceur.

— Vraiment, — fait-il ? — Et pourquoi non, en effet.

— Je sais que vous allez probablement quitter le service de mon frère. Soyez sûr, monsieur Mairesse-Miral, que je compatis de tout cœur aux difficultés que vous éprouvez.

M. M.-M. — tu me permettras de temps en temps cette abréviation — lève les sourcils, déplie les bouffissures de son visage, laisse tomber son monocle et dit :

— Quitter monsieur Pasquier ! Par exemple ! Je me demande pourquoi. Non, il n'est pas question de quitter monsieur Pas-

quier. Quand je parle de mes ennuis, c'est surtout aux troubles de l'estomac et de l'intestin que je pense, voyez-vous ? monsieur Laurent.

J'hésite un quart de seconde. Il me semble quand même impossible que Joseph ait pu laisser ignorer l'état de ses affaires à l'homme de main qui vit et rampe dans son ombre. Je poursuis prudemment :

— On m'a dit et je croyais savoir que mon frère se disposait à modifier le train de sa maison et l'organisation de son affaire.

M. Mairesse-Miral tire à grand bruit de ses poumons asthmatiques deux ou trois mucosités et me prend par le bras.

— Monsieur Laurent, — me dit-il, — nous sommes très mal sur ce trottoir pour parler du génie financier de monsieur votre frère. Faites-moi l'honneur d'accepter un café-crème. Si, si, je sais ce que je fais : ma trésorerie est assez satisfaisante. Il me semble, monsieur Laurent, que vous manquez de clartés sur une personne qui vous touche de près et qui est une des plus curieuses figures du siècle nouveau, si je ne m'abuse.

Il me pousse, il me tire et me voilà bientôt assis à la terrasse du Vachette, dans l'encoignure des verrières, côté musée de Cluny. M. Mairesse-Miral sourit, redistribue les paquets de graisse qui nous dérobent son visage, imprime le monocle dans l'épaisseur de la motte et dit placidement :

— Me ferez-vous l'honneur, monsieur Laurent, de m'expliquer pourquoi monsieur votre frère songe à modifier la marche de sa maison ?

— Mais, dis-je avec un peu d'humeur, — vous devez le savoir beaucoup mieux que moi : parce que mon frère est ruiné.

M. M.-M. ferme un œil — celui qui reste dépourvu de monocle — serre une bouche à fronces et murmure :

— Ah ! Bien ! Bien ! Très bien ! Je vois ce que c'est.

Légère toux, râles variés. Récurage de la gorge. M. M.-M. roule et allume une cigarette, en répétant : « Je vois, je vois, parfaitement... »

Puis il touche un des boutons de mon gilet avec le dos de sa main, ramène la main vers lui en la fermant à demi et poursuit, d'un ton confidentiel :

— Monsieur Laurent, il me semblerait manquer à tous mes devoirs si je ne profitais pas de cette rencontre pour vous apporter quelque apaisement au sujet de votre frère. Mais, attention ! Attention ! Ce que je me permets d'exiger respectueusement de vous, c'est une discrétion absolue. Vous n'avez pas l'intention, vous, jeune homme au noble cœur, de provoquer la disgrâce de Jean Mairesse-Miral et de le réduire ainsi à la misère et au désespoir. Donc, votre parole. Je l'ai ! merci. Vous savez que je nourris pour monsieur votre frère une saine admiration. Pouvez-vous me dire de qui vous tenez les tuyaux touchant la ruine de monsieur Joseph ?

— Mais, — fais-je en haussant les épaules, — de lui, de lui seul.

— Parfaitement ! Tout s'éclaire. Encore une question, monsieur. A quelle date monsieur Joseph a-t-il jugé nécessaire de vous faire part de cette fâcheuse nouvelle ?

— Je ne sais plus au juste. C'était à la fin du mois dernier. Attendez, je me rappelle, maintenant : ce devait être le 21. C'était un lundi matin, oui, le 21.

— Vous m'étonnez, vous m'étonnez : on ne se ruine pas un lundi dans le métier de monsieur votre frère.

— Pourquoi ?

— Le lundi, la Bourse est fermée depuis près de deux jours. Allons, monsieur Laurent, je commence à comprendre. Permettez-moi de vous rassurer d'une manière presque complète. Les affaires de monsieur Joseph sont bonnes et sa position financière n'a pas subi, dans ces derniers temps, des changements considérables. Vous avez l'air étonné.

— Monsieur Mairesse-Miral, vous devez vous tromper. Nous avons eu, le 21 septembre, une solennelle réunion de famille, au cours de laquelle Joseph nous a déclaré qu'il était ruiné et qu'il allait, sans doute, sortir de cette aventure chargé de dettes énormes.

M. M.-M. sourit, prend une prise de tabac, l'aspire, fait le geste de chasser une mouche ou de disperser des arguments frivoles et reprend plus bas :

— Il vous a dit cela, sans doute, et vous l'avez cru, ce qui est naturel. Monsieur Joseph Pasquier possède le don admirable de faire croire ce qu'il dit et de croire ce qu'il veut

croire. Mais, soyez-en sûr, cher monsieur, je connais la fortune de monsieur votre frère. Elle est saine et bien gérée. Rien à craindre. Oh ! il y a les surprises, les à-coups, les faux-pas. Ils sont infiniment rares dans la vie de monsieur votre frère. Et c'est tant mieux, car il les supporte très mal. Voyons, tâchons d'analyser la conjoncture. Le vendredi 18 septembre, les Barrages de la Roumagne, — une valeur excellente et dont monsieur votre frère est proprement le créateur — ont subi un tassement brusque et tout à fait injustifié — peut-être cette histoire de sécheresse dans les bassins de la Roumagne, mais c'est une plaisanterie : il pleut tous les jours là-bas. J'y vais parfois en mission, je sais ce que je dis — monsieur votre frère a perdu, sur le papier, une somme que je peux évaluer à trente mille francs, pas un louis de plus. Je peux bien vous avouer qu'il a été d'une humeur massacrante. A l'heure actuelle, il est possible d'envisager un prompt rétablissement de cette valeur honnête. Vous me regardez, vous semblez surpris...

— Mais enfin, monsieur Mairesse-Miral, et l'immeuble de Paris, et la villa de Beaulieu, et le château du Mesnil...

— Eh bien ! cher monsieur, toutes ces propriétés sont en bon état, je peux vous l'affirmer. Ça me fait plaisir de vous réconforter un peu. Attendez, monsieur Laurent, laissez-moi vous poser une question qui n'est pas indiscrète après ce que nous venons de dire. Savez-vous si monsieur Joseph a, pendant cette réunion de famille dont vous avez eu la bonté de me parler tout à l'heure, fait au sein de sa propre famille ce que nous appelons un appel de fonds, dans notre jargon professionnel.

J'ai secoué la tête de haut en bas et M. Mairesse-Miral s'est mis à rire, ce qui ne va pas sans conséquences dramatiques, parce qu'il s'étrangle et qu'une sorte de tempête ravage les plis de son visage et de son cou.

— Ah ! — disait-il, — c'est admirable ! Je ne connais personne qui lui vienne à la cheville. Quel homme ! Il est parfois terrible, mais il m'intéresse et, dans une certaine mesure, il m'enthousiasme. Rooh ! Rouh ! Hum ! Ham ! Hi ! hi ! — Ici, quinte de toux et quinte de rire ! — J'ose à peine vous demander l'importance de cet appel, le chiffre des capitaux rassemblés

en ce jour mémorable. Mais je ne crois guère me tromper en disant que le chiffre doit être sensiblement égal à celui de la perte subie. Oh ! je connais monsieur Pasquier. C'est un homme de doctrine. Chaque perte doit être sans retard compensée par une rentrée équivalente, obtenue par un moyen quelconque. L'homme qui accepte de perdre un louis sans une compensation précise et immédiate, cet homme est fait pour les catastrophes. Monsieur Laurent, vous m'étonnez, vous avez l'air affecté. Je pensais vous apporter des nouvelles rassurantes. Savez-vous que monsieur votre frère est un génie, à sa manière, oui, je dis bien : le génie de la galette ?

Il riait encore et reprenait des pincées de tabac. Comme il n'avait pas l'air pressé de quitter la place, j'ai payé les consommations et je l'ai planté là, non sans entendre encore diverses propositions pertinentes et lyriques sur le génie de la finance.

J'avais un moment devant moi, je me suis précipité dans l'omnibus. Je suis allé rue de Prony, voir Cécile. Je me sentais quand même très agité. Non pour l'argent, inutile de te dire. Mais je ne comprenais pas et j'aime à comprendre. Joseph nous a dit qu'il était ruiné. A-t-il pu vraiment se moquer de nous à ce point, de nous qui sommes pauvres, très pauvres à côté de lui ? L'omnibus roulait et je retournais dans ma tête des pensées furieuses : le génie financier existe peut-être, mais c'est un génie vulgaire et exécrable. Il y a des pays qui n'ont jamais produit un homme remarquable, jamais un artiste, un savant, un poète, et qui produisent régulièrement des gagneurs de sous, des manieurs de papiers, des accumulateurs d'argent. Non ! Non ! ce génie-là, je le renie, je le recrache.

Cécile était chez elle et travaillait au clavecin. Il m'a semblé que j'apportais dans cet asile de pureté parfaite une bouffée de pensées empoisonnées. Cécile a tout de suite compris que je n'étais pas en selle. Elle a laissé ses mains sur les touches et m'a dit en souriant :

— Allons ! Qu'est-ce qui peut bien te mettre la figure à l'envers ?

Je n'en attendais pas davantage pour éclater :

— Joseph s'est moqué de nous !

Cécile a levé les épaules et s'est tournée vers moi d'un air soudain résigné. Elle disait :

— Oui, oui, je crois savoir pourquoi tu dis cela.

— Tu sais ! Tu sais ce qu'il a fait ! Et tu souris et tu pardonnes ! D'abord comment le sais-tu ?

Cécile faisait des épaules un mouvement évasif. J'ai commencé de marcher dans la pièce en grondant :

— Il est riche et puissant. Il a voulu posséder de l'argent et des biens. Il en possède. Il nous méprise ; il se moque de nous et, pour finir, il joue une comédie épouvantable, inexplicable, et nous soutire en s'amusant les quelques sous que nous possédons, les uns et les autres. Oh ! ce n'est pas pour ce peu d'argent, Cécile, tu me connais. Mais quelle humiliation ! Et comme il a dû rire ! Comme il nous a bafoués ! Cécile, c'est intolérable.

Cécile avait les mains jointes sur ses genoux, dans cette position d'attente et de prière qu'elle prend souvent, même au concert, en face du public. Elle portait la dernière robe blanche de la saison. Elle a laissé ma colère galoper et, tout à coup, avec beaucoup de sagesse dans la voix :

— J'ai su presque tout et j'ai compris le reste... On m'a même donné des renseignements. Il y a toujours quelqu'un pour donner des renseignements. Voyons, Laurent, sois juste : Joseph est un malade. Si l'on te disait à l'instant que les expériences de Pasteur ne sont que des impostures, tu serais fou de désespoir, parce que tu crois à la science. Et si l'on nous prouvait à tous deux, ce qui est bien impossible, que le *concerto en la* de Mozart est l'œuvre d'un obscur aliéné alcoolique, nous serions désorientés et quand même très malheureux, parce que nous avons foi en l'art. Joseph ne croit qu'à l'argent. Il n'est pas un homme fort et puissant comme il se l'imagine. Il est faible et misérable. Oh ! je le connais mieux que toi. Chaque fois qu'il souffre, il vient me voir. Cela t'étonne, mais c'est ainsi. Ce n'est pas pour me demander de la musique, c'est pour s'épancher, à sa façon. Tu connais mal Joseph. Il souffre, comme tout le monde. Quand il perd cent francs, lui qui est millionnaire, il se croit soudain le plus dépourvu des hommes. Il a perdu quelque chose comme trente mille francs et il s'est jugé ruiné. Il a tout de suite vu les enchaîne-

ments d'échecs et de déconfitures. Il était fou d'angoisse. Il est venu me raconter sa catastrophe et il a fini par me convaincre. Moi aussi, je le voyais ruiné. Je l'ai plaint. Je le plains encore. Il vit dans l'opulence, mais aussi dans le soupçon et la terreur. Les jours qu'il n'a fait aucun profit, il commence de trembler et d'imaginer des méthodes nouvelles, il est saisi par le sentiment de l'indigence et la peur du manque. Il y a des moments où, avec tous ses châteaux, ses maisons, ses valeurs, ses coffres pleins et toutes les autres richesses que nous ne connaissons même pas, il y a des moments où il est aussi dénué qu'un pauvre du trottoir.

Cécile parlait, bien droite, calme, vraiment très simple, comme pourrait parler Minerve, la mère des arts. Une Minerve compatissante, une sagesse toute de douceur. Elle a dit, pour finir, avec un sourire étrange :

— Il paraît que cela s'arrange. En définitive, j'espère bien qu'il n'aura rien perdu, et même qu'il aura peut-être gagné quelque chose.

— Tu l'espères ?

— Mais oui, puisque c'est son mal et qu'il n'a pas d'autre façon de l'apaiser un peu.

Je me suis mis à rire. Et, comme Cécile avait triomphé, elle a, pour célébrer cette victoire amicale, joué une petite pièce de Haendel, une sarabande, légère et mélancolique, mais d'une noble et charmante fierté. Puis elle m'a offert le thé. Nous achevions de le prendre et il était de très bonne heure, quand Richard est arrivé avec ses boîtes, ses cultures et ses cahiers d'expériences. C'est très drôle ce matériel dans le salon de Cécile. Elle ne marque aucune mauvaise volonté. L'idée de Richard Fauvet est quand même intéressante. A mon sens, on aurait pu faire tout cela de manière plus simple, au laboratoire. Mais Richard tient essentiellement à ce que le « bain musical » soit donné dans des conditions artistiques tout à fait exceptionnelles. Il dit : le même air joué par M. Tartempion et par mademoiselle Pasquier n'a pas du tout les mêmes propriétés sur nos oreilles et sur notre sensibilité d'homme. Si nous voulons étudier l'influence de la musique sur certaines cultures d'organismes élémentaires, il nous faut tout de suite aller à l'art le plus élevé. Il vient donc et il note :

« Concerto de Vivaldi. Telle tonalité. Tant de minutes. Clavecin. » « Mazurka de Chopin en *mi*. Tant de minutes ». Ce qui, je peux bien te l'avouer, me semble un peu ridicule. Cécile montre une patience d'ange. D'ailleurs, elle joue sans s'occuper de rien et même sans jamais regarder les manigances de Fauvet. M. Chalgrin, pris à témoignage devant moi, a dit avec de fins sourires : « Il faut toujours essayer. »

J'ai laissé la musicienne et l'expérimentateur. Dans la rue, la colère m'a repris. Elle me tient encore. Il est possible que Joseph soit malheureux à sa manière ; mais il me fait horreur. Pas d'autre mot. J'aurais dû dire : « Tu as perdu ta fortune? Au point de vue social, c'est justice toute pure, et pour toi-même, ô Joseph ! c'est une excellente leçon. » J'aurais dû parler ainsi et lui tourner le dos. Au lieu de cela, je me suis laissé, petit à petit, attendrir, circonvenir et duper. Difficile à digérer quand même. Je tiens à rendre hommage à M. le financier. Il se plaignait l'autre jour de ne pouvoir épater sa famille. Rappelle-toi, ce sont ses propres termes. J'ai le sentiment que cette fois le résultat est atteint.

Je fais, de nouveau, le serment, de ne plus jamais te parler de l'odieux Joseph. J'ai manqué de pureté. Cette ridicule histoire me rappelle à l'ordre. Je veux que toute ma vie soit désormais un hymne aux maîtres que j'aime et vénère. Je veux vivre en paix. Je sais que cela est difficile et pourtant j'y arriverai. Je crois avoir déjà conquis la paix du cœur. Je saurai mériter la paix de l'esprit. Salut et fraternité.

L. P. *23 octobre 1908.*

CHAPITRE VII

Vivre en paix n'est pas facile. La dernière visite de Sénac m'a jeté dans un grand trouble.

Je pense que tu vas bondir, froisser ma lettre, lancer des imprécations et gronder : « Pourquoi revois-tu Sénac? Abandonne donc le triste Sénac à son destin, etc., etc. »

Vieux frère, je revois Sénac parce que c'est un des nôtres. Je le juge, crois-le bien, je le pèse et le mesure sans aveugle-

ment ; mais j'éprouve pour lui, depuis plusieurs années, quelque chose comme de la curiosité cordiale. Je me sens plein d'indulgence. Il n'est dépourvu ni de sensibilité, ni d'esprit. Il est malheureux et c'est quand même un poète.

Veuille bien noter que je revois tous nos amis du Désert. Si nous nous étions séparés pour toujours, notre échec aurait eu quelque chose d'inexpiable et d'empoisonné. Non, je les revois et parfois même avec plaisir. Je les revois tous, sauf Jusserand. Il nous évite, il ne veut plus nous connaître, il ne nous aime plus. Est-ce parce qu'il est devenu riche ? Non, sans doute. Je crois plutôt qu'il souffre de quelque remords et qu'il ne peut prendre sur lui de nous pardonner sa faute.

Pour les autres, ils sont au même point que Sénac. Cela signifie qu'ils parlent de notre aventure avec des tremblements et des soupirs de regret.

Que j'en revienne à Sénac. J'ai senti tout de suite qu'il avait quelque chose à me dire, quelque chose de précis et de préparé. Quand Sénac entend faire une communication de prix, il commence par tourner le dos à son objet et par deviser au hasard. Il s'est donc mis à bâiller et à discourir de cette voix molle que tu connais. Il se plaignait de sa santé, qui n'est pas si mauvaise qu'il veut bien le dire. Il gémissait :

— Qu'est-ce qui se passe dans cette boutique ? Qu'est-ce qui se passe dans ma bougresse de carcasse ? Tu me croiras si tu le veux : un jour, je pisse au moins trois litres et le lendemain cinquante gouttes. Et sans raison, sans raison. Cela change tous les jours, c'est à n'y rien comprendre.

Il a bâillé de nouveau, puis il s'est passé la main sur le front. Il soupirait :

— Je perds mes cheveux. C'est quand même un peu tôt. Je suis allé chez le coiffeur, hier. Il m'a dit : « C'est du beau petit cheveu. Dommage qu'il n'y en ait guère. » Je ne suis pas susceptible ; mais c'est vexant.

Le fait est que Sénac devient chauve. Je le regardais pendant qu'il s'épanchait ainsi, je le regardais et, soudain, je l'apercevais avec son visage futur, avec son visage de vieillard. Oui, le premier d'entre nous, Sénac m'a montré, l'espace d'une seconde, son visage de déclin et j'en étais tout attristé.

Sa confidence majeure ne devait pas être encore à tempé-

rature convenable, parce qu'il a continué de tourner autour du pot. Il m'a vanté la vie solitaire. Il a trouvé dans le bout de la Tombe-Issoire une retraite surprenante, une bicoque mal close qui comporte deux vagues pièces, qui a dû servir d'atelier à un peintre et qu'on loue à bon compte parce que nul n'en voudrait. C'est au fond d'une impasse. A l'entour, il n'y a guère que des écuries désaffectées, des magasins, des terrains vagues. Sénac vit là, depuis la chute de notre Désert, avec le chien Mignon-Mignard et une cage où grelotte un vieux pigeon mâle. Sénac a découvert la volupté de la solitude. Il s'enivre de silence, d'immobilité, de désenchantement. Il en parle parfois avec un certain lyrisme. Reconnais que ce n'est pas d'une âme tout à fait vulgaire.

J'en étais là de mes observations sur le visiteur quand il a murmuré soudain :

— Quelle drôle d'idée d'aller travailler comme préparateur chez Rohner, quand on est un des meilleurs élèves de Chalgrin !

Je te ferai remarquer, Justin, que je ne me permets presque jamais de dire Chalgrin tout court, ou Rohner tout sec. Mais Sénac n'est pas fier : il tutoie volontiers les grands personnages.

Je n'ai rien répondu, tout d'abord. J'attendais une autre attaque. Elle est venue, lentement.

— Moi, — disait Sénac, — je ne me mêle point de ce qui ne me regarde pas. Mais enfin, d'ordinaire, tu n'es pas maladroit, toi, Laurent. Tu sais même assez bien t'y prendre pour organiser ta vie. Est-ce que tu l'as fait exprès? Est-ce pour les observer? En ce cas, ça vaudrait la peine. A moins encore que Chalgrin ne t'ait prié de t'introduire dans l'autre place. Et, en ce cas, je n'ai rien dit.

Je viens de te faire plusieurs déclarations en faveur de Sénac. Je n'en suis que plus à l'aise pour t'avouer que le ton de ces paroles m'a vivement indisposé.

Nous nous trouvions seuls, à cette heure, dans le laboratoire. Le garçon était à nettoyer les clapiers et les chenils. Je ne disais rien et comme Sénac en éprouvait un peu de gêne, il a continué de parler. Des bribes de phrase, qui m'égratignaient ou me déchiraient au vol.

— Tu es dans ce milieu-là depuis déjà des années. Moi,

je ne sais presque rien. Et puis, je ne suis pas du métier. Je vois tout cela comme un scribe. N'importe ! La bisbille Rohner-Chalgrin, c'est une chose dont on parle, à voix basse, il va sans dire. Tu n'es pas un naïf. C'est que tu as ton idée. Cela ne fait rien, Laurent, méfie-toi. Ces deux messieurs se détestent. Et le pire est qu'ils n'en montrent rien. Ce doit donc être assez grave. Moi, j'aime beaucoup M. Chalgrin. Les rapports que nous avons, je les trouve on ne peut plus agréables. Et, tu sais, Laurent, je n'oublie pas que tu m'as procuré cette place dans un moment où je n'avais rien et où j'étais assez fatigué de tirer le diable par la queue. Qu'est-ce que tu regardes-là ?

Je venais de remarquer, sur la joue et le cou de Sénac, une longue estafilade, qui n'était certainement pas un coup de rasoir. Et, comme je pointais l'index, il a poursuivi :

— C'est le chat de madame Chalgrin. Une curieuse bête, couleur ventre de taupe, demi-angora. Oh ! nous sommes très bien ensemble. Un matou, que je te le dise. Nous nous entendons, d'ordinaire. Mais parfois, quand je le caresse, il m'allonge un coup de griffe... Moi, j'aime beaucoup M. Chalgrin. Je ne comprends presque rien à ce qu'il me fait copier — j'entends les travaux scientifiques. — Mais je vois passer des idées qui m'étonnent, oui, qui me frappent. Il n'est pas nécessaire d'être spécialiste pour piger quelque chose à une belle réfutation, par exemple, pleine de flamme et de vigueur, avec une pointe de méchanceté. Dis-moi, Laurent, *les Origines de la Vie...*

— Oui. Eh bien ?

— C'est un bouquin de Rohner.

— Mais oui, et c'est un bouquin très épatant.

Sénac s'est mis à rire. Et je me demandais ce qu'il allait me raconter, je me le demandais non sans un peu d'angoisse et même de répugnance, quand est survenu Sternovitch. Sois tranquille, je n'ai pas l'intention de lâcher Sternovitch dans notre correspondance. Sternovitch est un juif russe, qui vient parfois ici pour y faire certaines recherches. Si je te fais son portrait, tu vas tout de suite crier que je tombe dans l'antisémitisme. Et pourtant, tu sais que je t'aime, toi, juif, ami fraternel. Mais, vraiment, vous avez le cuir trop irritable,

vous êtes impossibles. Je ne peux rien dire d'un juif sans que tu prennes cela pour toi. Il faut quand même être juste. Toute l'amitié, toute l'admiration que je te porte ne peuvent pas m'empêcher de trouver Sternovitch, en propres termes, puant de suffisance et d'orgueil. Il est persuadé que les peuples occidentaux sont des peuples arriérés et misérables, des peuples qui ne savent ni penser, ni créer quoi que ce soit, ni même organiser, ni même administrer les biens qu'ils ont reçus du ciel. Il est persuadé qu'un jour futur, lui et ses pareils, tous plus ou moins marchands et usuriers, parqués aujourd'hui dans quelque sordide bourgade des steppes, ils organiseront le monde et nous apprendront à mettre nos idées en ordre et à gouverner nos affaires sous leur bienveillante direction ! Voilà ! Tant pis ! Tu n'es aucunement responsable de Sternovitch ; ne perds pas à le défendre un atome de ton courage.

Sternovitch est donc entré dans le laboratoire, au moment même où j'attendais de l'illustre Jean-Paul Sénac un surcroît de confidence. Alors Sénac s'est levé. Je suis resté seul à ma table. Les deux visiteurs ont commencé de s'asticoter comme ils font d'ordinaire. Je les entendais de loin. Sénac avait tiré de sa serviette un bloc de papier et le Russe disait, en roulant derrière les gros verres de ses lunettes deux yeux luisants que la réfraction fait paraître extrêmement petits :

— Alors, vous, les Français, vous avez besoin d'avoir des raies sur le papier pour marcher droit !

— Non, — répondait Sénac, avec l'air d'un chat qui vient d'apercevoir une mouche. — Non, pas toujours. J'écris d'ordinaire sur un papier dit papier écolier et qui ne porte pas de raies.

— Ah ! oui, — répondait Sternovitch, — c'est ce papier dont les feuilles ne sont même pas attachées.

— Parfaitement. Nous autres Français, nous n'avons pas besoin d'attacher le papier pour tenir les idées en respect.

— Alors pourquoi vous servez-vous aussi de ce papier qui porte des lignes ?

— Pour écrire à côté des lignes, — sifflait Sénac, sur un ton goguenard. — Nous autres, nous mettons des lignes pour ne pas les suivre. Comprenez ?

L'autre a tout aussitôt parlé d'indiscipline. Cela devenait

idiot. J'ai laissé les deux bougres se chamailler ainsi pauvrement. J'étais mécontent et inquiet. Pourquoi ne pas t'avouer que, depuis quatre ou cinq jours, M. Chalgrin ne m'avait à peu près rien dit, lui qui me traite en ami plutôt qu'en élève? J'ai commencé de compter les fois que M. Chalgrin avait traversé le laboratoire sans m'adresser la parole, et même sans avoir l'air de me voir, et je me suis senti soudain très malheureux. A ce moment, les querelleurs ont cessé de se quereller. Sénac se préparait à passer dans la bibliothèque. Il est venu me serrer la main et il a dit, à mi-voix :

— N'aurais-tu pas remarqué, mon cher, que dans le gros bouquin de Rohner où le monde entier comparaît, notre maître Chalgrin n'a même pas les honneurs d'une toute petite citation? Ah ! je m'en vais. Il est temps. Nous reparlerons de cela plus tard, si du moins nous y pensons.

La matinée a été morose. J'avais le sentiment qu'un poison dénaturait mes pensées. La certitude m'était venue que M. Chalgrin me battait froid, que j'avais dû faire une maladresse énorme et difficilement réparable. J'en voulais à Sénac de m'avoir éclairé, oui, je lui en voulais de m'avoir, en somme, rendu ce triste service.

A la fin de la matinée, M. Chalgrin est venu dans le grand laboratoire. Il s'est assis près de moi. J'étais plein d'inquiétude et de trouble. Il m'a regardé travailler sans rien dire, tout d'abord. Puis, de cette voix légère et presque dématérialisée :

— Est-ce que vous perdez du temps, Pasquier?

J'étais tout à fait surpris. Je me suis senti rougir et j'ai répondu :

— Je ne crois pas. Non, patron.

— Ah ! Ah ! Vous êtes un bûcheur, et vous avez raison. Pourtant il faut savoir perdre du temps. La vérité nous touche parfois dans le loisir, quand nous ne pensons à rien et que nous sommes parfaitement ouverts, que nous sommes accessibles.

J'étais bien étonné : M. Chalgrin est un grand travailleur. Je me demande s'il prend le temps de dormir. Et, tout à coup, cette question ! Il a dit encore :

— On parle toujours de l'observation dans la science. On devrait, n'était la pudeur, parler de contemplation. Ce sont

les choses et les êtres que l'on ne regarde pas, à qui l'on ne demande rien, qui vous livrent leur secret.

J'attendais un commentaire. Alors M. Chalgrin s'est levé, m'a tendu la main et a dit encore :

— Depuis quelques jours, il me semble que nous avons très peu causé. Excusez-moi, mon ami. Mon travail me tourmente beaucoup. Je suis amené, petit à petit, à des suppositions telles que je préfère ne vous en rien dire. Vous les trouveriez étranges, peut-être déraisonnables. Allons, à demain, Pasquier !

J'ai répondu, comme d'habitude :

— Au revoir, patron.

M. Chalgrin allait sortir. Il est revenu très vite et m'a dit, en souriant :

— J'aime ce mot de patron. Mais j'espère bien, Pasquier, que vous le gardez pour moi seul. Enfin, vous me comprenez...

Je dois dire que ces derniers mots m'ont replongé dans le trouble.

J'arrange mon temps de façon telle que je peux donner à peu près toutes les matinées au Collège et le reste du temps à l'Institut. Il me semble que je commence à comprendre M. Rohner. Il m'intimide. Il m'intimidera toujours. Ses jugements sont, faut-il dire, sans appel. Hier soir, il m'a parlé de M. Hermerel, chez qui je travaillais avant le Désert, et que, tu le sais, j'aime beaucoup. J'ai dit :

— C'est une intelligence admirable !

M. Rohner a gardé le silence en souriant. J'ai repris :

— Ne le croyez-vous pas, monsieur ?

Et le professeur, avec un geste vague :

— Mais si, puisque vous le dites.

J'étais tout à fait désarçonné ; j'ai repris quand même, avec beaucoup de flamme :

— Monsieur Hermerel m'est toujours apparu comme un savant d'une intelligence exceptionnelle.

M. Rohner a froncé légèrement les sourcils, qu'il porte longs et broussailleux.

— Allons, allons, — disait-il, d'une voix en même temps séduisante et sèche, — ne parlez pas à tort et à travers des intelligences admirables. Cela ne court pas les rues.

J'ai grand peur que le terrible Sénac ait mis son doigt

indiscret sur des plaies cachées. J'écoutais, hier, de loin, le professeur Rohner deviser avec un de ses collègues des sciences. Il articulait, de sa voix sans vibration :

— C'est un rêveur et un esprit essentiellement irrationnel. Que vient-il faire aux Études rationalistes?

Et j'ai soudain eu peur. Pourvu que ces paroles ne concernent pas le cher patron ! Ne t'ai-je pas dit que l'on venait de le nommer président de la Société des Études rationalistes? J'avoue que je me perds dans ces nuages et ces ténèbres. Fauvet est arrivé comme j'allais me retirer. Il est, avec moi, presque aimable et même presque amical. Pendant que je me lavais les mains, j'ai dit, mais avec beaucoup de détachement :

— Saviez-vous que le patron eût des histoires avec monsieur Rohner?

Fauvet a haussé les épaules.

— Des histoires? Qui vous a raconté cela? Non. Je ne vois pas.

Je n'ai pas insisté. Sénac doit se tromper. Ce qui m'inquiète, c'est qu'il vit quand même très près de M. Chalgrin, c'est qu'il fait la correspondance et tape à la machine bien des écrits qui ne sont même pas publiés et dont je ne sais rien.

A propos de Fauvet, je veux te faire des reproches. Tu ne connais pas Fauvet et tu lui marques une hostilité presque hargneuse et qui me choque un peu. Sache-le, Richard Fauvet n'est pas de mes intimes et n'en sera probablement jamais. C'est un monsieur d'une essence bien différente de la nôtre. Un garçon de la plus exquise distinction, un homme de goût. Un homme qui a, pour mieux dire, le monopole du goût et qui le manifeste dans le moindre de ses gestes et dans la moindre de ses paroles. Nous autres, mon cher Justin, nous sommes des Béotiens et des sauvages, à côté de M. Fauvet qui est le pur entre les purs.

Allons, Justin, que ce petit croquis te rassure au sujet des sentiments que je nourris à l'égard de Fauvet. Ce n'est pas un collègue désagréable. Il ne m'inspire qu'une sympathie des plus réservées.

Et puis, zut ! Je suis las et inquiet. L'idée que des hommes comme Chalgrin et Rohner pourraient s'opposer et même se combattre ne me semble pas inhumaine : on a vu des choses

telles dans le temple même de la science. Mais l'idée qu'ils pourraient ne pas s'estimer, ne pas s'admirer, m'offense et me déconcerte. Ils sont intelligents au suprême degré, que diable ! Ils n'ont qu'à lire, à réfléchir et à comprendre. Qui pourrait mieux qu'eux le faire ? Ton Laurent désorienté.

30 octobre 1908.

CHAPITRE VIII

Calme ineffable ! Olympienne sérénité ! Telle est maintenant ma vie, cher Justin. Note pourtant que ce beau calme ne signifie certes pas mollesse et que rien n'est plus loin de la froideur que cette sérénité vivante à laquelle je m'élève petit à petit. La véritable sérénité n'est pas absence de passion, mais passion contenue, élan maîtrisé. Je travaille à me réduire, entends bien : à me dominer.

Tu sais que M. Rohner est, décidément, une figure très étonnante. Je suis bien sûr qu'il te plairait. Je t'ai dit qu'il était de petite taille. C'est peu sensible, car il se tient très raide. Je crois même savoir qu'il porte une ceinture, une manière de corset. Il dit : « Le ventre, ce n'est pas une simple affaire de graisse et d'avachissement, c'est une déformation morale. On prend du ventre quand l'esprit se relâche et consent à la décadence. » M. Rohner ne consent point. Il fait, matin et soir, de la gymnastique suédoise. Il observe un régime alimentaire très rigoureux et qu'il ne désespère pas d'imposer au monde entier. Il porte une jaquette strictement boutonnée, ce qui le fait paraître encore plus droit. En semaine, il se coiffe d'un petit chapeau rond, un feutre noir et léger. Il a toujours une canne. Il dit : « La canne et la poche font partie de la physiologie humaine. La canne et la poche sont des annexes de l'organisme. Ma canne prolonge ma sensibilité tactile et musculaire de quatre-vingt-cinq centimètres. Elle prolonge et elle transforme toutes mes sensibilités, sauf la sensibilité thermique. Je perçois, avec ma canne, des sensations que je n'obtiendrais pas avec ma main. Ma canne est une tige de résonance. C'est une antenne facultative, une antenne amo-

vible, qui ne souffre pas et que l'on remplace en cas d'accident. Notre civilisation est quand même plus astucieuse que celle des insectes. Je ne comprends pas comment un homme intelligent, d'esprit investigateur, peut se passer d'un bâton. Quant aux poches, normalement, avec mon pardessus, j'en ai vingt-trois, pas une de moins. Et toutes ont un usage précis. La poche est un réservoir non spécialisé, c'est un réservoir délivré de la servitude du sphincter. On ne peut pas mettre n'importe quoi dans nos réservoirs naturels : l'estomac, la vessie, l'ampoule rectale ; et ils sont terriblement soumis à nos émotions. La poche est admirablement libérée des émotions. Une preuve manifeste de l'infériorité des femmes, c'est l'absence de poches dans leur accoutrement. »

M. Rohner n'est pas féministe. Il est veuf depuis quatre ou cinq ans. Il ne parle presque jamais de sa femme, sinon avec beaucoup de réserve, et brièvement.

Il ne porte aucune décoration, bien qu'il soit, m'a-t-on dit, officier de la Légion d'honneur. Cette simplicité m'a fait réfléchir. J'ai eu la chance un peu choquante d'être décoré, à vingt-six ans, dans les circonstances que tu sais. Je répudie ces signaux ostentatoires. A l'exemple de M. Rohner, je me présenterai désormais avec une boutonnière nette.

Le professeur Nicolas Rohner est un travailleur exemplaire. Il possède une faculté d'application qu'on ne peut pas ne point lui envier. Il est capable de fixer son attention pendant huit ou dix heures de suite, ce qui me semble prodigieux. Il sait se reposer, aptitude non moins remarquable : il joue aux cartes ou fait des patiences. Il l'avoue et même il en recommande la pratique. Il dit : « Quand je joue aux cartes, je suis à peu près sûr de ne pas penser à autre chose. »

Il est enfin d'une économie très vétilleuse, vertu que je ferai tout le possible pour comprendre et priser.

J'essaie, tu le vois, de composer un portrait. Ce n'est pas facile, car, chaque jour, j'apprends à mieux connaître l'homme et de nouveaux traits paraissent qui m'inclinent à corriger tous mes croquis antérieurs.

Notre garçon de laboratoire est resté deux jours absent, parce que sa femme accouchait et que ce n'allait pas très bien. M. Rohner a grondé :

— C'est, paraît-il, une présentation de la face. Mauvaise présentation. Pour bien passer, pour aller vite, l'enfant doit foncer en avant, tête basse, sans regarder où il va, comme le nageur habile, comme l'homme dans la vie.

J'ai pris quelque temps pour digérer cette sentence. Au début, je la trouvais brutale. Par la suite, elle m'a séduit. Et là, je dois te confesser un scrupule. Je t'ai dit que M. Rohner a des yeux d'un bleu pâle, des yeux azur-Ile-de-France, qui me rappellent parfois le regard de mon père. Eh bien, dans certains de ses propos, il me semble que le professeur Rohner s'exprime comme le ferait mon frère Joseph, si toutefois Joseph était mille fois plus instruit qu'il ne l'est. Or, ce qui, chez Joseph, me déconcerte et me révolte me devient, chez M. Rohner, thème d'étonnement et d'admiration. Je vois là, cher Justin, un effet de la culture et du génie. La dureté de Joseph, tempérée d'humanisme et de philosophie, deviendrait peut-être de la vigueur, de la grandeur. Mais Joseph est mon frère. On ne peut rien passer aux siens : ils nous entr'ouvrent et nous éclairent le fond de nos propres abîmes.

Tu le vois, M. Rohner n'est pas un esprit tout en nuances et en finesses comme M. Chalgrin. C'est une nature fortement constituée, probablement plus robuste que celle de mon bon patron.

Il était au travail, hier soir, et j'étais allé chez lui pour lui demander un conseil, quand, sans répondre à ma question, il m'a dit, tout à trac : « Les tentations de trahir le rationalisme, de nous en détourner, même par la pensée, même une seconde, sont des pièges qu'il nous faut éviter avec rigueur. J'ai lu la communication que vous avez bien voulu me confier. Vous y citez les phrases par lesquelles Charles Richet termine son ouvrage sur l'anaphylaxie, ces phrases qui, malgré tout, laissent la porte ouverte au finalisme. C'est une citation fâcheuse. Richet est un savant de grande valeur ; mais, s'il commence à déraisonner, il faut tout de suite le planter là. Cette idée que l'espèce pourrait marquer sa volonté de refuser toute modification par les substances étrangères... Cette volonté de l'espèce de se gouverner d'une certaine façon en sacrifiant au besoin les individus, c'est une vue d'idéologue. Attention, monsieur Pasquier ! Nous n'avons qu'un instrument sûr, fidèle et maniable : notre raison. Le reste est faillible,

dérisoire, aveugle. Le reste nous ramène à la barbarie tâtonnante. Alors, pas de compromis. Tout se doit expliquer, pour nous autres hommes, par la raison et seulement par la raison. Vous me comprenez bien : s'il y a d'autres explications je ne veux même pas les entendre, je les abandonne à la méditation des mollusques ou des annélides et autres animaux inférieurs. Ces explications ont abusé les hommes pendant quatre ou cinq mille ans. Nous sommes enfin délivrés, nous autres, les responsables. Alors pas de chicanes et pas d'atermoiements ! Celui qui, dans les conditions actuelles de la science, ne marche pas bien droit en regardant le but, risque encore de tout compromettre. Appelez-le, selon les cas, traître, lâche ou imbécile.

Quelle froide passion ! Quelle voix incisive, acérée ! J'étais non pas ébranlé, mais à peu près convaincu. Malgré la moustache et la mouche, M. Rohner ressemble à Robespierre ; j'imagine que l'incorruptible devait parler ainsi, de cette même voix obstinée, glacée, qui jamais ne monte d'un ton et ne déraille jamais. Il doit d'ailleurs être doué d'une grande perspicacité, car, en ce moment, je ne cesse de penser aux problèmes du rationalisme dans l'époque moderne, et, juste, il me touche au vif.

L'arrivée de M. Roux a brusquement interrompu notre entretien. Tu as vu M. Roux sur les gravures des illustrés. Quelle figure déconcertante ! L'austérité, la maigreur ascétique de cette figure ! Il n'a pas encore soixante ans, je pense. Il porte les cheveux ras, arrondis sur le front, une barbiche semblable à celle des huguenots du XVIe siècle ; on l'imaginerait sans peine avec une fraise au col. Il n'a pas de fraise, mais un épais cache-nez de pion. Ses vêtements sont noirs et plus que modestes. Il porte de gros souliers, des croquenots de vicaire. Je le vois souvent, chez l'économe, où il monte la garde une partie du jour, surveillant ce qui se passe, les gens qui entrent, les gens qui sortent. Quel regard vigilant ! Je suis allé, l'autre semaine, lui porter un dossier, dans son cabinet de travail. Il se tenait devant une table, toute nue, longue d'un mètre, large d'une coudée. Il était assis sur une chaise de paille, les pieds posés sur un petit tapis-brosse à trois francs. On se serait cru dans le parloir d'une congré-

gation pauvre. Je ne te cacherai pas que j'en demeure frappé d'un respect glacial. J'étais dans l'antichambre même de la science : la science du XIXe siècle, inflexible, sincère et chaste.

M. Roux et M. Rohner ont commencé de parler. Je devinais qu'il était question du Congrès des sciences biologiques, dont les travaux commenceront à Paris à la fin de l'hiver. M. Rohner disait :

— Vous n'avez pas accepté la présidence et je le regrette, car tout s'en trouverait simplifié. Pour le discours, je vais réfléchir. Permettez-moi de réfléchir. Je n'aime pas à partager les responsabilités...

Les deux interlocuteurs se sont éloignés sur ces mots, en sorte que je n'ai pas entendu la fin de l'entretien. Je suis retourné dans le grand laboratoire. J'ai travaillé avec madame Houdoire, cette jeune femme dont je t'ai parlé dans une de mes lettres et qui remplit ici des fonctions de laborantine, comme dit Sternovitch. Elle est d'excellente famille. Elle n'a pu, malheureusement, faire des études régulières. Elle a été mariée quelques mois, puis son mari l'a quittée pour je ne sais quelle aventure. Elle a dû se chercher une place. Elle s'occupe des cultures et des étuves, elle prend la température des animaux, fait parfois les piqûres, tient les registres. Elle est dévouée, muette et triste. Cheveux très noirs et peau mate. De beaux yeux voilés, pleins de mélancolie. Elle me plaît beaucoup. Ne va pas t'imaginer quelque amourette. Non, une franche sympathie humaine, colorée d'un peu de tendresse. J'ai dit « muette », parce que madame Houdoire ne parle guère. Mais, quand elle s'y trouve obligée, elle fait entendre une belle voix de contralto, vibrante et poignante comme un violon dans le grave.

Tu le vois, je fais en sorte de te peindre ce monde qui m'entoure. Que cette manière de parler ne te donne pas à croire que je me considère comme le centre de quoi que ce soit. Non, non, je me sens devenir modeste, oui, modeste avec frénésie. Tout orgueil me fait horreur.

M. Rohner a traversé le grand laboratoire avec M. Roux et l'a reconduit jusqu'à la porte. Puis il est revenu vers moi, l'air soucieux. Il fait craquer les articulations de ses doigts. C'est un bruit qui m'est pénible. Il m'a dit :

— Vous connaissez monsieur Schleiter?

— Oui, monsieur, j'ai travaillé naguère avec lui chez monsieur Dastre.

— Vous allez avoir le plaisir de le revoir. Il fait une enquête à l'Institut, une enquête demandée par son ministère. Il doit être à l'étage au-dessous. Nous aurons sa visite dans deux ou trois minutes.

M. Rohner a fait un rire sec et il a poursuivi :

— C'est chez Dastre que monsieur Schleiter a fait sa thèse, autrefois, sur les graisses phosphorées dans les œufs d'oiseaux. Je me rappelle très bien. Excellent ouvrage. Depuis, monsieur Schleiter est tombé dans la politique. Nous entendrons parler de lui. Que monsieur Schleiter ne laisse pas trop de regrets à ses anciens collègues et maîtres! Quand un homme de bonne culture se tourne vers la politique, c'est qu'il est inutilisable dans la profession qu'il avait semblé choisir, c'est qu'il n'est plus bon à rien. L'État est gouverné par le rebut de toutes les carrières honorables...

Les yeux de M. Rohner lançaient des flammes pâles. Il serrait un peu les dents et cela me déconcertait plus encore que le sens de ses paroles. Il a poursuivi, avec une sorte de rage :

— Notez-le, Pasquier, je parle ici des gens qui ont quand même une culture fondamentale. Mais les autres! Quelle misère! On ne devrait pas laisser les hommes sans instruction parvenir aux magistratures de l'État. Il devrait y avoir des études et des concours. Au fond, le peuple méprise la culture, car il voit qu'elle n'est pas nécessaire pour occuper les plus hautes places, il comprend que l'on peut s'en passer. Ainsi le pouvoir tombe aux mains les moins dignes. Malheureusement, les gens qui aiment leur métier et l'exercent avec talent n'acceptent pas de le quitter pour devenir les valets de la racaille électorale. Ce peuple sait bien qu'un homme pris au hasard ne peut pas, en quatre ou cinq mois, et pas même en quatre ou cinq ans, devenir un savant, un chirurgien, un artiste. Mais il sait que le premier venu peut, grâce à la politique, s'asseoir un jour ou l'autre dans le fauteuil des maîtres et qu'une fois dans ce fauteuil il pourra se faire obéir, non seulement des valets, mais des savants aussi, des chirurgiens, des professeurs, des généraux, des artistes, de ceux qui ont donné

leur vie pour apprendre à connaître quelque chose et à faire correctement un travail déterminé. Tout cela n'est pas fort gai.

Ces propos m'ont laissé perplexe. Je sais que M. Rohner fréquente les couloirs des ministères et qu'il tourmente les hommes politiques d'une foule de requêtes et de récriminations.

M. Rohner aurait peut-être continué sur ce ton ; à ce moment Léon Schleiter est entré. Voilà deux ans qu'il a quitté la Sorbonne. Il est en congé. Il saisit toutes les occasions de revenir voir ses anciens camarades. Je ne sais si c'est par nostalgie ou pour se faire admirer.

Il est toujours aussi noir, aussi maigre et funèbre. N'importe ! Je ne l'ai pas revu sans un certain plaisir. Nous avons causé de la Sorbonne, de sa visite au Désert, l'an passé, de nos condisciples et maîtres. Puis il a parlé politique. Il est chef du cabinet de Viviani ; mais il est beaucoup plus à gauche que son patron, beaucoup plus à gauche que Jaurès et Guesde, ses marabouts. Il campe dans l'antichambre des ministres, mais c'est pour y attendre et y préparer la révolution. Il est tombé tout de suite dans l'esprit « Patronage révolutionnaire ». Il parle de la révolution comme les autres parlent du Bon Dieu, avec une componction savonnée, juteuse.

Il est parti. M. Rohner s'est calmé. Nous avons retrouvé et j'ai goûté de nouveau cette sérénité olympienne dont je crois t'avoir entretenu dès le début de cette lettre.

Tu vois que ma vie est paisible. Une chose, une seule, a pu m'indisposer ces jours derniers : Sénac est venu me voir à l'Institut où il n'a que faire. Il n'en finissait pas de s'en aller.

Sénac est un extravagant. Que je te le dise pendant que j'y pense : toutes ses insinuations de l'autre jour sont dépourvues de sens et de substance. M. Rohner m'a dit, la semaine dernière : « Je viens de recevoir une lettre de M. Chalgrin. Mais oui, une lettre vraiment empressée. Il s'agissait d'un point de technique. Vous voudrez bien le remercier, je vous prie. »

Il m'a semblé que le vent dispersait tous les nuages de mon ciel. J'en ai ressenti du plaisir.

Ton vieux copain fraternel, Laurent, l'olympien.

15 octobre 1908.

CHAPITRE IX

C'est vrai, Justin, j'ai l'air de négliger notre correspondance et tu as raison de t'en plaindre. Excuse-moi. Il se passe en ce moment, sous mes yeux, un drame très obscur et dont j'ai beaucoup de mal à débrouiller les origines et les péripéties. Ma belle sérénité du mois d'octobre est en déroute. Je vis d'inquiétude et d'appréhension.

Pour bien faire, il faut que je remonte à certain entretien que j'ai eu, voici dix jours, avec Sénac. Comme il s'agit d'événements pénibles, tu ne seras pas trop étonné d'apprendre que Sénac s'y trouve mêlé. J'allais écrire « compromis ». Je me suis retenu, quand même.

J'étais à l'Institut, il y a dix jours environ, quand Sénac est arrivé. Les cours et les travaux pratiques allaient reprendre. Je préparais l'installation des élèves. J'ai, comme tu peux l'imaginer, beaucoup de travail. Quand Sénac vient me voir, c'est une heure au moins que je dois considérer comme sacrifiée. Et si, par malheur, il a bu, c'est alors pendant plus de deux heures qu'il me faut le supporter, le réconforter, le reconstruire. Ce jour-là, Sénac avait bu. Si je n'avais pu le distinguer à son regard, à son odeur, au tremblement de ses doigts, au timbre de ses nasales, à son articulation ruminante, je l'aurais senti sans faute à la nature de ses propos. Quand il est ivre, Sénac invective contre les ivrognes et il accuse d'ivrognerie tous ceux dont il a lieu de parler. Il a commencé par dauber sur Sternovitch :

— Il est raide, quatre fois par semaine, rétamé jusqu'à l'orteil. C'est un juif russe et tout à fait russe par le chnick. Vraiment, la proportion d'alcooliques incurables, dans le peuple russe, est trop forte pour qu'on laisse la Russie jouer jamais un rôle notable dans la politique du monde. Hum ! Hum ! Je ne peux sentir les gens qui boivent.

Il rotait avec obstination et empestait tout le laboratoire. Alors il a commencé de se plaindre :

— Ma vie est loupée ; mais je n'ai pourtant pas envie de

casser ma pipe. Ma vie est une torture, Laurent, tu peux me croire, je m'y connais. Mais ce qu'il y a d'abominable, c'est que j'aime encore mieux cela que rien du tout. J'irai sans doute en enfer, comme disent les bonnes âmes. L'enfer, c'est toujours quelque chose : c'est quand même une forme de l'éternité. J'aime encore mieux l'enfer que le néant. L'enfer c'est la vie qui dure. D'ailleurs, si tu veux que je te le dise, je ne crois ni à l'enfer, ni à rien, et pas même au néant. Tu m'as bien entendu? Je ne crois pas même au néant.

Ouf! Quand Sénac est sur ce ton, j'ai besoin de toute ma patience. J'ai fait comme si je n'entendais rien et j'ai continué d'aller d'une table à l'autre. Ma blouse n'était pas boutonnée. Sénac me suivait pas à pas, rotaillant toujours. Il a tiré le bord de ma blouse et il a gloussé, l'œil soudain brillant :

— Ah! Ah! tu ne portes plus ta décoration?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire?

— Ça ne me fait rien, mais, d'ordinaire — je ne parle pas pour toi — c'est un symptôme : les gens qui ne portent pas leur décoration, c'est qu'ils attendent le grade supérieur et qu'ils ne sont pas contents de ne pas l'avoir reçu. Regarde Rohner, il ne porte plus son bouchon depuis que Chalgrin a décroché la cravate. Il n'y a pas à s'y tromper.

— Tais-toi, — ai-je dit, soudain très en colère. — Tu es incapable de comprendre qu'à certains moments de la vie, on se sent pur, affranchi de tous les honneurs.

Sénac s'est pris à rire et s'est mis le bout de l'index dans le nez. Il murmurait :

— Allons, tu n'es pas si naïf! Ceux qui refusent les honneurs sont encore les plus orgueilleux, les plus enragés de distinction. Ils réclament l'honneur de mépriser les honneurs. Oh! tu finiras par comprendre.

Et tout à coup, sans transition, comme s'il profitait de mon humeur pour en venir aux questions essentielles :

— Écoute, Laurent, je ne suis pas allé chez le professeur Chalgrin, ce matin, et j'aime mieux te dire que je n'irai plus.

J'ai senti que ma colère changeait d'objet et de front, qu'elle se jetait d'un seul élan dans une direction nouvelle :

— Qu'est-ce que tu as fait encore?

La phrase était dure et je pensais que Sénac allait accepter le combat, se défendre et contre-attaquer. Pas du tout. Il a baissé les yeux et il a dit, avec un sourire de sacristain :

— Non, je ne peux plus y retourner, à cause du chat.

Je pense t'avoir dit que, sur ma prière, M. Chalgrin a pris Sénac, au printemps dernier, comme secrétaire. Sénac sait taper à la machine. Il connaît la sténographie. Avant le Désert, il était, tu t'en souviens, secrétaire d'un politique, un bonhomme nommé Coualieux. Cette petite place, chez M. Chalgrin, c'était pour lui le pain assuré. M. Chalgrin écrit beaucoup. Il a besoin de quelqu'un pour lui tenir ses fiches, faire des recherches dans les bibliothèques, lire et classer les articles intéressants, recopier les manuscrits. C'est un travail agréable, non seulement parce que la société du patron est la plus vivante qui soit et même la plus nutritive, mais parce qu'il n'y a pas d'heures fixes. Rien d'une besogne de bureau. Beaucoup de jeu, beaucoup d'indépendance. Enfin tout ce qu'un gaillard comme Sénac pouvait rêver dans ses moments d'optimisme.

Il a repris, sans lever les yeux :

— Je n'ai rien fait. Je te dis que c'est à cause du chat. Je ne veux pas revoir ce chat.

— Quelles que soient tes raisons, je déclare qu'elles sont absurdes.

— Tu n'en sais rien. Moi, je les trouve excellentes.

Je m'étais assis sur le bord d'une paillasse et je jouais nerveusement avec ma règle de verre. Sénac était devant moi, comme un coupable. Il cherchait d'une main tâtonnante un tabouret d'élève, un tabouret bas sur lequel il s'est assis. Il pouvait, dans cette position, se dispenser de lever les yeux vers moi. Il regardait mon genou et il s'est mis à se tirer du fond de l'être des choses pitoyables, telles qu'il est sans doute le seul à pouvoir en inventer.

— Tu sais qu'il s'appelle Minos. Beau nom pour un chat. Et quand j'écrivais, à ma table, dans la bibliothèque, il venait tourner autour de moi, se frottait à mon pantalon, faisait toutes sortes de câlineries. Si bien que je finissais par le prendre sous les aisselles et par le hisser sur mes genoux. Il restait là très longtemps. Parfois même je l'oubliais. Parfois il ronronnait pour demander une caresse. Alors je lui grattais le

crâne ou je lui passais le doigt sous la mâchoire. Si le doigt glisse un peu plus bas on sent la trachée-artère, grosse comme une plume d'oie, avec ses anneaux de cartilage.

Sénac s'est arrêté de parler et j'ai dû le pousser un peu : « Qu'est-ce que tout cela veut dire?... Explique-toi... je ne comprends pas... » Alors, il a continué :

— As-tu jamais tué un chat? Non, Eh bien, tu n'es pas curieux. Tu sais que c'est très difficile. Il y en a qui les mettent dans des sacs et qui les tuent à coups de bâton. Le chat saute, siffle, hurle. C'est terrible. Il y en a qui les pendent. Et quand le chat est mort tu ne peux imaginer comme il est long et lourd. Ah ! non, ce n'est pas commode. Je sentais la trachée artère... Avoue que c'est une tentation. Je me disais qu'en serrant... Seulement, il faut une technique. J'entrevoyais une technique. Serrer tout l'arrière-train, fortement, entre les genoux, immobiliser d'une main les deux pattes de devant, et de l'autre, eh bien, se débrouiller avec la trachée-artère... Tu comprends ce qui m'intéresse, Laurent, c'est la difficulté. Rien de plus. Étrangler un chat sans se faire griffer, reconnais que c'est un tour de force. Et alors, justement, comme j'étais sur le point d'accomplir... la chose... Je ne faisais qu'y penser, rien de plus, je n'avais même pas commencé à serrer les genoux. Je te répète que c'était seulement quelque chose comme un désir... Alors le chat Minos a poussé un cri terrible. Je ne l'avais même pas menacé, même pas serré. Il a poussé un cri effrayant et il m'a donné un très vilain coup de griffe. Là, vise mon poignet. Tout comme s'il avait pu deviner une pensée qui n'était même pas très sûre, même pas très décidée. Et puis, il a fait un bond. Frrt ! Il était sur la cheminée. Il me regardait, comme un homme aurait pu le faire. Et, pour finir, il est parti en haussant les épaules. Parole !

Nous connaissons bien Sénac. Et je dois pourtant t'avouer que cette confidence m'a jeté dans un affreux malaise. Je cherchais que lui répondre, quand il s'est repris à parler :

— Qu'est-ce qui serait arrivé, si j'avais tué cette bête? Qu'aurait dit madame Chalgrin? Qu'aurait-on pensé de moi, si l'on m'avait vu paraître avec ce gibier dans la main...

— Enfin, — ai-je dit en levant les épaules, — tu ne l'as quand même pas tué?

Sénac secouait la tête.

— C'est à peu près la même chose. Je ne retournerai plus chez Chalgrin. Tu comprends, je ne veux pas que cette bête me regarde encore. Je ne le supporterais pas.

Il avait l'air buté. J'avoue qu'il m'a fait pitié. J'allais, pour finir, le consoler, comme toujours. Mais il a pris son chapeau et il s'en est allé, le malheureux, en suçotant sa moustache noire. Et j'ai commencé de chercher où l'on pourrait bien le caser, car, enfin, il faut qu'il vive. Mon Dieu, que je suis bête ! Je ne songeais qu'à cette ridicule et odieuse histoire du chat, à la place perdue, à des bêtises, en somme.

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie Française

(A suivre.)

LES SAO LÉGENDAIRES

L'étude des antiques Sao, déjà signalés par les vieux voyageurs, avait donné lieu à des travaux de détail qui constituaient de précieuses indications sur cette population énigmatique de la région du Tchad.

Le savant allemand Frobenius, en 1931, avait fortement conseillé à Marcel Griaule, qui préparait alors la mission Dakar-Djibouti, d'exploiter certains gisements apparents dans les berges du Logone.

Le chaland de la mission avait été transporté en partie dans ce but jusque dans le Cameroun septentrional. Mais d'autres travaux empêchèrent Griaule de donner suite à ce projet.

En 1936, la mission Sahara-Cameroun (quatrième expédition Griaule) se proposa, entre autres buts, d'exploiter les gisements situés dans la région à cheval sur le Chari. J.-P. Lebeuf, membre de cette mission, commença les travaux, dès juillet, à Logone-Birni (Cameroun), sur les indications données à Paris par le savant saharien Théodore Monod.

Lebeuf mit à jour du matériel funéraire des plus intéressants et, en particulier, des jarres de grande taille, contenant des squelettes et des ornements de toutes sortes.

Ces résultats furent communiqués à l'administration de Fort-Lamy, qui se montra vivement intéressée et dont l'attention se trouva attirée sur les questions d'archéologie locale. Dès le mois d'août, M. l'administrateur en chef Dagain, commandant la région du Tchad, découvrait un gisement à Fort-Lamy même. En l'absence de la mission Griaule, partie au Cameroun et qui ne devait reprendre ses fouilles que plusieurs mois après, il en confia l'exploitation à l'un de ses collaborateurs, qui avait l'intention de continuer les travaux de Lebeuf.

Les fouilles effectuées dans le gisement furent des plus fructueuses : matériel funéraire, ossements, figurines de terre cuite.

Par ailleurs, l'administrateur en chef Meunier effectuait, dans son jardin, des trouvailles intéressantes.

Mais, jusque-là, ces travaux ne faisaient nullement ressortir la forme générale d'une cité Sao — les Sao sont des citadins, — ni la répartition géographique de ce peuple. Lebeuf, poursuivant en janvier 1937 le programme de la mission, exploitait le gisement de Midigué (sept kilomètres et demi au nord

de Fort-Lamy). Il était là devant une cité classique, entourée d'un mur d'enceinte détruit et pourvu d'un cimetière très riche en matériel. C'est là qu'il découvrit une petite tête de gazelle en bronze, d'une facture absolument inattendue en ces régions. Griaule l'ayant rejoint, tous deux poursuivirent l'exploitation de Midigué et résolurent d'étendre leurs recherches du côté Cameroun.

Au 1er juillet 1937, une trentaine de gisements importants étaient repérés et sondés, trois tonnes d'objets étaient recueillis, ainsi que de nombreuses observations ethnographiques portant sur les Kotokos descendants, — selon leurs dires, — des anciens Sao et souvent établis sur leurs cités.

De nombreux recoupements permettent de penser que les coutumes du peuple disparu se reflètent dans celles du peuple actuel, si même elles n'en sont pas l'exacte reproduction. Les études entreprises font apparaître un totémisme très particulier, encore très vivant dans ces régions, bien que les populations en soient islamisées. Ce culte de certains animaux paraît fort ancien ; il tend à expliquer, dans presque tous les cas, la création des cités.

D'autre part, de nombreuses légendes recueillies sur place, il résulterait que les Sao des très anciens temps auraient été des hommes à peau blanche venus du Nord, « d'une mer noire et salée », par un désert qui semblerait plutôt être le Darfour que le Sahara oriental. La route suivie, autant qu'on peut en parler dans l'état actuel de l'enquête, semble parallèle aux pistes caravanières, unissant depuis des temps reculés la Nubie à l'Afrique équatoriale. Mais d'autres hypothèses ne sont pas exclues.

En tous cas, il apparaît de plus en plus que chaque année nous réserve de nouveaux étonnements en ce qui concerne l'histoire ancienne de l'Afrique. La *Revue de Paris* (15 novembre 1935) publiait un article de M. E. F. Gautier, intitulé : *Du Nouveau au Sahara*. Ce savant y signalait des jalons de la piste transsaharienne, joignant Carthage à la Nigéria. Aujourd'hui, Marcel Griaule expose les recherches de sa dernière mission dans le Cameroun septentrional, contrée voisine de la Nigéria, recherches qui s'avèrent riches en surprises et qui ont mis à jour un matériel non nègre.

L'auteur ne construit aucune théorie sur les populations et les gisements étudiés ; il est trop tôt à son sens. Il a préféré donner au lecteur une idée de la recherche archéo-ethnographique, de ses difficultés, de ses joies.

Il reste à souhaiter que les Ministères intéressés lui donnent les moyens de continuer ses travaux.

Une tourterelle avait atterri dans la poussière, au bout du regard. Elle sortit de son propre nuage, comme un rat.

Aux plans plus proches, deux chiens couraient sur le sable, avec obstination, pour cerner des ombres de milans. Parfois ils se bloquaient bêtement, face à face, langue pendante, abrutis de chaleur et d'essoufflement, à un doigt de la pâmoison. Plus près encore, au ras des pirogues, une charge de bois s'élevait du fleuve, portée par un enfant qui sortait du gué.

— Le saucisson, — dit Lebeuf, — suinte terriblement.

— Vous en mangez trop.

— C'est une distraction.

— Je sais bien ; mais il est trop infect. C'est comme le chocolat...

Lebeuf avait atteint le chocolat.

Il le posa sur l'avant de la baleinière, dont la tôle lui brûla les doigts.

— Vous pensez, — lui dis-je en arrachant une tablette à demi-liquide, — que c'est une nourriture saine ?

— Pas du tout, — dit-il en faisant comme moi.

— Vous aurez le foie bloqué, — ajoutai-je en prenant une cuiller pour plonger dans les tablettes devenues tout à fait molles.

— C'est sûr, mais vous aussi, — fit-il en étalant une pâte infâme sur le dernier morceau de pain qui lui restait.

C'était par un triomphal et ordinaire matin de mars. Dans la berge en pente du Serbewel, paisible canal qui coupe en biais l'extrême Cameroun-Nord, un arbre rond enfonçait la moitié de ses racines dans la terre ocre et tendait les autres à l'air libre ; la rivière, chaque année aux hautes eaux, arrachait des pans de terre, minant les arbres, minant les champs, opérant à vif parfois dans les villages.

Le Serbewel n'est qu'une des mille machines à trancher le sol de ce plat pays. Il est, si l'on veut, un auxiliaire de l'archéologue puisqu'il lui présente des coupes de terrain toutes fraîches où apparaissent, comme dans des écrins, le matériel funéraire des populations disparues.

Auxiliaire dangereux aussi, puisque si le curieux néglige de recueillir les objets après une crue, il est certain de ne plus les retrouver l'année suivante.

Dans certains cas même, avec le Chari par exemple, sérieux fleuve de centaines de mètres de largeur et qui coule à quelques kilomètres de nous, on n'est pas sûr de retrouver d'une année à l'autre les villages dans le même état. Ainsi Mara, cité dont l'enceinte haute de quinze pieds mesurait autrefois, au dire des vieillards, plusieurs kilomètres de tour. Le fleuve l'a entreprise sur son est, tangentiellement au mur de défense. Un premier effondrement intervint à une époque que les historiens ne sont sans doute pas près de fixer. Puis les champs et jardins intérieurs ont été chaque année rongés selon une technique lente mais sûre : coup de scie horizontal à la base

de la falaise de terre, éboulement de la tranche de par son propre poids. La scie du flot opère maintenant sous la ville. Des demi-maisons s'abattent, montrant un intérieur vivant, foyer fumant, jarres pleines, enfants criant dans les coins. Deux ans après, tout le matériel dort par trois mètres de fond. Cette année (1937) l'eau travaille cinq pans de murs et trois maisons entières ; l'espace libre devant la mosquée se débite en tranches. L'arbre monumental qui le domine ne vivra pas quinze ans. Vue d'avion, la cité semble un troupeau effrayé de maisons tassé dans la courbe occidentale du mur.

Ici, à Maltam, où nous avons amarré la baleinière, la berge en certains endroits est une falaise de vingt mètres de haut en saison sèche. Pendant la saison des pluies, l'eau lèche très haut la paroi de terre, mais le village actuel est assez loin, au centre de l'ancienne cité.

Sous l'arbre rond d'en face, les porteurs, piroguiers, terrassiers de la mission dormaient. Seules, les gaffes blanches étaient piquées droites, chaque propriétaire recroquevillé à sa base. Ils sont venus de tous les cantons et sont vêtus de tous les oripeaux que versent dans les pays neufs la pouillerie noire et la pouillerie blanche. L'un d'eux, qui ronfle la bouche ouverte aux mouches, s'est taillé une chemise à manches courtes dans un rideau de tulle orné de motifs à fleurs. Un autre serre contre son cœur une casquette de soldat japonais.

— Partons-nous ? — dit Lebeuf.

Je regarde le tas d'hommes morts et le faisceau de barres à mines dressé près d'eux, emmagasinant sournoisement la chaleur du soleil.

— Ils se brûleraient les mains au fer. Attendons un peu. N'avons-nous pas de notes sur la cité de Maltam ?

Lebeuf, assis au fond de la baleinière, entre un poisson et une pelle, compulse avec un sérieux de notaire le dossier du peuple sao.

— Maltam... Maltam... Maltam. Je ne vois rien. Barth raconte...

— Le célèbre voyageur Barth, 1849 !

Lebeuf salue comiquement. Je lève également mon chapeau. On se distrait comme on peut, quand on ne dispose ni de bon

pain, ni de vin, ni d'eau appétissante, ni de siège, ni de tous ces riens qui font la vie agréable à un Occidental.

— Barth croit pouvoir placer à la fin du xe siècle de notre ère l'établissement d'un empire régulier du Kânem. Cependant, déjà auparavant, d'après la susdite chronique d'Ahmed, nous trouvons Ibrahim, fils de Sêf, mentionné avec le titre de « père du Sultan » ; c'est son fils, Dounama (ou Dongon) Ben Ibrahim, qui est regardé comme véritable fondateur de la dynastie.

— Qui dit cela ?

— Nachtigal qui cite Barth. « Quand l'Arabe Ibn Chaldoun raconte qu'en l'an 665 le roi de Tunis reçut un Ambassadeur du roi du Kânem, ami et allié qu'il ne nomme pas, cette assertion concorde parfaitement (sauf la date) avec l'expansion de puissance de Dounama qui, maître, au nord, du Fezzan, a fort bien pu entrer en rapports étroits avec le prince en question. Le règne brillant de ce Dounama fut suivi d'une période néfaste de deux siècles environ, durant laquelle le royaume désagrégé à l'intérieur par des compétitions anarchiques ne cesse d'être en butte aux attaques du dehors. Les premiers princes de cette période continuèrent contre les peuplades du sud de la rivière de Yô les entreprises guerrières de Dounama. Parmi ces peuplades, les Sao surtout, dont le renom est resté légendaire au Bornou, se distinguèrent par leur énergie et leur résistance. La tradition populaire parle d'eux comme de vrais géants. On montre encore à Ngala, sur la rive du Tchad, des vases gigantesques, cruches et plats qui leur servaient d'ustensiles usuels. Ces Sao aujourd'hui sont complètement disparus. Traqués successivement par quatre gouverneurs du Kânem, ils se virent finalement réduits, car, à la fin du xve siècle, ils cessent de figurer dans la chronique au nombre des ennemis du royaume et lorsque les princes Kânem évacuèrent le pays, ce fut entre Gôudjeha et Oudjé, dans le district de Kagha (Mabani), c'est-à-dire au sud du Bornou, dans le voisinage immédiat des Sao, qu'ils firent transférer leur résidence.

— Et Maltam ?

— Attendez. Voici tout un passage relatif aux Kotokos, qui seraient les descendants des Sao ou Sô. On cite les villes

de Ngala, Afadé, Mafaté, Goulfeil. Pas de Maltam. Je me souviens maintenant, c'est dans Decorse. Voilà :

« Arrivé à Meltem (Maltam), sur le bras du Makari (Ser-

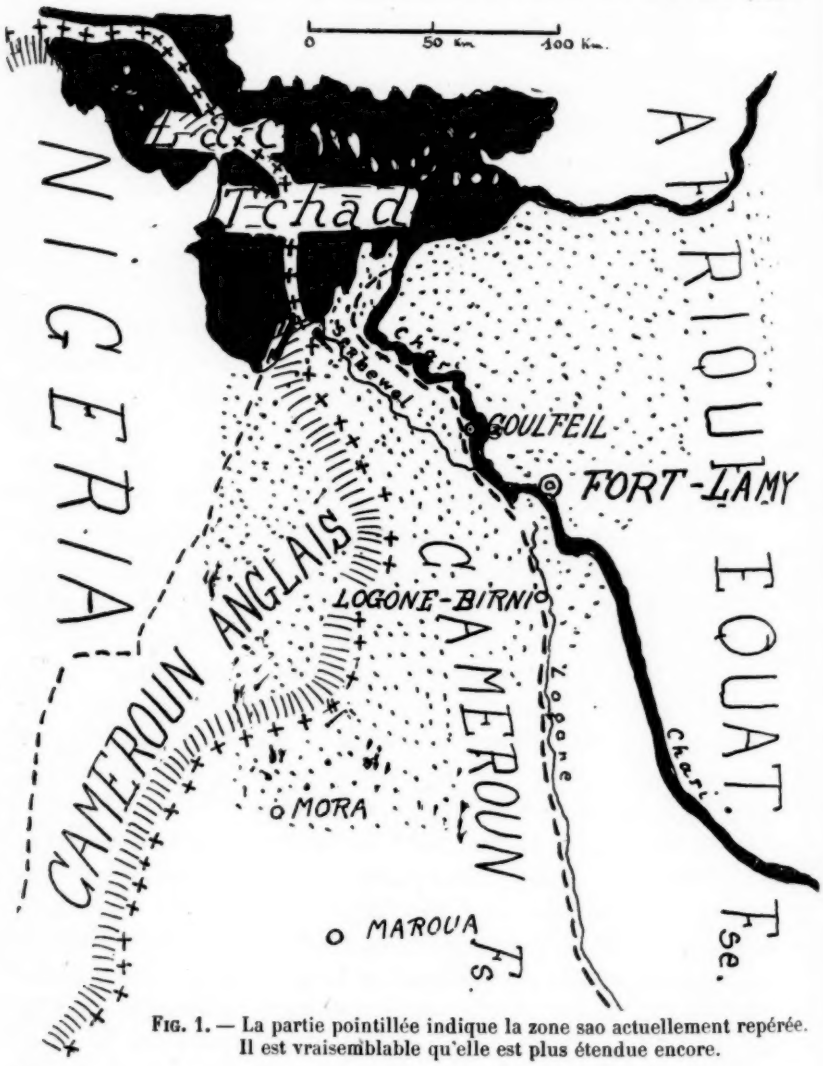

FIG. 1. — La partie pointillée indique la zone sao actuellement repérée. Il est vraisemblable qu'elle est plus étendue encore.

bewel), c'est ici que je vois pour la première fois des traces indubitables d'une civilisation plus ancienne. Le village est entouré d'une enceinte de murailles en terre, énormes, dont il ne subsiste plus guère que la base. Un fossé la précède, déjà

très comblé par les éboulis. » Suivent des remarques sur l'habitation.

— C'est tout?

— C'est tout.

Je regardai la berge haute qui cachait tout le pays. Je suis toujours désolé à la lecture de nombreux voyageurs passionnément obstinés à écrire l'histoire des peuples qu'ils visitent, avant d'en faire la description. L'histoire est une activité noble, dirait-on, l'archéologie une chose simplement honnête et l'ethnographie une parente pauvre, une chétive. Pourtant, que de faits historiques auraient été sauvés de l'oubli si tous les explorateurs de jadis avaient mis autant de zèle à regarder les gens vivants qu'à scruter les chroniques et s'ils avaient manipulé les vieux matériels des nécropoles en présence de ceux qui marchent dessus.

Le principal gisement sao, exploité jusque-là par la mission, celui de Midigué, était un emplacement mort, si l'on peut dire. C'était une cloque de quatre cents mètres sur deux cents surgie d'une zone plate inondée en saison des pluies et où nul homme n'habitait. Il avait donc fallu ausculter le terrain selon les règles, chercher longuement des indices et tracer des tranchées un peu partout.

Quelque chose me disait qu'à Maltam, cité encore occupée par les Kotokos, les travaux ne se poursuivraient pas de la même façon. Mais comme j'ai coutume de faire au début de tout travail sur le terrain, qu'il relève de l'ethnographie ou de l'archéologie, j'attends inconsciemment.

J'attends le miracle, l'indice, la mouche, le cri, le faux pas, l'éboulis fortuit, le renseignement sensationnel, ou certain silence d'informateur.

Nous ne savons rien de Maltam, sinon que c'est une ancienne cité au mur détruit, un karnak, et dont plus rien des anciens temps ne dépasse du sol. Un karnak. Le mot est kotoko et par surcroît sao, ce qui est assez imprévu.

Trouverons-nous des urnes funéraires comme à Midigué? Des bronzes? Des crânes? Des terres cuites. Des jarres portant de nouveaux motifs de décoration?

Le bronze, surtout, nous inquiète.

Depuis la magnifique découverte de Lebeuf à Midigué, nous

pensons au bronze comme à la suprême récompense de chaque journée de dur travail. Le bronze quotidien est notre espoir; il nous fait persévérer dans les fins d'après-midi atroces où la terre est cuite à des épaisseurs terribles et où l'eau semble bannie à jamais. C'est en effet une minuscule et charmante tête d'antilope qui a donné à ces recherches un sens particulier. Cet objet est déroutant. Il ne rappelle en rien l'art noir; il n'a pas de rapport avec les pesants bronzes du Benin, dont l'industrie fut florissante à quelques centaines de kilomètres de là. Si les Noirs l'ont ouvré en suivant dans leur tête un modèle immatériel, il s'agit là d'un art inconnu. S'ils l'ont importé ou imité, il faut songer à des relations suivies avec des pays lointains, si lointains, si septentrionaux, qu'il se pourrait alors qu'enfin aient raison ceux qui, depuis longtemps, voient dans l'Afrique l'arrière pays de l'Égypte et de la Nubie.

Trouverons-nous d'autres bronzes à Maltam?

Une femme entre deux âges s'avance vers nous, un peu de côté, comme pour décrire une courbe inutile, avec une vague tendance à prendre à chaque instant la fuite. Elle n'a pas assez de ses deux bras pour se cacher les deux seins. Elle tient un objet conique à trois pointes qu'elle nous tend finalement d'un bras en gardant l'autre sur sa gorge.

— Elle a trouvé cela dans la rivière, à l'endroit où l'on puise l'eau. S'étant avancée avec sa jarre, elle a marché sur une chose dure. Elle l'a prise, en disant : « C'est une bonne cale pour ma marmite. »

Nous tenons une figurine de facture différente de celles auxquelles nous avait habitués le gisement de Midigué.

L'objet avait dû rouler dans la rivière, arraché sans doute à la cité par une crue. Peut-être aussi avait-il été jeté pour un simple plouf, par un enfant qui l'avait ramassé dans les champs. Ce premier objet pour Maltam nous donnait l'espoir que nous allions trouver sur ce gisement des choses sinon nouvelles, du moins constituant des variantes agréables.

Un cadeau à la femme et son large sourire en retour inaugurèrent les travaux.

L'alerte ayant été donnée dans le camp des dormeurs, les barres à mines brûlantes et les pelles se répartirent en un clin

d'œil. La statuette trouvée dans le Serbewel prouvait qu'il fallait d'abord chercher dans les falaises de terre. Ceci fut confirmé par le chef du village qui, voyant la figurine, nos airs décidés, les barres de fer, les pelles et la planche à dessin, pensa que des événements extraordinaires allaient se passer. Pourtant, il n'indiqua l'emplacement du cimetière ancien qu'assez tard et après bien des hésitations. Aussitôt le gros des terrassiers s'y accrocha : il s'agissait, par prudents éboulements, de sonder le haut de la falaise, surplombant la rivière.

L'enceinte de l'ancienne ville est un demi-cercle dont le diamètre longe de haut la rivière sur six cents mètres. A regarder le plan qui prend forme, on comparerait plutôt la courbe à un haricot. A la place du germe se blottit le village, uni au Serbewel par une saignée dans la falaise.

Toits coniques et cours carrées, il se serre autour d'une mosquée à ciel ouvert, une enceinte plutôt, sablée, très propre, qu'abrite un arbre dont le tronc est fait de durs tendons coagulés. Des demi-visages d'enfants et de femmes apparaissent aux portes. Pans d'étoffe entrevus. Tout s'évanouit. Le chef, un grand lépreux magnifique, entouré d'envolées de tunique indigo, coiffé d'une calotte cylindrique, nous précède avec des balancements de buste tendant à gagner du temps par excès de solennité. Les boursouflures de sa face expriment l'anxiété.

Un notable le suit, aussi grand, plus maigre, visage normal, avec des gestes moins élégants des bras, par respect pour l'autre.

Mais ce n'est pas le village qui nous intéresse ; sans doute est-il construit sur l'emplacement de l'ancien village sao, pourtant on ne saurait fouiller sous lui. Pour cette année, il ne faut pas bouleverser les vivants ; il s'agit d'établir nos inventaires, de donner des coups de sonde, de scruter largement les terrains d'études. Il reste trois mois avant la saison des pluies, trois mois avant que tout l'horizon se noie sans rémission, interrompant les terrassements. Il n'y a donc pas de temps à perdre.

Le terrain est regardé avec soin, décamètre par décamètre. Les terrassiers disponibles sont répartis par paires et placés à chaque indice. Des fanions jalonnent nos espérances et les travaux topographiques.

Dans le même temps, tous les enfants se ruent dans les terres sèches pour y chercher la fortune. Leur effort n'est pas négligeable. L'enfant — et ceci n'est pas une plaisanterie facile — est plus près du sol que l'adulte. Il est plus méticuleux scrutateur. Souvent nous sont arrivés derrière le dos, à des heures inattendues, timides et contournant les arbres, des fillettes ou des garçonnets tenant d'une main, serrés contre leur flanc, des objets du plus haut intérêt qu'ils reportaient docilement au lieu de trouvaille, pour le reconstituer.

*
* *

Maltam a « donné » des objets nouveaux, mais non du bronze. Une sorte de porc-épic, acéphale et pattes balourdes, a été exhumé ; au ras du sol son dos dépassait, montrant seulement des « piquants » de terre cuite, émoussés par des passages de bêtes et de pieds nus. La nécropole ancienne, où aucune jarre funéraire n'a été trouvée, a livré un rouleau de terre cuite imitant un pectoral pour phylactère et un gros bracelet de même matière rappelant certains bronzes trouvés à Midigué. Les motifs nattés du métal sont reproduits fidèlement. Ces objets appartiennent incontestablement au peuple disparu : depuis des temps immémoriaux le cimetière n'est plus en usage et personne ne connaît plus la technique des figurines ou des objets en terre cuite.

Plans levés, tranchées vérifiées, je donne un dernier coup d'œil, un peu de coin, au visage du chef lépreux. Il est difficile de lire dans une pareille tourmente. Nous ne communions pas encore. Ce sera pour la prochaine fois ; en effet, il nous faudra redescendre par le Serbewel pour reprendre la voie du Chari vers Goulfeil.

*
* *

On s'étonnera peut-être de l'insistance à faire collaborer les indigènes à nos recherches.

On s'imagine qu'un terrain de fouille est toujours désigné d'avance à l'attention des modernes par des repères indubitables et une littérature abondante. On pense à Tell-Amarna, à

Ras Shamra, à Pompéi. L'archéologie, à beaucoup, apparaît comme une science d'exploitation et non comme une science de prospection dans l'inconnu. Il faut pourtant se dire que même dans nos contrées à écriture et monuments de pierre, il y a toujours, au début de la découverte des intuitions, des promenades à pied, des hasards, un calcul, des rêveries dirigées.

A plus forte raison en Afrique Noire, ce pays de tradition orale et d'architecture en boue et bois, ce pays sans archives, au passé formidable gravé dans son sol en termes réels, mais indéchiffrables.

Ici, quand par chance les emplacements sont désignés, ils sont livrés vierges à la curiosité du chercheur. Il trouve dans la littérature plutôt des allusions que des précisions et sous un climat aux pluies chaudes et aux vents emporteurs de terre, les plus hautes murailles de briques crues ont tôt fait de ne laisser sur place que des allusions plus fragiles encore que celles des livres.

Ici, les horizons sont libres, trop libres, pour qui veut travailler selon les vieilles méthodes. Mais il est heureusement une ressource merveilleuse qui compense assez largement l'absence des habituels documents écrits ou architecturaux : l'homme et sa coutume. Par un hasard providentiel, le Noir est le plus fidèle conservateur de souvenirs des activités ancestrales. Pour une raison bien simple : en de nombreux cas, il est encore pris dans le même réseau de croyances et de rites que ses prédécesseurs antiques. Le Noir sera donc le précieux auxiliaire du travailleur envoyé par les lointains laboratoires.

Il suffira de le faire parler.

Ce n'est pas des plus commodes. C'est un métier de juge d'instruction ou de détective.

Mais on y arrive, l'homme de toutes peaux étant un bavard invétéré.

Muni de ses dénonciations, on prend le gisement à la gorge, directement.

*
* *

Nous avions tous deux les mains derrière le dos, Lebeuf et moi, et nous nous regardions, casques rejetés sur la nuque. On a toujours les mains derrière le dos et l'on se regarde tou-

jours l'un l'autre, à deux, quand on surgit sur un mur fondu de cité morte, devant quinze hectares inconnus à fouiller.

Une longue croupe de terre s'étalait devant nous, à peu près nue sur tout son parcours sauf là où s'élevait le village kotoko actuel, nommé Sao, comme par hasard. Nous étions arrivés cette nuit même. La croupe se dégageait des ruines du mur par une dépression régulière qui sentait l'œuvre humaine et où s'entassaient des épineux roussis et des herbes sèches. Derrière notre dos s'étalait un semblant de forêt qui se résolvait à l'examen en une série de fausses clairières dégagées sur dix pas, encombrées sur trente, coupées de sentiers de

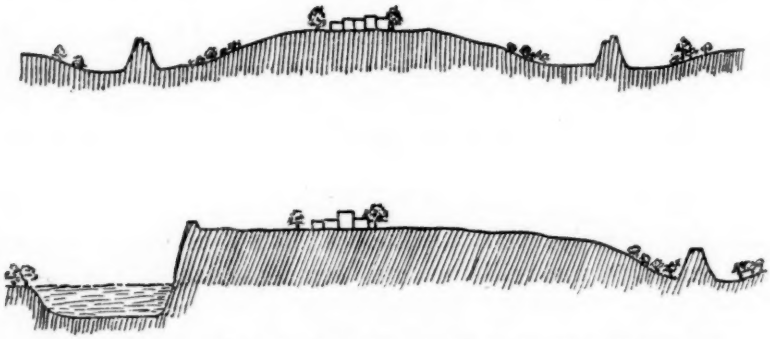

Fig. 2. — Coupes schématiques de cités sao. *En haut :* cité de pleine terre. *En bas :* cité riveraine de cours d'eau important. (Les profils trapézoïdaux, dont l'échelle est exagérée, indiquent les murailles de terre).

bêtes et de pistes d'hommes. Le mur sur lequel nous faisions nos observations n'était plus qu'un haut talus pris d'assaut par la broussaille. Nous étions devant un gisement classique : grande butte naturelle entourée d'une dépression et d'une enceinte artificielle *(fig. 2)*.

Un sentier courait sur le haut. Un sentier c'est une idée, c'est une espèce d'invitation. Nous l'avons suivi jusqu'à une brèche au fond de laquelle passait un chemin bien battu, qui s'incurvait dans la dépression pour escalader la colline.

Je ne sais si c'est une déformation acquise dans les avions militaires, mais je souffre toujours lorsque j'explore à pied un terrain inconnu.

A pied, la moindre butte vous a des angles morts, où la fatalité entasse ce que l'on cherche.

Un autre inconvénient d'être au sol, quand on se présente en archéologue, c'est-à-dire en personnage décidé à faire des choses répréhensibles, est de se voir entouré rapidement par les autochtones, qui s'installent eux aussi entre les objets et vous. Une dizaine de personnages, en effet, ont surgi dans l'herbe sèche. Ils portent de longues tuniques bleues flottantes, d'un bleu indigo délavé pour la plupart, qui sied admirablement à des visages noirs de tous âges, de tous nez, de toutes lèvres.

Dix hommes c'est trop. Deux c'est déjà beaucoup, car il y en a un sur la paire qui fait les gros yeux à l'autre pour l'empêcher de parler.

L'idéal dans le cas présent, c'est une infinité d'informateurs séparés.

Voilà donc toute la fine crème des vieillards têtus prêts à croasser des mensonges, dans des dialectes impossibles et incompris à deux heures de marche. Ils sont affolés à l'avance de ce qu'on pourra faire et dire et encore plus effrayés par les dieux, génies, animaux de famille et objets terribles qui se baratteront dans leurs têtes, indiscrètement évoqués par l'étranger. Ils sont là, tout raides, à une croisée de piste, les têtes décalées les unes derrières les autres, pour mieux voir, souffle retenu, bonnets dressés d'avance par le scandale des questions.

Nous sommes précédés dans notre périple par une solide réputation de déterreurs de morts. On sait partout et le diable connaît seul comment vont les bruits, que ces deux blancs-là, dès qu'ils pointent derrière une enceinte de cité, ont déjà la sournoise idée d'en démonter la nécropole.

Mais il n'est tout de même pas facile de cacher un cimetière. Les questions obstinées s'accumulent. Enfin, cahin-caha, avec des regards en dessous, le monôme fait demi-tour et s'ébranle vers les Morts, par un sentier bordé de graminées sèches.

Nous longeons un monticule en pain de sucre, le seul de cette croupe unie. Je m'y accroche pour scruter le sommet et la pente couverte d'épineux. Je ne découvre, pour tout potage, que la tête de Lebeuf émergeant de l'autre bord. Mais nous avons tous deux notre idée : la même probablement.

Nous reprenons notre place dans la file hésitante qui avance sur le terrain nu.

Peu d'arbres. Le village, pourtant, en contient une demi-douzaine d'énormes. Le reste de l'enceinte est occupé par des champs vides. Seul un épineux, non loin des habitations, se dresse sur l'horizon. C'est là que nous conduisent les dix tuniques processionnaires.

Arrêt sous l'arbuste. Le groupe se fige. D'un mouvement du menton, le plus vieux indique un espace qui ne se distingue guère des environs : terre grise et fine, comme un peu cendrée. Des arêtes de poteries cassées sortent du sol. Il y a certainement là des urnes funéraires, sans doute plus brisées que de coutume, car on ne les voit pas aussi bien qu'à Midigué.

La nécropole ancienne type des cités orientales, se présente généralement dans un flanc de butte ou sur un haut de terre. Les Sao ne paraissent pas avoir eu horreur de l'eau après leur mort, puisque dans les villages établis sur une berge, ils roulent à chaque crue dans leurs jarres funéraires. Pourtant ils n'aimaient pas les bas-fonds, où l'humidité dure.

Les tombes Sao souvent se révèlent, à l'abord, par des cercles de poteries brisées au ras du sol ; en fermant à demi les yeux, on croirait voir des cerceaux épais abandonnés par des enfants. A l'usage, on s'aperçoit que cet aspect est dû à des accidents.

En effet, les Sao, autant qu'on puisse vaticiner sur leurs habitudes, inhumaient leurs défunts dans deux jarres posées l'une sur l'autre, bouche contre bouche. Gros œuf de poterie pouvant atteindre beaucoup plus de deux mètres de hauteur. Pratiquement on creusait un puits de profondeur variable : un mètre cinquante à trois mètres. Une jarre était placée au fond et recevait le cadavre orné de ses richesses en bracelets, colliers de pierres, chevillières et bagues, ainsi que des provisions de farine et de fruits. Un ou plusieurs petits pots, insérés dans les volumes libres, contenaient peut-être de l'eau, peut-être des nourritures périssables, peut-être des remèdes. Des pièces de bois, tombant en poussière, d'usage et de formes indéfinissables donc, ont été trouvées dans des tombes bien conservées *(fig. 3)*.

Le plein fait en cadavre et denrées, la seconde jarre, fond en l'air, était posée sur celle du puits.

C'est là que commençait le drame.

Sous son dôme de terre cuite, le mort pouvait se tranquilliser pour un temps infini si le puits était assez profond, c'est-à-dire si le haut de son œuf ne dépassait pas le sol. De fait, nous avons mis au jour quelques sépultures — trop rares —

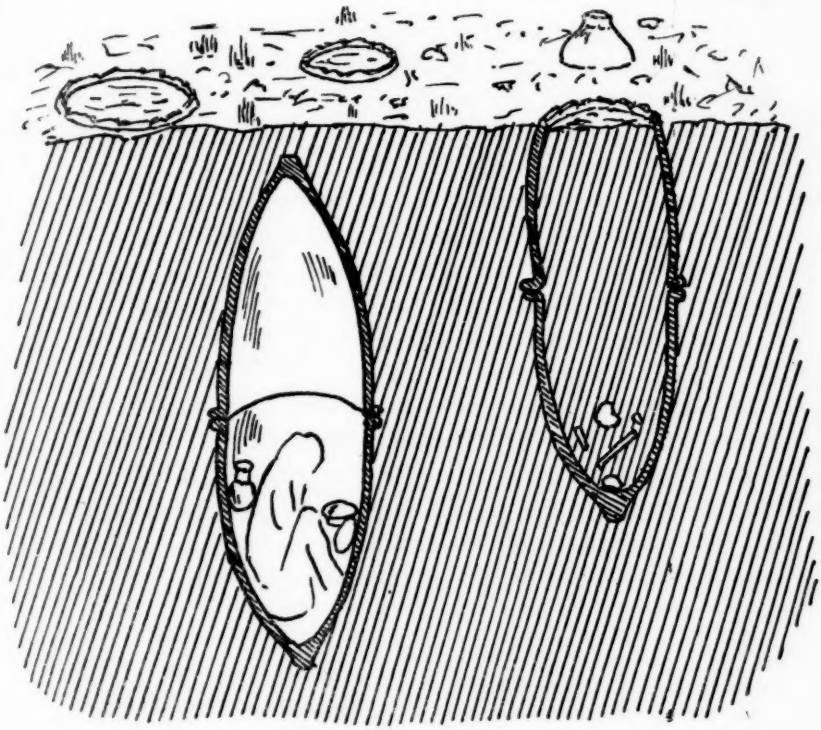

Fig. 3. — Sépultures sao. A gauche, jarres entièrement enterrées; à droite, jarres dont l'une a été brisée et que la terre a envahi.

dont le caveau ovale était enfoui à bonne épaisseur de terre. Dans ce cas l'occupant, non troublé par les hommes ni par l'eau, s'était déposé en bon ordre, avec ses bronzes et ses fruits, dans le fond du sépulcre.

Malheureusement une tombe de ce genre est une récompense exceptionnelle pour qui démonte une nécropole.

Dans la situation normale de la jarre, le défunt ne saurait tranquillement mener sa pourriture.

Les extrémités d'œuf dépassant du sol et qui devaient don-

ner au champ des morts un aspect de nid abandonné par un saurien fantastique, ne résistaient probablement pas très longtemps aux chocs extérieurs, prémédités ou involontaires des hommes et du reste. De fait, les fonds crevaient et tombaient sur l'occupant. Une odeur de pemmican se répandait dans l'air.

Ce premier avertissement préludait à une série d'événements rapides : dans la coque béant au ras du sol, entrait en premier lieu le soleil ce qui est peu de chose, à la vérité. Mais ensuite, tôt ou tard, entrait l'eau du ciel et la pluie ruisselante avec sa charge de terre et de détritus.

Les accessoires légers du mort montaient à la surface.

Après quelques jours, une vie intense animait la tombe. Après quelques mois, la paix revenait pour toujours : le vent, les passages de troupeaux, les hommes, apportaient chacun leur contribution de terre, que les pluies suivantes enfonçaient en mortier, jusqu'à refus.

La nécropole était prête pour les archéologues. Elle ne recélait plus que des fragments d'os délités, s'effritant au moindre effleurement, noyés dans une terre durement tassée. Parfois les os de l'avant-bras, protégés par des douzaines de bracelets de cuivre ou bronze, conservaient leur forme. Des crânes, naturellement, il ne peut être question.

*
* *

La première chose à faire avant d'étudier une portion de peuplade morte ou vive est de l'asseoir sur une planchette topographique.

On imagine mal le plaisir que donne cette opération ingrate menée sous un soleil de pierre.

Un plan de cité, c'est un plan de travail, une base de combat si l'on veut, où toute position inscrite est une position conquise.

Jamais je n'ai compris cette vérité autant qu'au village de Sao, dont je venais de lever un croquis rapide.

Vers midi, il y avait eu de légers grincements en marge du travail. On m'avait fait dire, par trois personnes interposées et très hésitantes, que les notables n'étaient pas contents de nos trous.

— On détruit nos gris-gris — disaient-ils.

Le mot gris-gris, soit dit en passant, est déjà bête à pleurer dans la bouche d'un européen. Dans la bouche d'un interprète indigène, il me frappe toujours de stupeur, momentanément. Gris-gris, à bien réfléchir, signifie un océan de choses. Un gris-gris, c'est une amulette, un phylactère, une médecine, le Christ, le génie du seuil, un roulement à billes, les ancêtres, la force qui enlève un avion, ce qui le fait descendre, une parole à dessécher un pis de vache, une combinaison de coffre-fort, une trompette en calebasse pour souffler le vent épidémique.

— Quel gris-gris?

— Ils ne disent pas — répondit Ali Fort-Lamy, l'interprète.

La scène se passait dans la galerie du campement, encombrée de figurines, de bracelets, de crânes et de bassins.

Deux grandes ombres indigo étaient entrées, comme au théâtre. N'eût été la chaleur de plomb, la scène aurait semblé solennelle. Mais la sueur me tombait des sourcils, comme s'il m'avait plu sur la tête, par un trou du chaume. Or, le solennel, ai-je souvent observé, se meut dans les températures moyennes.

Le premier vieil homme s'était assis. Plus exactement il s'était déposé sur le sol, à l'intérieur de sa tunique qui fit des bosses aux genoux. Le second, plus sec, s'était plié comme un jouet. Tous deux avaient des cheveux blancs.

— Vous êtes venus en amis — dit l'un — Mais nous voudrions qu'ayant regardé quelques uns de nos ancêtres, vous ne les regardiez pas tous et que vous les laissiez en paix.

— Quels ancêtres?

— Nos ancêtres, les Sao.

D'un geste noble il avait tendu les paumes vers les débris de squelettes.

Puis il avait ouvert une parenthèse et chuchoté vers l'interprète.

— Il voudrait, — dit Ali Fort-Lamy, — prendre un bracelet de cuivre.

— Qu'il prenne.

Le vieux le saisit à deux mains et l'ayant baisé il le porta

lentement à son front et à sa poitrine, comme pour un début de signe de croix.

— Que nos Pères, — dit-il, — nous permettent de vivre aussi longtemps qu'ils ont vécu.

Il avait alors entamé un long monologue pour expliquer la gravité de la situation. Continuer à fouiller c'était extraire peu à peu du sol la force qui lui permettait de vivre. C'était de cette force que le chef actuel tenait son pouvoir civil et religieux.

— Mais vous êtes tous musulmans ! Le Coran parle-t-il de la force sortant des squelettes ?...

Les deux hommes avaient eu un sourire qui en disait long sur la profondeur de l'Islamisme Noir.

— Quand nous nommons le Chef, — avait continué le vieux sans répondre à l'objection, — nous le présentons aux Ancêtres. Nous le menons là où vous creusez et moi, prêtre du village, je lui dis :

« Voici nos Ancêtres.

» Vis en santé.

» Vis longtemps.

» Que les gens du village soient en santé.

» Qu'ils cultivent en paix.

» Et qu'il pleuve ! »

Suivaient les détails de l'intronisation, la description des chemises et pantalons que quittait et remettait l'intéressé, celle d'une peau de gazelle pendant sur l'arrière-train, du bonnet, de la hache, de l'arc et du carquois.

Mais surtout apparut une esquisse d'itinéraire suivi par l'impétrant au travers du karnak

Il faut saisir au lasso les itinéraires qui surgissent dans les déclarations d'un informateur renseigné. Quand le rite déambule il fait apparaître des arrêts essentiels, des points critiques du terrain dont généralement la création est d'une ancienneté déconcertante. Et qui dit itinéraire, dit planchette et alidade.

La fin de la conversation se passa donc sur le terrain. En un clin d'œil furent délimités, à l'aide d'hommes placés comme jalons, des lieux-dits de première importance : cimetière, emplacement de l'ancien palais du chef Sao, du sanc-

tuaire et finalement un espace bizarre dont les contours ne cadraient pas avec le plan parcellaire que j'avais établi quelques heures auparavant *(fig. 4)*.

Il chevauchait en effet sur plusieurs parcelles et, circons-

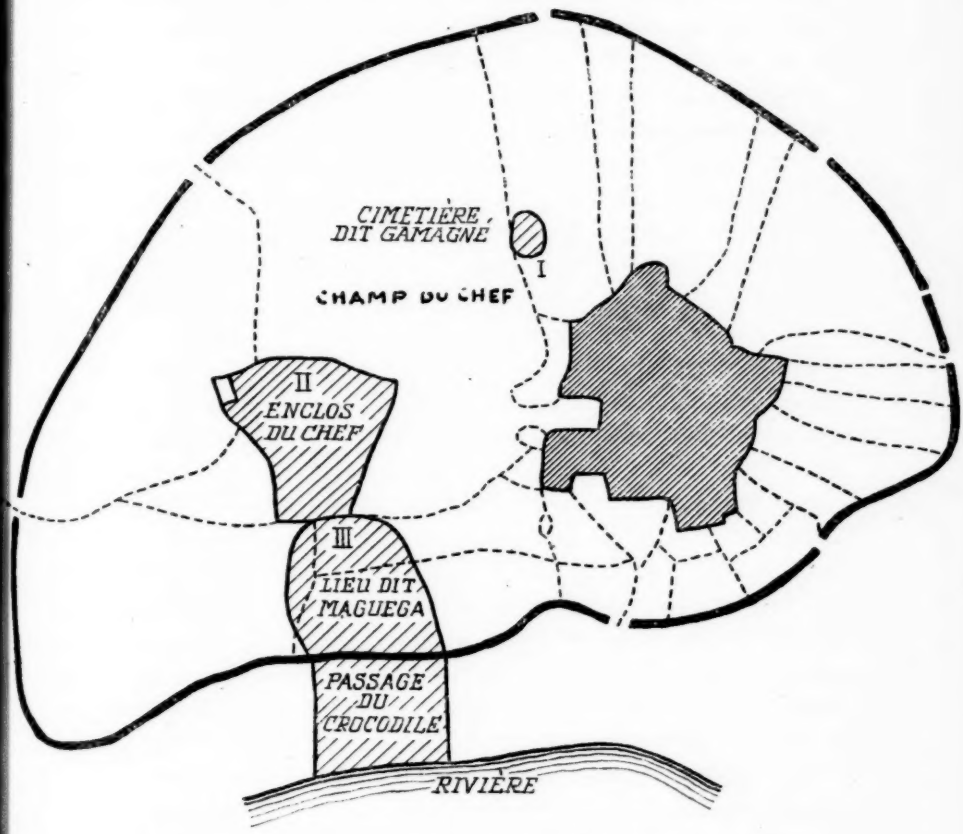

Fig. 4. — Plan sommaire du village de Sao. La partie hachurée (centre droit) est occupée par le village actuel. Le lieu-dit Maguega se prolonge en dehors de l'enceinte jusqu'à la rivière qui est en réalité distante de près de 400 mètres.

tance étonnante, il se prolongeait à l'extérieur de l'enceinte en une sorte de couloir menant droit à la rivière.

Sans la planchette, sans cette sorte de cadastre provisoire établi d'instinct, je n'aurai jamais découvert une telle anomalie.

— Pourquoi ce champ n'est-il pas comme les autres?

— Ceci est le Maguega — dit le vieux avec quelque hésitation et fort étonné de ma question.

Les hommes jalons étaient figés en demi-cercle et ils semblaient sous le coup d'un malheur.

Parler est grave quand il s'agit du tréfonds des coutumes.

Un notable, surgi des épineux, vint crier sous le menton du vieux des exhortations véhémentes pour qu'il se taise.

Mais il était trop tard. Je sentais que j'allais tomber dans du Sao encore tout vif.

Les questions et les réponses s'échangeaient en coups d'épées.

L'homme était lourd comme un tombereau. Mais on soulèverait des collines, en pareil cas et les intuitions vous montent à la tête comme des migraines.

— Et l'ouverture dans le mur?

Je montrais une échancrure de l'enceinte, à laquelle aboutissait la déclivité du lieu-dit.

Les Noirs sont souvent déconcertés par les questions les plus simples.

— C'est là qu'on offre la bouillie de mil au Crocodile Maguega.

Je m'assis sur une pierre pour cacher ma joie; je tenais par les cheveux une institution inscrite sur le terrain, donc beaucoup plus vieille — il y avait gros à parier « pour » — que les Kotokos actuels.

De sourires en plaisanteries et de politesses en flatteries, le vieux consentit à parler.

Après avoir été présenté aux Ancêtres, c'est-à-dire aux Sao des urnes, le nouveau chef montait sur la butte marquant l'emplacement de l'ancien palais. Là, il faisait un tour d'horizon complet, pour prendre possession de la terre. Enfin, il s'avançait vers le lieu-dit Maguega et le prêtre lui disait :

— Voici, tu es sur la place de tes pères, de tes mères et des crocodiles.

Puis s'adressant à ces derniers, il leur déclarait :

— Nous venons avec le chef,

» Nous venons pour le nommer,

» Selon la coutume des crocodiles.

» Que Dieu donne la bénédiction au village.

Et le vieillard montrait, de ses deux bras tendus devant lui, comment le lieu-dit Maguega était l'aboutissement, à l'intérieur de la cité, d'un large chemin droit menant par les bois jusqu'à la rivière Serbewel et par lequel passaient, dans les temps anciens, les crocodiles de la parenté.

Un essai de cadastre nous avait mis sur la voie du totétisme des Sao.

Quand le vieillard eut terminé son exposé et donné tous les éclaircissements, un pan était levé, modeste, mais appréciable, du voile qui recouvrait le peuple antique.

Et surtout un questionnaire approprié était dressé pour les enquêtes à venir.

Pendant ce temps les jarres sortaient de terre, à la cadence d'une par heure.

*
* *

Le questionnaire devait faire son office peu de jours après, quand la baleinière et les pirogues, chargées de récoltes funéraires s'amarraient à nouveau devant Maltam.

Le chef lépreux déconcerté par nos demandes précises, désigna aussitôt les points sensibles du karnak. Il montra la butte de la nomination et des tanières, dans le mur d'enceinte, habitées par les grands lézards protecteurs de la cité. Il apparut que les gens de Maltam vivaient assez près de leurs animaux, puisque ceux-ci habitaient le mur et avaient coutume de venir, à dates assez régulières, visiter le chef durant ses rêves.

— Quand le grand lézard est-il venu pour la dernière fois?

Le lépreux compta d'abord sur ses doigts. Puis il finit par se repérer d'une façon plus rationnelle : il calcula que l'administrateur blanc était venu à telle date, que juste avant était né l'enfant de sa sœur, lequel événement s'était produit après de violents maux d'estomac dont lui, le chef, avait souffert.

D'accouchement en visite, il tomba d'accord avec lui-même pour fixer à une date précise la dernière parution dans ses rêves de l'iguane protecteur.

Il en parlait donc comme d'un événement naturel et peu étonnant.

Il ajouta encore de longs détails qui nous démontraient, s'il en était besoin, que les Kotokos, décidément, étaient fort flattés de descendre des Sao et d'en continuer les coutumes. Quand nous quitta cet homme à l'islamisme si sympathique, nous avions encore fait un pas dans la connaissance des disparus.

*
* *

La baleinière avançait en pachyderme fatigué sur le Chari agité par un vent malveillant. Elle passait avec indifférence par des alternatives de pleine eau à roulis et de bancs de sable où elle donnait du ventre.

Dans l'ouverture carrée de l'avant, nous regardions les deux bandes vertes des rives basses s'enfonçant à l'infini dans un ciel impitoyable.

Nous étions assis sur des manches de pelle et des barres à mines, sièges dont l'avantage est de maintenir l'esprit bien vif par n'importe quelle température.

— Au fond, pourquoi ! — disait inlassablement l'un de nous, — pourquoi sommes-nous toujours assis sur des barres à mines ?

La raison en était simple : la barre à mines, en ce pays, est un outil de choix ; elle représente un petit capital. Les capitalistes de fait étaient les deux seuls blancs ; mais les capitalistes en esprit étaient innombrables. Pour s'éviter à eux-mêmes des tentations, ces derniers préféraient mettre les capitaux sous leurs véritables propriétaires.

Nous profitions de ces répits pour mettre un ordre relatif dans les collections, dans les notes et dans nos idées.

Les distractions étaient rares. La plus grandiose consistait à se cramponner à la tôle du toit pour regarder les envols de sarcelles et d'oies ou la marche des échassiers, sérieux comme des conseillers référendaires. Les bancs étaient remplis d'une terreur concertée. Les escadres jouaient à fuir. Cinq cents rameurs de l'air s'élevaient à la même seconde, atteignaient simultanément le même plafond et tendaient à dix mètres du sol un tapis troué horizontal. Aucune aviation du monde ne réalisera jamais cela.

Nous progressions vers Goulfeil, la cité kotoko perdue

dans les marais du nord, entre Fort-Lamy et le lac Tchad.

Des bruits nombreux couraient, dans notre entourage, sur les merveilles qu'on allait trouver là. Goulfeil a été une capitale sao, disait-on, et les Kotokos d'aujourd'hui se sont installés dans le même mur. De bouts de phrases saisis au vol, d'informations sûres et d'on-dits incohérents, on pouvait conclure que les mystères pullulaient dans le canton.

*
* *

De fait le séjour à Goulfeil nous donna des joies infinies et un quart de tonne de matériel. Il s'agissait là d'une véritable cité ex-sao, à l'enceinte géante pleine d'un bord à l'autre de maisons à terrasses.

Il vaudrait la peine de décrire longuement cette intelligente masse humaine. On voudrait suivre le chemin de ronde du mur ovale sur ses trois kilomètres et dire comment les fouilles s'étendirent en dehors de l'enceinte et comment entrèrent dans la danse de l'information les vieilles femmes et les prêtres totémiques que nous appelions, entre nous, ces Messieurs de l'Est et de l'Ouest.

Mais un volume serait nécessaire, où apparaîtraient, dominant la politique de l'antique Goulfeil, les ombres des trois princesses royales qui furent emmurées dans l'enceinte au moment de sa construction et qui devaient en sortir, plus tard, sous la forme de trois grands lézards, animaux tutélaires de la cité.

*
* *

L'enquête avait commencé chez le Sultan, au cœur de son palais de terre rouge dont la porte béait sur une longue place morte de soleil.

On s'engouffrait d'abord dans l'ombre d'un vestibule sentant le cheval et le beurre rance. Aux parois s'appuyaient les bâtons ouvrés de ces Messieurs du Conseil et de tous les grands opineurs de bonnet de la ville venus faire leur cour. Haut corridor en cul-de-sac plein de tambours, cour profonde entre des murs, entrée basse, vestibule ; à droite une

ouverture d'où coule un filet de purin et des hennissements étouffés ; à gauche une pièce étroite, pleine de tapis ; autre cour ; une chambre à lit de bois, genre divan d'employé pauvre et prétentieux ; planches assez bien ajustées aux façades ; cretonne.

Un grand gaillard à visage noir, à bonne épaisse bouche, à chéchia rouge et gland bleu pervenche. Tunique bleue. Canne européenne à poignée d'ivoire.

C'était le Sultan. Il parlait français. Il nous connaissait : le commandant Guyot, pilote de la mission, l'avait « baptisé » à Garoua sur son avion Pélican.

Sans crier gare nous lui avons dit :

— Et la vieille ?

Il s'agissait d'une centenaire — ou presque — promise par lui quelques heures auparavant.

— La voici ! répondit-il gravement en s'asseyant sur son lit.

Elle entrait en effet, entre des gens à lévite de soie rayée. Ou plutôt elle s'essayait à entrer. Elle était complètement brisée par la majesté du sultan. Elle mit une bonne minute à franchir le seuil, prosternée et poussant des sanglots de louange. Fluette, couverte d'étoffes voyantes et d'un châle de tête, elle était ridée dans tous les sens du visage et sa peau apparaissait ainsi divisée en mille petits losanges. N'ayant plus une seule dent, elle avait un terrible jeu de la mâchoire qui lui raccourcissait le visage de moitié quand elle serrait les gencives. Elle parlait un dialecte quasi inusité qui plongeait dans l'embarras tous les interprètes du palais. Par surcroît elle était sourde. On lui répéta trente fois le nom des Sao, en lui tenant les épaules et en approchant le visage jusqu'à toucher le sien. Les spectateurs suaient à grosses gouttes devant tant d'incompréhension. Soudain le visage s'éclaira et tous les assistants entrèrent dans la légende.

Elle se mit à parler d'une voix monotone déformée aux dentales et complètement incompréhensible aux chuintantes. Elle avait pris les mains d'un homme gras, aux pommettes saillantes, aux yeux bridés qui, dans sa longue tunique de soie rayée brune et jaune, avait un faux air tartare.

A chaque mot, elle lui levait et abaissait les mains et à la

fin de chaque phrase elle le poussait à l'épaule comme pour lui faire entrer l'horrible dans l'entendement :

« Chez les Sao, dit-elle, le chef avant d'être nommé rassemblait tous les hommes sur la place publique. Quelqu'un lui disait alors de faire venir sa mère et un bœuf. Le Prêtre de l'Ouest sacrifiait le bœuf que l'on dépeçait et dont le cuir était étalé sur le sol. Puis il abattait la mère d'un grand coup derrière la nuque. On la dépeçait et la peau était étalée sur le sol. Les deux dépouilles ensuite étaient tannées et on en faisait une couverture pour le livre sacré de la cité. »

*
* *

Les hommes sont certes des créatures très diverses de peau et de caractère ; on ne peut pas dire qu'il y ait deux plantes des pieds semblables dans l'univers. Mais là où les manies des hommes s'accordent, c'est sur la nécessité absolue de la mythologie. Les hommes ont un grand appétit de merveilleux et comme ils en sont constamment privés dans la réalité courante, ils se rabattent sur le passé.

Dans le passé tout était de belle taille et les dieux fourmillaient. Les Kotokos n'échappent pas à ce travers et ils ne peuvent montrer la moindre jarre funéraire sans en faire le simple gobelet des formidables premiers occupants. A Goulfeil, point critique de l'histoire ancienne, capitale fossile, cité vivante, l'esprit de légende ne chôme point quant aux origines des peuples locaux.

Les Sao, au dire de leurs descendants, sont des hommes à peau blanche venus du Nord, d'une mer salée et si noire que de nuit ni de jour aucun vaisseau ne pouvait s'y aventurer. Ils habitaient, au bord de cette mer, des cités ceintes de hauts murs où des blocs d'or voisinaient avec des pierres. Mais là ils n'étaient pas heureux ; leurs chefs les pressuraient et entassaient à leur détriment dans les palais des tapis et des bois précieux. Lassés un jour, ils émigrèrent en foule vers le sud, armés d'arcs et de flèches, à pied, peu vêtus et dans l'ignorance de la technique des déserts qui s'étendaient jusqu'au bout du monde.

Les pistes suivies ou créées par eux se jonchèrent de leurs

morts de soif, de chaleur et de faim. Ils manquèrent le Tchad sur leur droite et le Bahr-el-Gazal sur leur gauche. Ils s'arrêtèrent à l'actuelle Pétri. Lassés du sable et désespérant du sud, ils marchèrent vers le couchant. Trois d'entre ceux de la première masse, écartant les buissons, foulant des roseaux craquants, débouchèrent sur le fleuve Chari. L'eau de cette époque était très étroite et coulait dans une galerie forestière disparue depuis. Le district de la légende était sans rapport avec celui d'aujourd'hui.

Ces trois hommes, que suivaient leurs femmes, se nommaient Mamba, Téri et Abrapémon. On ne sait si c'est dans leur suite que marchait une fille nommée Machilanga. Si oui, il se peut que ce soit elle qui ait donné son nom au fleuve, nom qui veut dire « Il n'est jamais sec ».

Certains s'accordent en tous cas pour faire traverser le fleuve par cette femme, pour la faire aborder au seul endroit de l'autre bord qui fût dégarni d'arbres et pour lui faire planter solidement sa sagaie dans une butte en s'écriant :

« Mbwalbwé ! »

Cette plainte devint le nom sao de l'actuelle Goulfeil. Elle signifie « Je suis fatiguée ».

Ceci doit nous donner à réfléchir.

Qu'un emplacement de ville soit inscrit d'un coup de sagaie dans une butte par un envahisseur fatigué, que cet emplacement ait pour centre un jalon de lassitude, voilà qui nous éloigne des conceptions classiques de la conquête.

Pour un Français, l'invasion type est celle d'Attila. Du moins en était-il ainsi pour moi quand j'avais douze ans, âge des réflexions profondes, le jeudi soir, pendant les études libres. Il y a bien aussi l'invasion normande. Mais cela fait moins de bruit dans la tête parce qu'on songe à des bateaux parfaitement sculptés venant du Nord et glissant finalement sur les eaux calmes de la Seine. Le brouhaha ne commence qu'à l'accostage.

C'est bien cela — je vous demande pardon d'y réfléchir — on n'imagine pas d'invasion d'hommes sans bruit, sans clameurs, sans cliquetis, sans chocs sourds dans les édifices. On voit de grandes choses rouler dans les pays, des chars, des croupes solides tirant l'inexorable, des chevaux à écraser

des murailles, des flammes, des cimiers, des constitutions. Au lieu de cela...

Je songe aux Sao antiques dont on m'a parlé tout le jour et qui vinrent du lointain Nord, amincis et décimés par les déserts. Je songe à l'invasion qui semble avoir couru sur ces pays pleins de mouches mortelles et coupé de fleuves, par groupes infimes, avec des temps infinis d'un passage à l'autre.

Les envahisseurs de bien des temps et de bien des régions du monde furent des hommes silencieux, souvent seuls, des traqués, des étonnés de tout, des blessés, des pantelants, des gens qui ne peuvent plus traverser une eau trop large, et qui, deux mille années plus tard sont encore sur le même bord, lançant seulement alors un pont de pierres.

Donc les Sao étaient des Blancs si hauts de taille que leurs bois d'arc étaient faits de palmiers entiers, que leurs gobelets grands comme des jarres funéraires pouvaient contenir deux hommes assis. Ils pêchaient sans filet en barrant de leurs mains les rivières. Ils prenaient à la main les hippopotames et les dévoraient comme des poulets. Ils annonçaient en criant d'une cité à l'autre leur tour de pêche et leur voix roulait jusqu'au Tchad comme un tonnerre, faisant fuir tous les oiseaux des arbres. Leurs ongles étaient si épais qu'ils ont résisté à la pourriture et qu'on en trouverait aujourd'hui dans les buttes, au dire des hâbleurs actuels. Dans leur chevelure on trouvait des nids de rapaces.

En ces temps-là, l'or n'était pas inerte comme aujourd'hui ; il était vivant, il sortait du sol et s'enfuyait dans les airs. Les Sao l'attrapaient à la course. Un seul morceau placé dans une maison l'illuminait. Les Sao en mettaient dans les murs des cités. Dans les ruines des enceintes on en trouvait encore autrefois, tombant avec le torchis sous les pluies tropicales.

Leur existence était liée à celle de dieux-animaux, ou de génies ou de puissances animales qui ne sont pas des dieux mais qu'il est commode de nommer ainsi, pour éviter les pédanteries. Le prince de la cité d'Afadé régnait aux côtés d'un buffle aux cornes d'or nommé Doumina en dialecte local. Ce buffle était comme un vrai dieu et s'il regardait de

côté l'homme qui se présentait devant le trône, on massacrait aussitôt le malchanceux.

A Makari, régnait également un Serpent. Entre les lignes des chroniques, il apparaît que tout n'était pas qu'euphorie en ces temps-là. Le serpent était haï comme un maître humain, mais pourtant c'est à une assez basse époque que les Sao encouragèrent ouvertement un étranger à le tuer.

A la fin du xve siècle, paraît-il, Husein fils du sultan bornouan de Birni-Gazargamu, arriva à Makari sur l'invitation des Sao : il y trouva le Serpent et le tua.

Il faut admirer la simplicité des légendes : il trouva le Serpent qui régnait et le tua.

Mais l'affaire n'en resta pas là.

La bête avait des enfants. A la mort de leur père le chef, les aînés des mâles s'enfuirent. Ce fut un éventail de serpents lâchés dans les marais. L'un s'en fut à Ngamé, un autre à Byan, un troisième à Wouo. Les plus jeunes restèrent dans Makari, dans le cimetière des Sultans, à l'intérieur de l'enceinte du palais.

La preuve en est, disent à tout hasard les informateurs, que ces reptiles se rendent encore des visites de ville en ville en criant comme des chèvres, ce qui oblige les gens de Makari à leur faire des offrandes de bouillie.

Mais le plus intéressant dans ce massacre fut la scène de boucherie qui se passa sur la grand'place. Le vainqueur, comme tout usurpateur, avait le souci du bien-être immédiat de ses futurs sujets. Il voulut leur éviter une trop grande accumulation de pourriture en un même point. Prenant l'énorme serpent mort, il l'allongea sur ce qu'on appelle la « place du galop », là où les petits sultans, sous-chefs et autres cavaliers à falbalas viennent chevaucher à fond de train en l'honneur du Prince. La queue du monstre partait du palais aux grands murs ; la tête était posée dans la poussière, face à la ville. Il semblait avoir été vomi par la porte béante de son appartement.

Alors, Husein, le vainqueur, fit couper la tête du reptile. On l'enterra au lieu-dit Gocelo, où le fondateur de la ville avait trouvé l'iguane indicateur. Du ventre ouvert, on tira les entrailles qu'on enterra dans un autre important lieu-dit.

Puis le reste du corps fut fendu en deux, dans le sens de la colonne vertébrale, et les deux moitiés sectionnées chacune en ce qui les concerne en autant de morceaux qu'il y avait de quartiers, à droite et à gauche du palais.

Les tronçons de gauche furent enterrés dans les quartiers de gauche, un par quartier. Il en fut de même pour ceux de droite. A côté de chaque bloc de chair, on plaça une poterie spéciale.

Mais, dès la mort du Serpent, les habitants de Makari le regrettèrent. Ils dirent qu'on leur avait tué leur sultan. Leur tristesse dura huit jours, le temps pour Husein de faire la retraite réglementaire avant l'intronisation. Puis Husein régna.

Mais les gens de Makari, jusqu'à aujourd'hui, se souviennent du monstre et de l'usurpation. Ils montrent encore le grand trou, sur la « place du galop », où coula le sang pendant le dépeçage et la répartition géographique des quartiers de chair. Ils y voient, avec leurs yeux de parents, des traces rouges laissées par leur ancêtre, et lorsque le Bornouan prend des décisions qui ne leur conviennent pas, ils disent :

« Toi, tu es musulman. Tu es le chef, c'est vrai ! mais la terre est à nous autres, hommes de la famille du Serpent. »

Soit dit en passant, c'est avec des boutades de ce genre qu'on reconstitue une civilisation, car elles sont souvent l'aboutissement de mythes des plus précieux.

Mais il faut dire que ces massacres d'animaux régnants nous font descendre à des périodes quasi-historiques. Si nous remontons à nouveau dans les volumes nébuleux des hauts de dynastie, nous constatons que les Sao, les tout premiers, les vrais géants, tenaient leur pouvoir d'un attirail trouvé par hasard et non pas arraché à un souverain en exercice.

Ce matériel n'avait pas de propriétaire. Il reposait dans un trou, non loin de celui que fit Machilanga de sa lance, dans la butte d'arrivée.

Le contenu récolté était fort étonnant et il suffit à expliquer la fixation des Sao en ces lieux.

Il faut remarquer en effet qu'un peuple éprouve l'impérieux besoin d'expliquer pourquoi ses ancêtres sont tombés en arrêt devant la région qu'il occupe. Il y a toujours quelque

merveilleux dans la raison qu'il en donne, et si l'on serre de près le miracle, on s'aperçoit que l'arrêt s'est produit non pas tant devant la région que devant un district, non pas tant devant ce district que devant l'emplacement restreint de la cité, qui se réduit lui-même à un quartier dans lequel s'étale la petite surface où est percé le trou contenant la merveille.

Et pour un esprit désireux de réduire les choses à leur plus simple expression, on peut encore choisir dans le matériel du miracle le pivot, le clou, autour duquel s'éparpille le reste.

C'est ainsi que les Sao d'antan, jarrets couverts de sable et les yeux clignotants, arrivèrent sur la magnifique forêt, galerie qui coiffait le fleuve et qui les bloqua sur place pour l'éternité. De cette forêt, ils choisirent la rive gauche ; sur cette rive s'étendait un emplacement nu ; sur cet emplacement une butte ; dans cette butte un trou ; dans ce trou un matériel de fer.

Quand l'ancêtre regarda, il trouva un couteau de jet, une massue, une sagaie, une couronne et un Coran.

Que le Coran, ici, ait une allure absurde, puisque tout cela se passait bien avant l'Islam, il ne faut pas s'en formaliser. Un Kotoko dira sans embarras que les Sao avaient une écriture, donc un livre qu'il est commode d'appeler Coran. Mais ce n'est pas là l'étonnant, bien que ce « Coran » dans la suite ait été le support de coutumes atroces. Ce que je retins de la nomenclature, au moment où elle me fut dictée, ce n'était ni la massue ni le couteau de jet, armes pourtant inusitées actuellement en ces contrées. Je ne dressai l'oreille qu'au nom de la couronne.

Je me méfie — au sens bonhomme du mot — de ce genre de couvre-chef en Afrique Noire. Dès qu'un homme me dit : « Il y avait là une chéchia de fer », je m'attends à tomber tôt ou tard dans l'extravagant.

L'informateur principal était un aveugle éperdument vieux, sec et fragile. Il avait des embarras de langue et de dents. Il parlait la tête penchée comme pour s'excuser de sa vieillesse ; une tête à petits cheveux blancs et barbe maigre, à pommettes saillantes et joues rentrées, bien séchées par quatre-vingt-dix ans de soleil, de guerre et de travail.

Un cercle de dix autres hommes, allant du vénérable au

mûr, l'écoutait avec respect. Cette couronne m'enchanta pour une raison que je donnerai tout à l'heure. Mais sur le tout premier moment elle excita la méfiance de juge d'instruction que porte en lui l'ethnographe : je fis tourner le dos à tout le monde du cercle et dessiner aussitôt à chacun, dans le sable, la forme schématique de l'objet.

Les hommes se taisaient ; le vieillard tenait toujours son visage penché vers la terre.

— Ce casque, dit-il, était fait d'un cerceau pour la tête et de deux arceaux plats en dôme.

Ayant fait le tour de l'assistance, je vis dans la poussière dix couronnes de cette forme, c'est-à-dire lombardes.

*
* *

Cette enquête m'en rappelait une autre, qui se situait à deux mille kilomètres de là. Elle me rappelait certain sanctuaire en forme d'obus que j'inventoriais en tenue rituelle, c'est-à-dire nu[1], dans les falaises du Niger Français. Il s'agissait de l'autel d'un puissant animal qui ne laissera pas de faire parler de lui un jour ou l'autre chez les ethnologues, ce peuple « à l'imagination redoutable et d'une ingéniosité sans limites » comme dit mon camarade Théodore Monod. Cet animal qui est peut-être un Dieu, peut-être même une sirène, se nomme le lamantin.

Le lamantin, comme chacun sait, est un animal d'eau, théoriquement d'estuaire, mais pouvant remonter les fleuves à des distances ahurissantes. La légende aidant, il fait mieux encore : il remonte les affluents, se glisse dans les lits secondaires, avise les ruisseaux, entreprend les filets d'eau, se met au sec, escalade des rochers formidables, et finalement s'arrête, faute de sommets plus élevés, sur des falaises de cinq cents mètres de hauteur ouvertes sur des mers de sable.

Et là il est roi.

La preuve en est que l'attirail de ce sanctuaire des falaises est un attirail royal tout semblable, surtout en ce qui concerne la couronne lombarde, à celui des rives du Chari où fleurissent

1. Le contact avec les attributs totémiques, chez certains Dogons du Soudan Français, interdit le port de vêtements tissés.

aussi, comme par hasard, des histoires de ces « gens des eaux », de ces lamantins avec lesquels, en certains pays, les humains s'accouplaient très réellement, il y a moins de trente ans.

*
* *

Mais ceci est une parenthèse.

On a donc vu que l'objet le plus redoutablement incompréhensible et central des temps présents et passés de l'histoire Kotoko-Sao est une couronne de fer.

Elle avait été déposée dans un trou très central, lui aussi, placé sous une pierre qui joua un rôle jusque dans les temps modernes : sur cette pierre, après la présentation aux trois iguanes qui censément opinaient du fond de leur tanière, le nouveau sultan montait et faisait un tour d'horizon, l'œil sur la crête de l'enceinte, pour prendre possession du pays.

C'est à peu près ce que fait le roi d'Angleterre sur la pierre d'Écosse.

Mais moins heureux que le roi d'Angleterre, le sultan kotoko a été frustré de sa pierre par un sous-officier français appartenant aux troupes de la conquête et désireux, ayant pris la ville, de surveiller les régions hors les murs. Cet homme honnête la prit pour base d'une magnifique tour en terre de huit mètres, du haut de laquelle on pouvait voir au delà des grands murs et découvrir tout l'univers, c'est-à-dire le paysage à une portée de fusil.

Le sultan actuel, au jour de son intronisation, a dû monter sur la terrasse pour se trouver très exactement au-dessus de la pierre sacrée.

Je dis que ce sous-officier, malgré tout, a été honnête. En effet, beaucoup, dans son cas, auraient suivi la méthode inverse : au lieu de s'élever plus haut que les murs de la ville, ils les auraient fait raser.

Or, un mur est une affaire extrêmement sacrée qui marque la fin de deux mondes : la ville et l'hors-la-ville. On pense souvent que rien n'est sot comme une frontière. On a tort.

C'est une affaire de dieu.

Qu'on ne prenne pas ce mot au sens restreint. Un dieu peut être beaucoup de choses et de personnages : un animal,

un génie, un ciel, une libellule. Dieu est en plus un mot commode. Mais la question n'est pas là.

La limite est une affaire de dieu, et non une affaire d'homme. Peut-être l'a-t-on senti en lisant l'aventure du Serpent dont les morceaux firent l'objet d'une répartition municipale et furent enfouis dans des lieux-dits déterminés.

Mais il y a mieux : à Goulfeil, cité craquant dans ses murs, on compte six quartiers qui s'inscrivent sur la planchette selon des lignes sinueuses et avec des noms chantants : Guérenndouman, Sagoua, Guéwalga, Liwinndé, Magaloué, Guémalgoué.

On pense, en regardant le plan, que les sinuosités de ce puzzle sont dues au hasard, aux disputes, aux éboulements, aux arbres à contourner. Ou plutôt on n'en pense rien. Pourtant cette inscription de la cité sur son sol est une chose d'importance et surhumaine. Elle n'est pas un jeu du hasard ; elle est la matérialisation du partage de la ville entre les trois iguanes du Nord-Ouest, du Sud-Ouest, de l'Est. Elle est plus : eux-mêmes ayant procédé à l'opération, ayant tracé les lignes, elle marque leur volonté de partage, leur volonté d'ordre urbain et de paix. Chacun d'eux s'est taillé deux quartiers personnels dans l'espace alors vide où devaient s'installer les hommes : d'un commun accord, ils partirent sur le sable libre et le sillon de leur queue marqua le passage des ruelles qui devinrent plus tard les limites administratives.

Mais la frontière par excellence, c'est l'enceinte de la cité.

A qui débouche brusquement sur la maçonnerie de Goulfeil on ne fera pas croire qu'un tel édifice ne défend que contre les ennemis temporels.

Il a quelque chose d'archangélique.

En fait de mur de ville, les Kotokos ont pris la suite des Sao. Et les Sao eux-mêmes ont imité ce qu'ils faisaient chez eux dans leur pays du Nord près de la mer noire et salée, peut-être la Méditerranée, peut-être la Mer Rouge.

En tassant la terre sur une large base ils la faisaient monter en amincissant la masse et en ménageant vers le haut un chemin de ronde. A le trancher d'un grand coup de scie, le mur se présenterait, en bout, sous la forme d'un haut trapèze échancré au sommet par le chemin de ronde.

Huit portes découpent l'enceinte, à deux battants de bois d'une seule pièce, à architrave épaisse percée de deux trous ronds faits de cols de grandes cruches noyés dans le torchis et faisant office de machicoulis.

Le mur sao, c'est-à-dire le mur kotoko actuel, est une institution. Il s'impose à qui le regarde, civil ou militaire, cavalier ou fantassin. L'artillerie blanche des premières colonnes qui battirent ces contrées hésita devant tant d'épaisseur ; les obus de petits calibres y auraient fait, à l'époque, de gros trous de rats.

Le mur de Goulfeil est haut comme la plus haute perche de piroguier du bief qui s'étend du Tchad à Mara. Il dépasse donc sept mètres. Avec un bois de cette taille, le pêcheur doit pouvoir amarrer sa lourde barque à l'endroit des tourbillons de hautes eaux sur la ligne transversale qui joint deux points sacrés de part et d'autre du fleuve. Il faut pour trouver un tel bois vaquer longuement dans les bosquets. Dès qu'il est reconnu comme le plus grand, il devient le bien du chef et celui qui l'a taillé n'en a que l'usufruit.

Au jour de la réfection du mur, la perche sert d'étalon ; en hauteur le torchis doit la dépasser, en longueur elle mesure les secteurs que les gens de chaque quartier répareront.

On fait l'opération aux hautes eaux, quand le fleuve et les mille canaux du nord ont transformé la région en marais définitif. Les vagues du Chari, par grand vent, viennent battre la piste du tour d'enceinte. En arrière de la ville, l'eau calme de l'inondation bloque aussi les voies. Sur la langue de terre qui se faufile entre mur et marais, les gens sont alignés pour le travail. Hommes, femmes, enfants. Les tambours ont battu par les ruelles, refoulant le peuple vers les portes. Les hérauts ont crié :

« Ecoutez ! nous travaillons au mur ! »

Tous sont venus, car c'est une fête et le sultan fait égorger des moutons. On est à pied d'œuvre : la terre sous l'orteil et l'eau devant soi. Il suffit de brasser l'une avec l'autre, de faire de bonnes boulettes de boue et de les donner aux spécialistes qui enduisent la paroi.

Car il s'agit surtout d'enduit. La masse profonde du mur n'a sans doute pas varié depuis les premiers âges. Sur une

magistrale ossature, chaque sultan apporte son crépi protecteur, sans plus. S'il lui fallait refaire le tout, sa fortune en serait entamée : j'ai calculé que l'enceinte de Goulfeil contenait cinquante mille mètres cubes de terre.

C'est sans doute des travaux de ce genre qui ont fait naître dans la cervelle du peuple les histoires de géants.

*
* *

Je reçois une terrible tape dans le dos.

— Mon vieux ! — s'écrie l'interprète Ali Fort-Lamy.

— Alors ? — dis-je sévèrement, — ne te gêne plus !

— Ce n'est pas à vous que je parle, — répond Ali Fort-Lamy, — c'est à la tsé-tsé que je viens de tuer sur vous.

Nous sommes sur le plus haut tas d'ordures de Goulfeil.

Lebeuf est dans le bas, c'est-à-dire à plusieurs mètres en dessous. Il regarde cette vraie colline. Il est bourrelé de regrets. Moi aussi. Nous voudrions bien remuer ce fumier magnifique, mais vraiment ce serait insensé. Nous n'avons plus d'argent pour nous permettre de culbuter cette institution : cent hommes seraient nécessaires pendant des semaines.

Pourtant la chose en vaudrait la peine ; le tas n'est pas né d'hier et Dieu sait ce qu'on pourrait trouver dans un tel conservatoire.

Il s'élève à droite de la porte Gémalgoué. Son jumeau, moins important, borde le chemin à gauche. On passe ainsi dans un sentier encaissé, entre des siècles d'ordures. En haut, les chèvres éternuent dans la poussière, broutant des tessons et faisant des crottes sur des couches insignes que les érudits cribleraient à genoux, l'œil en feu et la main dévote.

Mais nous n'y pouvons rien.

— C'est malheureux tout de même ! — dit Lebeuf en écartant les bras.

Son visage est funèbre, le mien aussi sans doute.

Pourtant, nous n'avons pas à nous plaindre.

Nous avons fait, à Goulfeil, notre plein provisoire de matériel archéologique et d'institutions fossiles. Le coup de sonde a été plus profond qu'ailleurs, car nous avons profité des expériences acquises. Et il en sera ainsi à chaque nouvelle

cité. Nous devrions nous réjouir de sentir sous nos pieds ce réseau de plus en plus solide d'observations.

Mais les hommes sont insatiables. Lebeuf et moi, la rage aux dents, contemplons l'insoulevable.

— C'est malheureux ! — reprend-il.

— Réfléchissons ! — lui dis-je pour le consoler.

Et nous voici partis à réfléchir, lui dans le ravin, moi sur la crête.

— Certes — lui dis-je — le plus beau nous manque. Mais quoi ; on ne peut pas tout conquérir. Nous avons déjà des tonnes d'objets. Des cimetières entiers sont en caisse. Avec tous les os remués jusqu'ici vous pourriez reconstituer une demi-compagnie de Sao. D'ailleurs, il n'est pas perdu, ce tas, nous reviendrons. Il est stable, il est repéré sur la planchette. C'est une mine de réserve.

Et j'ajoutai de longs commentaires, dans l'idée de l'apaiser.

Mais il ne résulta rien de ce monologue.

Ni pour Lebeuf ni pour moi.

Nous avons gardé sur le cœur l'inaccessible dépotoir.

Et c'est dans un grand silence, les mains au dos et coups de pieds rageurs dans les mottes, que nous avons longé une dernière fois le haut mur de Goulfeil, flambant sous le soleil et craquelé comme une reproduction de la lune dans un magazine illustré.

MARCEL GRIAULE

ALLEMAGNE 1937

Au moment d'écrire ces notes sur une Allemagne que, durant le mois d'août, j'ai chaque jour sous les yeux, le souvenir me revient des propos d'un Suisse distingué. Libéral et démocrate, mais soucieux pour son état personnel et pour son pays de voir défendre un ordre dont il constate les ébranlements, il parlait avec contentement du contrôle de sagesse que l'amitié anglaise exerce sur la France de 1937. Tout en m'expliquant que, placé aux frontières du redoutable IIIe Reich, il était en mesure de donner des conseils qu'il s'excusait de formuler, il soupira : « Puissions-nous ne point commettre les fautes de la bourgeoisie allemande. Nous en verrions vite les mêmes conséquences. C'est déjà trop de l'attraction que l'aveuglement laisse grandir. Je sais bien que la politique française a présentement d'autres soucis que celui de l'Autriche. Ainsi, nous devons chaque jour remercier le Ciel qu'Hitler ne prenne pas fantaisie d'aller faire une promenade dans son ancienne patrie. L'effet en serait tel, auprès de la jeunesse, qu'il suffirait sans doute à régler la question. » Et, sans que j'aie eu le temps de m'étonner de tant de pessimisme chez un homme porté à faire plus de fond sur la puissance matérielle que sur les forces morales, mon interlocuteur reprit : « Enfin, pouvez-vous m'expliquer cette emprise et quel est ce miracle ? Un de nos conseillers fédéraux, esprit positif, lucide et pondéré, a été reçu il y a peu de temps par Adolf Hitler : il est

revenu gagné. Vous-même, vous l'avez vu, vous lui avez parlé. Qu'a-t-il donc de remarquable ce primaire? »

Je tentais alors de faire admettre à mon inquiet interrogateur que cette simplicité sous laquelle il voulait accabler le Führer-Chancelier était peut-être le vrai secret de son pouvoir et je lui conseillais de lire le portrait, à mon sens remarquable, que M. Alphonse de Chateaubriant a tracé d'Adolf Hitler, dans la *Gerbe des forces*. Mais peu importe cet entretien, puisque devant un paysage de Bavière je découvre aujourd'hui une explication encore plus sensible de l'Allemagne hitlérienne...

« Hauptstadt der Bewegung », capitale du mouvement, tel est le titre que porte officiellement, depuis le 2 août 1935, la ville de Munich. Ce n'est pas seulement une dette de reconnaissance payée à la cité où les sept camarades de 1919 firent sortir de leurs rencontres le parti national-socialiste des travailleurs allemands, mais c'est aussi le fait d'une vocation. Comme l'a écrit le Dr A. Dressler, aucune autre ville d'Allemagne n'était aussi bien placée que Munich pour devenir le berceau du national-socialisme, car dans aucune autre ville les contrastes entre les différentes classes sociales ne sont moins marqués : « Là, la communauté du peuple a depuis toujours manifesté son existence, non seulement dans les fêtes officielles telles que l'Oktoberfest et le carnaval, mais également dans la vie de chaque jour, comme par exemple, à la brasserie Hofbraühaus. Ce n'est pas, en effet, la raison mais le cœur qui régit la vie du peuple à Munich. Ainsi Munich devait être la terre nourricière d'un mouvement qui s'adresse avant tout au cœur et à la foi. »

Le cœur et la foi, voilà bien en effet ce qu'a touché et fanatisé chez les Allemands l'action d'Adolf Hitler. Voilà les chemins par lesquels sa doctrine a pénétré ses compatriotes, puis les a possédés, convaincus qu'elle les tirait de leurs ténèbres. C'est cette conviction de détenir la vérité, cette primauté du cœur sur la raison, cette foi intolérante à tout ce qui n'est pas elle, qui ont donné au national-socialisme son exclusivisme et son caractère religieux. D'ailleurs, Adolf Hitler n'a-t-il pas fait lui-même, dans *Mein Kampf*, l'éloge du fanatisme?

Tandis que j'écris, montent vers moi les bruits de la campagne bavaroise : cris joyeux d'une jeunesse qui plonge dans les eaux du lac des corps brunis, rumeurs des conversations, tintement des verres, rires gloutons des consommateurs, appels des pâtres et sons des cloches montagnardes au pas des troupeaux. Et, de ce concert populaire et champêtre, s'élève constamment le salut de la nouvelle Allemagne : « Heil Hitler ! » Mot d'ordre obligatoire? Effet de la contrainte ou de la discipline d'un peuple soumis? Non pas. Aucune disposition, aucun décret spécial n'obligent ces gens à s'aborder ainsi en tous lieux. C'est pourquoi il est bien remarquable que formule et rite soient entrés en si peu de temps dans les mœurs. Un portrait du Führer dans les plus humbles foyers, l'invocation de son nom au seuil de chaque rencontre, ce sont les signes sous lesquels l'Allemagne a placé son destin et je ne pense pas qu'on la comprenne si l'on n'admet point que c'est de sa part un acte de foi.

Pour la connaissance que nous devons avoir d'elle, l'interrogation est donc celle de savoir où cette foi la conduit. Puisqu'elle s'en est remise à son prophète, nous voici donc ramenés, comme les années précédentes et plus encore que les années précédentes — car désormais l'on veut bien généralement admettre qu'Adolf Hitler n'est dépourvu ni d'autorité ni de pouvoir — à la question de sa volonté et des buts qu'il poursuit.

A l'intérieur des frontières du IIIe Reich, il veut assurément l'application de la doctrine nationale-socialiste, dont les congrès de Nuremberg, véritables conciles, définissent chaque année les dogmes et en fixent l'application. Œuvre patiente et longue, dont il a proclamé lui-même qu'elle exige des dizaines d'années. A l'intérieur, il entend obtenir la réunion et la fusion de tous les Allemands dans une seule patrie. Ce faisant, il veut ce qu'il a toujours voulu. Il agit comme il a toujours dit qu'il agirait.

Au moment où le parti national-socialiste apprête les bilans du Parteitag de 1937, où en est donc la réalisation? Dans les deux ordres, l'intérieur et l'extérieur, deux manifestations récentes peuvent nous enseigner. La première est le congrès de la communauté nationale-socialiste, *Kraft durch*

freude, tenu à Hambourg au mois de juin dernier. La seconde est le très caractéristique discours que le Führer a prononcé, le 31 juillet, à Breslau, à l'occasion des fêtes du lied allemand. J'aborde ici l'examen de l'une et de l'autre ; ensuite je tenterai de conclure.

La politique sociale.

La politique sociale est la plus grande nouveauté du régime ; mais ce serait sûrement, si des Français, de plus en plus nombreux, n'allaient en Allemagne, la moins connue de nous. C'est à propos d'elle que M. Lloyd George manifestait son étonnement émerveillé quand je le rencontrai l'année dernière, à peu près à pareille époque, à Munich, comme il revenait de Berchtesgaden. C'est d'elle que le professeur Grimm, dans la conférence qu'il donna à Paris, en juin dernier, pour le congrès franco-allemand organisé à l'occasion de l'Exposition, disait que le côté social et même socialiste du mouvement hitlérien devrait être de nature à apaiser certaines des craintes exprimées par la politique française. Hitler, expliquait-il, est en effet un véritable socialiste, non pas au sens déformé que le marxisme a donné à ce mot, mais dans le sens véritable de représentant du peuple qui travaille et, si ma mémoire est fidèle, le professeur Grimm ajoutait que le mouvement qui a réalisé en Allemagne la réconciliation et la collaboration des classes, serait tout aussi apte à réconcilier les peuples d'Europe. Après avoir obtenu à l'intérieur de ses frontières la « Völksgemeinschaft », la communauté du peuple, il serait qualifié pour faire hors de chez lui une « Völkergemeinschaft », c'est-à-dire une communauté des peuples européens.

L'idée de la communauté du peuple, elle est le fondement du national-socialisme et tant que l'exercice prolongé du pouvoir ne déformera pas la doctrine, elle en sera sans doute le ciment. C'est elle qu'Adolf Hitler, tout au long de sa course vers le pouvoir, a le plus intensément voulu. Son livre et ses discours abondent en confirmations de ce constant souci. « Si donc, il n'est d'avenir pour l'Allemagne que si la grande masse de notre peuple est gagnée à l'idée nationale, la conquête

de cette masse constitue la tâche la plus élevée et la plus importante de notre mouvement », explique-t-il dans *Mein Kampf*. Et aussitôt de tirer les conséquences : 1° Pour gagner la masse au relèvement national, aucun sacrifice n'est trop grand ; 2° L'éducation nationale ne peut être réalisée que par le moyen indirect du relèvement social ; 3° Il faut agir avec fanatisme, c'est-à-dire, vaincre le poison par le contre-poison : « Quiconque veut gagner la masse doit connaître la clef qui ouvre la porte de son cœur. » ; 4° Il importe de détruire les empoisonneurs internationaux, c'est-à-dire communistes et marxistes doctrinaires de la lutte des classes ; 5° Une communauté nationale ne comporte aucune renonciation à l'idée que chacun doit défendre les intérêts légitimes des gens de sa condition. Tous les intérêts particuliers ne doivent entraîner en rien une séparation entre les classes. La constitution de groupements professionnels ne s'oppose pas à la formation d'une véritable collectivité populaire.

Le plus grand obstacle au rapprochement du travailleur et de la collectivité nationale, observait en effet Adolf Hitler, ce n'est pas l'action des représentants des intérêts corporatifs, mais celle des meneurs qui travaillent dans le sens de l'internationalisme, dans un esprit hostile au peuple et à la patrie, et c'est ici qu'il émettait le jugement que je rappelais tout à l'heure : « La marche de ce phénomène de transformations et de rapprochement des classes n'est pas une affaire de dix ou vingt ans : l'expérience conduit à penser qu'elle embrassera de nombreuses générations. »

Tout observateur de bonne foi conviendra que trois ans après l'installation au pouvoir, le national-socialisme a fait faire à la communauté du peuple allemand des progrès qui dépassent les espérances conçues par Adolf Hitler, alors qu'il écrivait *Mein Kampf*. C'est qu'il a trouvé, pour mettre en œuvre sa politique sociale, des collaborateurs qu'animaient la même foi, la même volonté, et la même audace dans l'entreprise. Le Dr Robert Ley, chef du front du travail et fondateur de la « Kraft durch Freude », *la force par la joie*, est un des principaux parmi ceux-là. Trapu et jovial, autoritaire et familier, rude et sensible, cet ancien ouvrier d'usine, l'un des premiers gagnés à la cause, est une force de la nature.

C'est lui qui commande l'immense armée brune du travail et il traite d'égal à égal, dans une camaraderie bien frappante, avec cet autre conducteur d'hommes le maréchal von Blomberg, chef de la Wehrmacht, l'armée nationale, laquelle a succédé à la Reichswehr, dont on continue à tort en France d'employer le mot désormais dépourvu de sens. Le front du travail et l'armée unis dans la communauté populaire (Volksgemeinschaft) se retrouvent et collaborent dans la force, le travail, la joie, à cette formidable K.D.F. sortie du cerveau de l'ancien ouvrier Robert Ley. Pour le national-socialisme, le peuple en armes ne doit jamais rompre ses liens avec le peuple au travail.

Mais, c'est dans les paroles mêmes du Reichsleiter Dr Ley qu'il faut chercher l'explication de cette politique sociale. Aucun commentaire ne vaut les textes authentiques. C'est pourquoi je vais puiser dans la sténographie du discours prononcé par le Dr Ley, le 17 juin dernier, à Hambourg, quelques-uns de ces passages où le style rude, direct et vibrant de l'improvisation projette sa clarté sur ce socialisme d'Adolf Hitler si mal connu des lecteurs de nos journaux quotidiens.

S'adressant à l'immense foule de K.D.F. le Dr Ley entame son exorde :

« L'Allemagne était devenue malade, cela non pas seulement pendant et après la guerre, car bien longtemps avant celle-ci un mal insidieux s'était répandu sur nous. Ce mal était déjà visible depuis la sixième décade du siècle précédent, lorsque le libéralisme, le Centre ainsi que d'autres influences envahirent notre peuple. Les bacilles qui provoquèrent nos déchirements existaient, d'ailleurs, déjà depuis des siècles dans notre corps social. L'Allemagne était atteinte. C'est alors qu'en 1914, elle entreprit un effort héroïque pour vaincre le mal. Elle fut vaincue. Nous pouvons en parler sans amertume. Eh oui ! Nous avons été vaincus, nous avons perdu une guerre, ce n'est pas la seule que nous ayons perdue, au témoignage de l'histoire ; mais nous avons aussi remporté des victoires. Car, pour nous comme pour les autres, les défaites et les victoires ont alterné. Il n'y a donc point de honte pour nous à avoir perdu la guerre. Car si nous avons perdu la guerre, nous avons aussi gagné une révolution. Nous étions gravement

malades, presque sur le point de disparaître dans l'abîme, avec 6 millions de communistes, 9 millions de social-démocrates, 4 millions de centristes et 1 million et demi de membres du parti populiste bavarois. Mes chers amis allemands, peu importe que vous vous soyez ralliés à tel ou tel moment, à tel ou tel drapeau. Mais notre pays se serait presque disloqué quand la lutte dans la Ruhr battait son plein, quand nos marxistes déchiraient le pays, quand la guerre civile était à son zénith et l'égorgement universel. C'est alors que l'Allemagne fut sur le point de se désagréger. L'idée en est affreuse, mais l'Allemagne était moribonde. Cela, nous l'avons tous vu. Que de fois n'a-t-on pas lu dans les journaux : « Hier soir des extrémistes de droite et de gauche se sont trouvés en présence et ce fut une fusillade générale ». Cette lecture faite, le bon bourgeois enfilait pantoufles et casque à mèche en disant : « Merci, mon Dieu, de ne pas en avoir été ! » Nous ne cessons de remercier le Seigneur, tous les jours qu'il nous octroie, de la grâce qu'il nous a faite de nous envoyer un Adolf Hitler, qui nous a guéris et rendus sains et forts, lentement mais prudemment. C'était un bon médecin et un bon père et celà il l'est aujourd'hui pour tous en général et pour chacun en particulier. Cette merveilleuse relation d'homme à homme qui existe entre tout Allemand et son Führer est peut-être le plus éblouissant miracle de notre époque. »

Après avoir vanté la joie de vivre et la vie difficile, parce que c'est grâce à elle qu'ainsi que le soleil et la pluie se relaient dans la nature, le bonheur succède aux fatigues et à l'ennui, le Dr Ley apostrophe son public :

« Mes chers amis ! Non, le paradis n'est pas sur cette terre. Cela, nous devons le dire bien clairement à notre peuple, et nous le disons. Nous ne courons pas après la popularité, mais nous disons à l'ouvrier : « Ta vie est dure, nous le » savons ; nous aussi sortons de ton rang. Adolf Hitler était » un ouvrier. J'ai fait moi-même sept ans d'usine. Nous » avons tous été à tes côtés. Nous savons ce que c'est. » Notre vie d'aujourd'hui n'est pas précisément ce qu'on appellerait agréable. On ne peut pas le dire quand on court journellement du nord au sud et de l'est à l'ouest. Non, la vie est pénible,

la vie est dure. Il y aura toujours des soucis, les soucis seront toujours là. Si aujourd'hui nous surmontons un souci, demain il y en aura un autre. Ce qui est décisif, ce n'est pas le fait qu'il y ait des soucis. Ce qui seul est décisif, c'est que l'homme allemand ait la force de surmonter les soucis. Nous voulons donner cette force à l'homme allemand.

» Nous sommes ici en opposition absolue avec le marxisme. Le marxisme promet, promet et promet. Il promet le ciel sur la terre. Le paradis est à Moscou ou à Amsterdam, avec la deuxième Internationale, ou d'autres encore ont quelque part une nouvelle Internationale. Non, mes chers amis allemands, et vous, mes hôtes distingués de l'étranger, nous n'avons pas le droit de promettre aux hommes le paradis, mais nous devons dire la vérité en parlant au peuple. Le peuple doit savoir ce que nous voulons. Le peuple peut supporter la vérité ; la vérité est dure et non pas douce. Nous disons : « Nous pouvons te donner de la force, nous le voulons » et nous le ferons. Mais il faudra ensuite que tu viennes » à bout toi-même de tes soucis, de tes peines, de tes charges. »

» Nous donnons tout d'abord comme source de force la communauté. Vous, mes hôtes venus de l'étranger, vous observerez cela. Ce qui doit vous frapper surtout, c'est de voir, si vous avez connu l'Allemagne auparavant, comment ce peuple allemand maintenant se rassemble et se masse. C'est un phénomène caractéristique de voir aujourd'hui à nos manifestations, nos réunions, nos défilés, des masses toujours plus énormes. La deuxième observation que vous pouvez faire en Allemagne est le souci des hommes. Je n'exige des entrepreneurs que l'observation d'un seul principe et d'un seul point. Je répète sans cesse à l'entrepreneur : « Sois » le chef dans ton entreprise, sois un officier pour ton équipe ! » Si tu enlèves à un officier le soin de veiller sur ses hommes, » tu lui enlèves tout. » Je n'oublie pas une parole de notre vénéré maréchal von Blomberg. Lorsque je lui exposais que je désirais, avec K.D.F., faire quelque chose pour les militaires par la création de foyers du soldat, il me dit : « Tout cela » est très beau, nous le ferons aussi ; mais je ne supporterai » jamais que quelqu'un en Allemagne surpasse les officiers » dans leur sollicitude pour le bien-être des soldats. »

« Cette parole, je la répète à nos entrepreneurs. Je ne leur demande pas beaucoup, mais nous n'avons plus de place dans la communauté du peuple pour celui qui ne veut pas collaborer à notre œuvre, car le bien le plus précieux à l'usine et au travail, c'est l'homme allemand, l'ouvrier allemand ! A qui pêche contre ce principe, à qui néglige l'homme et pense que les machines et les bâtiments de l'usine ont pour lui plus de valeur, à celui-ci nous lui expliquerons clairement notre point de vue. Ceci est un problème d'éducation. Cette nouvelle Allemagne n'est pas autre chose qu'une seule et grande éducation de notre peuple ; peu importe la qualité ou le rang, que ce soient l'armée, le service de travail, la jeunesse hitlérienne, le Front du travail, les groupements d'usines, les sections de protection ou les sections d'assaut. Chacun se sent appelé et considère que son plus beau devoir est d'apprendre à bien penser et à bien agir à ceux qu'il a sous sa direction. C'est le principe : être camarade, être fidèle, être capable de se défendre et avoir le droit de veiller sur les autres ! Il n'y a rien de plus beau que d'avoir à veiller sur les autres. Nous ne faisons pas cela par pitié ou pour gagner le Ciel. Nous rejetons d'ailleurs toute pitié : non, nous ne voulons pas compatir ; c'est assez qu'un homme souffre, et il n'est pas vrai le proverbe qui dit : « Chagrin » partagé, chagrin diminué. »

» Non, non, nous ne voulons pas compatir avec les autres. Qui souffre doit souffrir seul. Je considère précisément comme asocial quelqu'un qui ne cesse de venir à vous en se lamentant et se plaint de mal de dents ou de quelque autre malaise. Je dis à celui-ci : « Mon cher ami, une communauté populaire » veut t'aider. Va à l'institution qui peut t'aider, que ce » soit le Front du travail, le Parti national-socialiste, l'œuvre » nationale-socialiste d'assistance, ou n'importe quelle autre » organisation. Plus personne en Allemagne n'est seul. » C'est le plus beau sentiment que nous éprouvons en Allemagne.

» Soixante-dix millions d'êtres partagent nos soucis avec nous. Chez nous, personne ne succombe plus, personne ne souffre plus de faim et de froid. Certainement, il y a encore beaucoup de misère et de détresse. Mais plus personne n'est seul. Nous ne faisons rien par pitié, mais par conscience de notre devoir

envers notre peuple. Nous savons que chacun de nos concitoyens est une partie de nous-même, que chaque bras qui travaille est un capital pour l'Allemagne. Ce n'est que pour cette raison que nous nous entr'aidons, pour aucune autre raison. »

Enfin, après avoir longuement commenté le principe suprême de la politique sociale allemande : « Tout notre travail part de l'entreprise. L'entreprise est une unité, une cellule vivante. Qui s'attaque à l'entreprise, s'attaque à la communauté, au parti national-socialiste. Si vous vouliez mettre l'entrepreneur dans une classe spéciale, ainsi que les employés et les ouvriers, nous vous dirions alors : « Cela ne va pas. Toute l'entreprise, » depuis l'entrepreneur jusqu'au commissionnaire forme une » unité ! » C'est ce qu'il y a de nouveau dans l'organisation allemande. »

Le Dr Ley en vient, dans le discours de Hambourg, à la collaboration avec l'étranger et il le fait en ces termes qui valent, semble-t-il, d'être connus : « Je voudrais pour finir aborder encore un domaine, celui de notre collaboration internationale avec les autres peuples, dire pourquoi ils sont ici, pourquoi ce congrès. Les syndicats, qu'ils aient été marxistes ou chrétiens, qu'ils aient été rouges bon teint ou roses, c'est complètement égal, ils avaient un vice commun. Ils voulaient monter sur une forme unique les règlements sociaux des peuples. N'importe où, à Amsterdam ou à Anvers, ou à Bruxelles, ou à Paris, ou à Moscou, il y avait un groupe quelconque d'intellectuels. Ils élaboraient un programme et désiraient que tous les peuples s'orientent suivant ce programme. C'était une folie qui devait échouer. Je ne peux pas donner au Français le même ordre social qu'à l'Allemand, je ne peux pas donner à l'Italien le même ordre social qu'à l'Allemand, ni au Hongrois le même qu'au Bulgare, ni au Bulgare le même qu'au Serbe, etc. Chaque peuple a sa nature propre, son caractère racial, d'après lesquels il veut vivre et le doit aussi. Si les chefs ne le comprennent pas, les peuples font alors sauter les institutions qu'on édifie pour eux. Ce sont des camisoles de force. Toutes ces Internationales étaient des camisoles de force ; les peuples jeunes les ont rejetées. Nous de même, aujourd'hui, suivons un nouveau chemin. Nous sommes à vrai dire venus sur ce chemin uniquement

poussés par notre instinct. Quelqu'un d'entre nous ne l'a pas découvert après de longues années d'études et de travail intellectuel. Nous avions, l'année passée, le congrès des Loisirs. Presque tous les peuples y sont venus, bien qu'avec des délégations beaucoup plus faibles que celles d'aujourd'hui, plutôt en observateurs, avec des regards curieux. Il me passa alors par la tête qu'il y aurait pourtant là une base pour réaliser une collaboration en s'appuyant sur la joie commune. Pas de nouvelle Internationale, vraiment pas. Nous avons vu comment toutes ont fait faillite. Nous ne voulons pas continuer cette voie, c'est ridicule, puéril et faux. Nous voulons seulement trouver une base commune. Dans quel domaine les peuples se comprennent-ils le mieux ? Dans la joie, lorsqu'ils rient. Lorsque l'homme rit, c'est là qu'il s'ouvre, vous pouvez alors lui parler d'autre chose, vous pouvez alors aussi négocier avec lui. Mais il faut d'abord ouvrir le cœur de l'homme, lui apporter la joie. Le rire est une langue commune, tous la connaissent, tous se servent aussi de cette langue.

» C'est ainsi que je me suis demandé s'il ne serait pas possible d'arriver sur cette base de la joie, en respectant le caractère propre à chaque nation, à maintenir une collaboration constante. Que les idées de l'un soient à droite, celles de l'autre à gauche, que l'on construise son ordre social comme ceci, l'autre comme cela, nous ne désirons pas du tout que les autres peuples acceptent notre ordre social. Nous ne savons pas du tout si ce serait bon ; nous ne pouvons pas le juger du tout ; ce sont les chefs de peuples qui doivent le faire eux-mêmes. Notre national-socialisme n'est pas un produit d'exportation, nous le répétons encore une fois. Mais nous désirons que tous les peuples arrivent à la connaissance de leur âme, puissent avoir chez eux du travail et par là trouvent la joie de vivre. Nous croyons que les peuples règlent eux-mêmes leurs affaires à l'intérieur de leur pays, les règlent raisonnablement, s'ils surmontent les oppositions de classes, se rassemblent et comprennent que chaque peuple est une communauté voulue par le destin, que le patron ne peut pas vivre sans l'ouvrier et l'ouvrier sans le patron, nous croyons que les peuples viennent maintenant à la connaissance d'eux-

mêmes, au calme intérieur, qu'ensuite aussi le monde entier rentrera dans le calme.

» Lorsqu'un jour les semeurs de haine ne seront plus à l'œuvre, lorsque l'ennemi mondial, le bolchévisme, sera une fois exterminé — et il le sera, il n'y a pas de doute à ce sujet, j'ai la conviction inébranlable que le bolchévisme sera extirpé du monde entier avec les tiges et les racines — alors, chers concitoyens et chers hôtes étrangers, nous vivrons en paix. Car les antagonismes qui opposent les peuples sont la plupart du temps ridiculement petits devant ce que serait la guerre. Nous avons vu ce que c'est, nous avons derrière nous la plus grande des guerres ; elle n'a pas chassé du monde ces antagonismes : elle les a, au contraire, découplés. Nous ne voulons pas nier que nous avons encore beaucoup à faire et qu'il y a encore beaucoup de misère et de détresse, mais je vous le dis : « Vous pouvez aller où vous voulez, l'homme » allemand rit de nouveau. Il a retrouvé la joie de vivre, » c'est notre Führer Adolf Hitler qui l'a donnée au peuple » allemand ! »

Ne cherchons pas si, en suggérant aux gouvernements de fonder l'amitié des peuples sur la bonne humeur et la joie de vivre, le Dr Ley fait un rêve ou une anticipation. Il y aurait trop à dire sur les conditions de la bonne humeur et la joie. Examinons seulement, dans un bref résumé, les résultats de *Kraft durch freude*, tels que les a exposés, avec une sécheresse de bilan, le rapport technique rédigé par M. Horst Dressler Andress pour le congrès de Hambourg. Les voyages populaires de K.D.F., qui avaient passé de 2 millions à 3 millions de participants, ont accueilli, en 1936, 6 millions de voyageurs. L'hiver prochain, grâce à l'accord avec l'organisation italienne *Dopo lavoro*, toute la flotte de K.D.F., habituellement immobilisée durant l'hiver, sera envoyée dans la Méditerranée et l'on prévoit qu'en 1940, à l'occasion des Jeux olympiques, elle transportera au Japon des milliers d'ouvriers allemands.

Sur terre, 11 millions de voyageurs transportés dans une année dans la montagne, sur les rives du Rhin ou sur des plages !

Pour les loisirs du soir, les plus grands chefs d'orchestre

dirigeant les concerts de K.D.F. et 1.635.598 auditeurs assistant à ces concerts, au lieu de 576.594 en 1934. 185.000 représentations diverses (théâtres, concerts, cinéma, etc.) auxquelles assistèrent, depuis le début, plus de 64 millions de citoyens, 31 millions dans la seule année 1936 !

Mêmes résultats prodigieux dans les sports, dans les conférences professionnelles ou dans les bibliothèques. Mais il faut encore, puisqu'il est impossible d'entrer dans le détail du gigantesque mécanisme de K.D.F., parler d'une de ses sections spéciales « *Schönheit der Arbeit* », *Beauté du travail.* C'est elle qui veille à ce que les ateliers soient agréables, clairs et sains, à ce que des lavabos et des vestiaires, des cantines gaies et des terrains bien gazonnés soient à la disposition des ouvriers. Le progrès des réalisations, dit Horst Dressler Andress dans son rapport, s'est accompli comme suit. Pour l'année 1934 : entreprises critiquées, 2.975 ; entreprises améliorées, 2.037 ; sommes employées : R.M. 12.505.269. En 1935, cette somme s'éleva à R.M. 99.389.398. En 1936, 6.185 entreprises avaient été améliorées ; mais comme on avait déjà remédié dans les années précédentes aux abus les plus criants, et parce que des modèles uniques d'installations bon marché avaient été créés, les dépenses purent être réduites à R.M. 79.288.498.

Ne convient-il pas d'admirer cette volonté, cette suite dans l'effort et cette somptuosité qui ne reculent devant rien, non pas pour atteindre des embellissements ou enjolivures, mais afin de rendre au travail son éminente dignité ? « Nous mènerons de nouvelles tâches à de nouveaux succès et n'aurons pas de repos tant que nous n'aurons pas conduit à son plus bel épanouissement la vie du peuple allemand », proclame cependant encore Horst Dressler Andress, à la fin de son rapport du congrès de Hambourg.

La politique extérieure.

Maintenant, voici l'autre question et voici pour nous le principal. Ce peuple que l'on sélectionne, que l'on exalte et que l'on anime d'une commune foi, quels destins veut-on pour lui ? Car c'est une explication insuffisante de dire que,

remplie de l'invincible joie à laquelle elle a droit, l'Allemagne doit vivre. « Vivre sa vie », ce n'est assurément pas la règle paresseuse que le national-socialisme lui propose. Vivre en s'affirmant, vivre en voulant, vivre dangereusement, telle doit être la norme et telle sera la joie. « Lorsque le bourgeois vient nous dire, proclamait encore le Dr Ley : « Tenez-vous » donc enfin tranquilles ! », nous ne pouvons que répondre : » Mon bon ami, le calme que tu désires est un silence de » cimetière, de nécropole, un repos sépulcral dont nous ne » voulons pas. Le printemps est partout où une vie nouvelle » veut naître. Les tempêtes s'abattent sur un peuple, renversant » et anéantissant tout ce qui est vermoulu, mais en doublant » la force de ce qui est sain et fort. Les révolutions sont une » apothéose et une merveille. Un peuple qui ne peut plus » supporter une révolution intérieure, est un peuple voué à » la mort. »

Ainsi reparaît, sous de neufs ornements, le vieux *werden* qui entraîne la masse allemande, l'implacable attirance du devenir qui habite le cœur de la race. Vers quoi ? Il n'est pas difficile de le dire. D'abord vers l'unité, car le *zusammen marschieren* est naturel à tous les Allemands. Ensuite vers la puissance que confère la masse.

Dans la conférence où il définissait la position de l'Allemagne vis-à-vis de l'Europe et le rôle qu'elle entendait jouer dans l'organisation européenne, M. le professeur Grimm, désireux de répondre à quelques objections françaises, nous expliquait que toutes les idées de l'Allemagne nationale-socialiste sont nouvelles comme ses actes sont nouveaux. Reprenant une parole d'Adolf Hitler, dans le fameux discours du 21 mai 1935, il disait que l'esprit du patriotisme cocardier bourgeois, en tant que facteur politique déterminant, est pour le national-socialisme tout aussi archaïque que les tendances de l'internationalisme marxiste. C'est en vertu d'une conception particulière du peuple et de l'État que le IIIe Reich défend la paix et non point par faiblesse ou par lâcheté. Et poussant son développement avec la rigueur du grand juriste qu'il est, M. le professeur Grimm, se fondant toujours sur l'autorité du Führer, ajoutait : « La doctrine du national-socialisme est une doctrine ethnique. Elle s'appuie sur l'idée

du Volkstum, du peuple, de la communauté des hommes qui, liés par le sang, veulent vivre ensemble... La loi du « suum cuique », acceptée pour le droit privé, doit être reconnue aussi dans la vie des peuples. Aucun mouvement de grande envergure n'a reconnu cela avec autant de clarté et même de fanatisme que le mouvement hitlérien. »

Observons donc qu'en voulant défendre l'Allemagne d'Hitler du reproche, si souvent adressé, qu'elle souhaite des conquêtes ou prépare la guerre, M. le professeur Grimm nous a livré également le secret de sa politique extérieure. Pas de guerre d'agression, c'est vrai. Pas de dessein de conquérir ou de subjuguer un peuple étranger, opération qui use toujours le vainqueur et parfois en fait un vaincu, c'est encore vrai. Mais le Volkstum. L'appel du sang unissant les peuples de la même famille, la tradition et la langue prescrivant l'unité. Voilà le but en pleine lumière.

Au surplus, était-il besoin de cet aveu?

Dans *Mein Kampf*, auquel on doit constamment recourir quand on s'attache à comprendre l'Allemagne de 1937, Adolf Hitler, au cours du chapitre intitulé l'*École de ma vie*, a mis après cet aveu : « Mon cœur a toujours battu pour l'empire allemand et non pour la monarchie autrichienne », cette exclamation : « Je voulais être de ceux qui ont le bonheur de vivre et d'agir à la place d'où doit venir la réalisation du vœu le plus ardent de mon cœur : la réunion de ma patrie bien-aimée au Reich allemand. » Mais nulle part, je crois, depuis qu'il est le maître souverain du IIIe Reich, il n'a exhalé avec plus de netteté ni avec plus de force la nostalgie des Allemands, qui vivent hors des frontières du Reich, que dans son discours de la fête des Chanteurs, le 31 juillet 1937, à Breslau. Cependant, comme il arrive presque toujours, hélas ! les agences françaises d'information n'en ont donné qu'un passage insignifiant, celui qui définit le sens du *Deutschland über alles*, alors que ce discours, véritable manifeste, constitue la plus haute et la plus authentique, et par conséquent la plus indiscutable des explications.

« Allemands ! Hommes et femmes de mon pays d'Allemagne ! Mes chanteurs allemands ! Ce n'est pas fréquemment qu'à ces fêtes, dans le Reich allemand, la nation allemande a pu vous saluer par la bouche d'un seul homme.

Aujourd'hui, j'ai le droit, au nom de 68 millions d'hommes qui vivent à l'intérieur des frontières du Reich, de vous saluer et de vous adresser mes vœux dans cette ville, à l'occasion de votre grande fête, vous qui êtes venus de toutes les provinces du Reich et des territoires qui ne sont pas à l'intérieur de ses frontières, mais où vous résidez en tant que membres de notre communauté allemande !

» Ce fut presque toujours, justement, le malheur de notre peuple, que de ne pas être uni du point de vue politique. Des millions d'Allemands vivent aujourd'hui encore en dehors du Reich, près de la moitié de ceux qui ont en Allemagne même leur patrie et leur domicile. Mais il appartient justement à un peuple, qui, durant tant de siècles, n'a pas pu réaliser son union politique, de connaître d'autres moments qui sont de nature à compenser, idéalement tout au moins, le manque d'unité politique réelle.

» Le premier lien commun est notre langue allemande, qui est parlée non point par 68, mais par 95 millions d'hommes.

» En second lieu, vient le lied allemand ; car il n'est pas chanté seulement à l'intérieur des frontières du Reich, mais retentit, bien au delà, partout dans le monde où vivent des Allemands.

» Ce lied nous accompagne depuis notre enfance jusqu'à notre vieillesse. Il vit en nous et avec nous, et suscite à nos yeux, peu importe l'endroit où nous nous trouvons, l'image de la patrie natale, et je veux dire de l'Allemagne et du Reich allemand.

» L'oiseau qui ne voit plus aime à faire passer plus intimement encore dans son chant sa peine et ses sentiments. Et peut-être n'est-ce pas l'effet du hasard si l'Allemand, qui a dû si souvent passer dans le malheur sa vie sur cette terre, a trouvé alors dans le lied son refuge. Il y voyait le moyen d'exprimer tout ce que la dure réalité lui refusait. Mais nous ressentons aujourd'hui plus durement encore que jamais cette vérité amère.

» Alors, dans cette époque où le monde est bouleversé, la communauté allemande tout entière, même celle qui vit en dehors de nos frontières, se tourne vers la terre natale, vers l'Allemagne, et cherche à s'y rattacher, si tous les autres

moyens lui sont refusés, au moins par ce lien unique que constitue le lied allemand.

» Et c'est ainsi qu'aujourd'hui encore les échos des lieds de notre peuple ne retentissent pas seulement à l'intérieur de nos frontières, mais bien au delà. Ils sont chantés avec une ferveur convaincue, car c'est en eux que vit l'espérance et la nostalgie de tous les Allemands.

» Quelle puissance aurait le droit et la force de barrer la route de son destin à un peuple qui ne cherche dans son lied rien d'autre que lui-même ; un Reich fort, un peuple fier, si grand et si haut, qu'à présent chaque Allemand peut déclarer, plein de joie : « Je suis Allemand, et je suis fier de l'être ! »

» Il faut que cette profession de foi nous monte précisément aux lèvres en une heure aussi prestigieuse ! Nous, qui sommes maintenant rassemblés ici de toutes les provinces allemandes, de tant de territoires à l'extérieur du Reich, nous nous sentons tous ici comme constituant une communauté. Ce sont des chanteurs, et ce sont en même temps les porte-parole du peuple allemand.

» Nous sommes si heureux, par delà tout ce qui nous séparait, de pouvoir nous sentir ici, en cette heure, comme tenant indissolublement l'un à l'autre, chacun pour tous et tous pour chacun. Et ma joie et ma fierté sont sans bornes, de pouvoir vous saluer ici, en cette heure, et de pouvoir vous remercier, non seulement de ce que vous continuez à pratiquer le lied allemand, mais de ce que, dans ce lied, vous vous êtes donnés à la patrie allemande, et vous y êtes liés. Vous, qui n'avez pas eu peur du long voyage, vous, qui êtes venus dans cette ville de tous les coins de l'Europe et de plus loin encore, c'est vous surtout que je salue.

» Repartez d'ici pleins de la conviction que l'Allemagne est debout, et que plus jamais le Reich ne périra ! »

Dans l'énorme suite de l'œuvre oratoire d'Adolf Hitler depuis quatre ans, je ne sais rien de plus significatif d'une pensée continue. Comment ne point rapprocher ces paroles frémissantes de ce passage de la Bible du national socialisme : « Seul celui qui sent dans toutes ses fibres ce que signifie d'être Allemand sans pouvoir appartenir à la chère patrie, pourra mesurer la nostalgie profonde qui brûle en tout temps

dans les cœurs des enfants séparés d'elle. Cette nostalgie torture tous ceux qui en sont hantés, elle leur refuse toute joie et tout bonheur jusqu'à ce que s'ouvrent enfin les portes de la patrie et que le sang commun trouve enfin paix et repos dans l'empire commun. »

Nous pouvons donc maintenant, par le témoignage de l'Allemagne d'Adolf Hitler elle-même, résumer sa politique avec une simplicité rigoureuse : à l'intérieur des frontières, union totale du peuple dans la fierté nationale et dans une pensée commune, afin que ce peuple soit le plus fort possible ; à l'extérieur, appel continu, pathétique, lancinant par les séductions du prestige, du succès et de l'intarissable activité à tout ce qui est de sang allemand.

C'est devant cette certitude qu'il nous faut méditer et cette année, bien entendu, davantage que l'année dernière, car, jusqu'à présent, la marche du temps et nos erreurs de jugement ont constamment amélioré la situation de l'Allemagne nationale-socialiste.

Ici la question coutumière surgit : Vous convenez donc que l'emploi de sa force, c'est-à-dire la guerre, doit être pour le IIIe Reich dans l'ordre nécessaire? Non. Il me semble que lorsque Adolf Hitler affirme lui-même qu'une longue durée est nécessaire pour asseoir son œuvre, il nous découvre du même coup les motifs impérieux qu'il a de ne point assumer les risques de la plus incertaine des aventures. Et, en effet, si l'on examine objectivement son action de chef, ne voit-on pas qu'il a constamment évité les grandes témérités que son entourage lui a conseillées parfois? Il y a beaucoup de vrai, quoi qu'il puisse paraître, dans ce jugement du professeur Grimm : à savoir que le mouvement hitlérien, dans la période révolutionnaire, a constamment montré du respect pour le principe de la légalité. Pourquoi donc, sinon parce qu'Adolf Hitler compte sur la puissance de la foi pour forcer les événements et sur les événements pour démontrer le bien-fondé de la doctrine? Ainsi je ne crois pas qu'en prenant parti pour le général Franco et pour l'Espagne nationaliste, Adolf Hitler songe d'abord à priver la France des pyrites des Asturies ou à installer à notre frontière du sud un pouvoir qui nous soit hostile. Ce peuvent être des consé-

quences et non indifférentes, mais assurément le souci dominant, celui qui justifie et la reconnaissance du Gouvernement de Burgos et, au besoin, l'intervention, c'est la volonté de se montrer partout en adversaire de la révolution internationale et du Komintern. Peut-être ne concevons-nous pas la puissance de la publicité mondiale que constitue pour l'Allemagne nationale-socialiste sa farouche prise de position en faveur de l'ordre et l'aspect paisible qu'elle offre à des visiteurs ! En voyant cette année sur les routes, dans les villes et à travers les campagnes, le nombre des touristes américains, anglais, hollandais ou belges, force est bien de reconnaître que les anathèmes des « démocraties » ont une piètre portée !

L'Allemagne et la France.

Au surplus, il est facile d'en appeler au témoignage des Français. Ceux qui ont assisté dans les derniers mois à des manifestations publiques : courses hippiques de Munich, match d'athlétisme franco-allemand qui se déroulait ces jours-ci, congrès de K. D. F., visite du croiseur *Jeanne-d'Arc* à Kiel, diront tous de quels soins particuliers et privilégiés ils ont été entourés. Amitié franco-allemande, c'est l'expression que la presse emploie maintenant à l'occasion de chaque rencontre. J'entends qu'on objecte : il s'agit là d'un mot d'ordre et de bonne organisation où les Allemands sont passés maîtres. Interrogez alors ceux qui traversent l'Allemagne en simples voyageurs, sans recommandations et sans relations. La quasi-unanimité fera même réponse. Est-ce par l'effet d'un mot d'ordre que l'ouvrier ou le paysan abordé au hasard, le garçon qui remplit votre réservoir d'essence ou le passant que l'on interpelle pour lui demander sa route, témoignera tant d'égards au Français, lui parlera des paroles du Führer et de la volonté des anciens combattants ? N'avait-il pas raison ce jeune compatriote, de condition modeste, rencontré l'autre jour parcourant l'Allemagne à motocyclette, pour le simple plaisir de voir, et qui me disait : « Si on voyageait davantage, on nous bourrerait moins le crâne ! » ?

Oui, il est possible qu'il n'y ait ni antinomie, ni incompatibilité entre l'union de tous les Allemands dans une même

communauté sentimentale qui constitue le fond du national-socialisme hitlérien et l'amitié basée sur le respect et l'estime réciproque entre l'Allemagne et la France voisines. Là encore, le Führer pourrait bien être l'expression de l'instinct populaire. Pourquoi, à l'époque de l'occupation de la Ruhr, quand le Gouvernement de l'Allemagne était cependant celui de la coalition de Weimar, socialiste et centriste, un Français ne pouvait-il pas se faire servir dans un café ou dans un lieu public, alors que, sous le régime national-socialiste, le même Français, même dans les moments de grande tension diplomatique, a été constamment accueilli, non seulement avec des égards, mais avec de la sympathie? N'est-ce point que l'Allemand éprouve le sentiment qu'autour de lui une étreinte s'est desserrée, qu'une menace a disparu?

Conclusion.

C'est ainsi que la question se trouve posée pour la France pensante. Contenir la masse allemande, la diviser pour l'affaiblir, placer partout des barrières contre son expansion, c'est une politique et ce fut une grande politique, tant que la souveraineté morale et matérielle d'une nation unie par ses rois s'exerçait à travers l'Europe et rayonnait vers l'Orient. Mais est-elle aujourd'hui dans l'ordre du possible? La victoire de 1918, si coûteuse de sang et de richesses, a été la victoire d'une coalition et son règlement, celui de cette coalition. Qui pourrait contester maintenant que la paix de Versailles porte les traces des conditions pénibles dans lesquelles elle fut élaborée? C'est un dogme pour la Grande-Bretagne de ne point admettre qu'une puissance continentale puisse exercer la souveraineté en Europe. Le président Wilson, qui avait jeté les États-Unis dans la guerre, prétendait surveiller lui-même l'application pointilleuse de l'idéologie de ses manifestes. L'Italie ne pensait qu'à supprimer l'empire d'Autriche, ce contrepoids. Tous les doctrinaires de la démocratie s'étaient prononcés pour le principe des nationalités. Comment dans ces conditions défaire l'œuvre de l'unité allemande? On tenta de l'affaiblir en lui imposant une surveillance étendue sur plus d'un demi-siècle et en l'enfermant dans les

contraintes et les interdictions. On sait trop ce qui en arriva. La vitalité du peuple allemand reprit son travail dans le devenir. L'œuvre d'Adolf Hitler se trouva accélérée par nos erreurs et par nos fautes.

Peut-être restait-il à la politique française la possibilité de prendre à son compte l'application européenne des idées wilsoniennes et à s'en faire le champion intéressé? C'était une aventure où l'on pouvait, en gagnant du prestige moral, assurer des gains matériels. Il est possible que, bien conduite, elle ait modifié durant une longue période le mouvement des choses. Mais cette politique ne fut pas davantage pratiquée. Il semble qu'Aristide Briand en ait eu l'instinct. En fin de compte, on se borna à élever de coûteuses mais fragiles barrières et les mêmes lévites s'en furent répéter régulièrement, sur les bords du lac Léman, les formules d'un catéchisme vide de réalités.

Désormais, les meilleurs esprits reconnaissent que, pour les Français, la Société des Nations n'offre plus des garanties de sécurité suffisantes. Elle demeure, pour la Grande-Bretagne, un parlement international dans lequel les représentants des dominions viennent discuter de la politique extérieure pratiquée par l'Empire et dans lequel la métropole peut trouver ainsi les bonnes raisons qu'elle cherche pour ne point s'engager trop dans les affaires européennes. Pour la Russie des Soviets, elle est la tribune sonore de propagande où l'on peut opposer les nations et les régimes comme l'on oppose les classes de l'humanité. Pour les petits états, elle représente la fierté de tenir un rôle dans ce concert des nations, réservé naguère aux grandes puissances. Les individus y découvrent le lot des satisfactions matérielles et morales. Mais, pour la France, la Société des Nations n'est plus que le prétoire où des orateurs plus ou moins doués déposent en vain de perpétuelles conclusions.

Heureusement, pour la sécurité du pays, notre prestige résiste et demeure. En dépit des atteintes, en dépit des apparences, en dépit des campagnes, on croit encore dans le monde, et notamment l'Allemagne croit aux ressources de la France. On ne supprime pas d'un coup le peuple qui a derrière lui et si près, tant d'éclat et tant de gloire et l'on sait très bien

que les cris de triomphe de nations fraîchement exaltées ne remplacent pas une longue tradition. Le mois dernier, pour visiter l'Exposition, qui a déjà attiré tant de personnages importants de l'Allemagne nationale-socialiste, le Dr Robert Ley, chef du Front de travail, est venu incognito passer trois jours à Paris. A peine débarqué de son avion, le matin du 14 juillet, il vint, sur l'invitation qui lui avait été faite, assister au défilé des troupes du haut d'une terrasse de l'avenue des Champs-Élysées. Accoutumé aux grands mouvements de masses puisqu'ordonnateur de l'impressionnant cortège des travailleurs aux congrès de Nuremberg, il a conçu aussitôt pour l'armée française une admiration dont l'expression spontanée faisait notre fierté. Le lendemain soir, en réunissant à la maison de la rue Roquépine les correspondants des journaux allemands, il leur disait : « Je viens de voir rapidement la capitale de la France et je suis habitué à juger. Je dis que vous attachez souvent dans vos écrits trop d'importance à de petits détails. Un pays qui a une armée pareille à celle que j'ai vue n'est pas en décadence et il n'est pas près de tomber dans le désordre marxiste. Nous devons rechercher son estime et son amitié. »

Est-ce chose possible? Pour ma part, j'en garde la conviction. Mais alors notre souci doit être double. Le premier est relatif à la durée d'Adolf Hitler lui-même, car si grand désir qu'il éprouve d'assurer la pérennité de son œuvre en parlant toujours de millénaires et quelque précaution qu'il prenne, toujours hanté par la durée du catholicisme, pour assurer sa succession par une sorte de conclave des dignitaires du parti et aussi par ces immenses écoles de führers, dont l'on voit se dresser à Bad Tölz, en Bavière, l'une des impressionnantes constructions, nul n'est en état d'exercer son pouvoir. Alors quelles évolutions et quels troubles imprévisibles?

Le second tient dans la force française. Nous possédons un magnifique Empire inexploité et menacé. Entre l'intérêt de sa défense et l'intérêt de l'Allemagne, pas de conflit essentiel. Cependant — et c'est pourquoi les affaires d'Espagne posent des questions si graves — nous ne le maintiendrons qu'en affirmant l'intangibilité de nos positions, et qu'en préservant contre toute atteinte possible l'artère de l'Empire, c'est-à-dire

les routes de la Méditerranée. Bref, pour vivre en bon voisinage avec l'Allemagne du IIIe Reich, pour lui inspirer l'estime et l'amitié dont parlait le Dr Ley et que le Führer-Chancelier appelait de ses vœux, ces jours-ci encore, en s'adressant aux jeunes Français qui sont venus camper dans les environs de Bad-Reichenhall, il faut que la réalité de la force française ne souffre pas de doute. Plus je considère les mouvements de l'hitlérisme, plus je me convaincs que tel est le principal. Si elle veut comprendre l'Allemagne d'Adolf Hitler et faire amitié avec elle, en gardant son juste rang, la France imposera d'abord les disciplines nécessaires. Nous ne vivrons en paix avec la masse allemande en mouvement et nous ne lui inspirerons estime et amitié qu'en lui montrant notre volonté de vivre forts. Ou la France reconnaîtra les conditions du salut et de la durée. Ou elle s'engagera volontairement, car le choix est heureusement encore libre, vers la décadence.

FERNAND DE BRINON

LA VIE INTÉRIEURE DES ÉTANGS

I

C'est un intéressant spectacle que celui d'un étang, et agréable à contempler. Miroir d'eau, dit-on souvent de lui, lorsqu'il est aménagé pour l'agrément d'un jardin ou d'un parc. Il reflète, en effet, le ciel qui le surmonte, et les frondaisons qui l'entourent. Il en multiplie les effets. Étalant à l'air sa nappe tranquille, il fait partie du paysage, et l'enjolive, en lui ajoutant la note de ses jeux lumineux.

Cependant, il vaut davantage. Son esthétique se double d'utilité. Il contient en lui des poissons, que l'on y garde, que l'on y élève, que l'on pêche pour la consommation. Parfois isolé et seulement alimenté par l'eau des pluies ou par des sources profondes, il est plus fréquemment lié à un ruisseau, qui s'y déverse, et le fait à son tour s'épancher au dehors. Quel que soit le cas, son ampleur et son calme lui valent de servir de refuge à des êtres aquatiques nombreux, bêtes et plantes. Il constitue à lui seul une manière de microcosme, dont on ne connaît guère que les poissons en tant que produits, mais qui possède en surplus tout un peuplement vivant fort varié. Sa surface limpide, en contact avec l'air, reçoit l'oxygène vivifiant, la chaleur, la lumière, qui se distribuent ensuite dans la profondeur. Se suffisant à lui-même, il entretient ensemble la foule variée de ses habitants.

Le fond, les berges, portent, par emplacements plus ou moins vastes, une végétation souvent fort dense, appartenant à de multiples espèces. Parmi elles, beaucoup sont entièrement

immergées, et complètement plongées dans l'eau. D'autres, par contre, sont mi-aquatiques, et mi-aériennes. Enracinées sur le fond, leurs tiges traversent l'épaisseur de la nappe, et se dressent au-dessus. Les unes et les autres, comme les arbustes et les arbres d'une forêt, composent, dans l'étang, un paysage aquatique, offrant aux bêtes de l'eau le vivre et le couvert.

Plusieurs des premières, les Potamots, les Callitriches, attachées au fond, forment des prairies aquatiques, parfois hautes et touffues. Certaines autres, les Fétuques, les Nénuphars, les Lentilles d'eau, flottantes en pleine eau, s'étendent dans les couches superficielles de l'étang. Toutes contribuent à épurer et à vivifier autour d'elles. La chlorophylle de leurs feuilles vertes décompose, sous l'influence de la lumière, les produits oxycarbonés que l'eau tient en dissolution, et met en liberté l'oxygène, qui se redissout pour servir à la respiration des animaux aquatiques. D'autre part, ces feuilles absorbent aussi, pour leur propre nutrition, les substances excrétées que ces animaux rejettent dans l'eau. Elles les enlèvent à l'étang, où leur accumulation deviendrait nuisible à la longue. Ces plantes, à la condition qu'elles ne deviennent pas trop abondantes, ni encombrantes, ont ainsi leur emploi utile comme salubrité. On ne devrait les détruire qu'au cas d'une forte et gênante prolifération.

Il n'en est pas de même pour les plantes mi-émergées, que l'on désigne généralement sous le nom de Roseaux. Ce sont, à côté des vrais Roseaux, les Scirpes, les Laiches, les Massettes, les Joncs. Bien qu'elles plaisent à l'œil par leurs lignes et leurs teintes, elles sont pourtant nuisibles. Leurs touffes, parfois larges et épaisses, empêchent la lumière et la chaleur bienfaisantes de pénétrer en suffisance dans les profondeurs de l'eau. L'évaporation effectuée par leurs feuilles à l'air abaisse la température auprès d'elles. Enfin, elles servent d'abri à des cohortes de bêtes de proie, Oiseaux aquatiques, Couleuvres d'eau, Grenouilles, qui vivent aux dépens des poissons, gros et petits. Leurs méfaits, dans les étangs consacrés à l'élevage de la carpe, où la pisciculture doit se garder de toute atteinte dommageable, conduisent à instituer contre elles, pour s'en débarrasser, des faucardements réguliers, de manière à les empêcher de trop proliférer.

Ces frondaisons aquatiques sont entourées par l'eau comme celles des champs et des forêts le sont par l'air. L'eau de l'étang fournit aux animaux aquatiques l'oxygène de leur respiration, et souvent leur procure quelque chose de plus, qui est un aliment. Cette eau contient en elle des substances organiques dissoutes, qui, malgré leur dosage parcimonieux, ne laissent pas de pouvoir contribuer, grâce à une absorption continuelle, à la nutrition de l'organisme. Les êtres élémentaires, microscopiques, les absorbent par la surface de leurs corps. Les animaux plus gros, comme les poissons, les prennent par leurs organes perméables, surtout par les branchies, et les introduisent directement dans le torrent circulatoire. Cette absorption étant constante et presque automatique, les proportions absorbées à chaque moment ont beau être minuscules, leur totalisation finit par acquérir de la valeur.

II

L'étonnement, causé du fait de cette faculté nutritive possédée par l'eau de l'étang, est pourtant dépassé par un autre, qui provient de la pullulation souvent excessive des êtres microscopiques tenus en suspension dans cette même eau. On ne les aperçoit point, car leur transparence et leur exiguïté les soustraient à la vue, mais ils existent cependant. Le naturaliste les connaît. Il sait comment les capturer avec des filets d'une soie très fine, afin de pouvoir les étudier ensuite au microscope. On a décrit leurs multiples espèces ; on les a dénombrées ; on a mesuré la quantité numérique et la masse volumétrique de leurs minuscules individus. La science s'est ainsi rendu compte de ce que vaut ce monde de nains, de son incroyable diversité, de son abondance plus incroyable encore. Si les êtres qui le composent se placent par leurs dimensions au-dessous de tous les autres, en revanche leur volume total de masse dépasse celui de ces derniers.

On trouve parmi eux des représentants de la plupart des groupes d'animaux et de végétaux élémentaires. On y voit des Amibes rampant au moyen des expansions contractiles de leur corps, des Bactéries en minuscules bâtonnets, des Infusoires se servant de leurs cils vibratiles pour nager,

des Algues microscopiques, et bien d'autres avec eux. Ce monde invisible, rendu prodigieux par sa multiplicité, pullule à côté et autour des êtres plus gros et plus forts. Un poisson semble se mouvoir dans une eau où lui seul figurerait la vie. Dans la réalité, il est entouré par une complexe animation vitale, invisible, répandue par myriades dans cette eau où il va et vient en nageant.

A un niveau plus élevé comme taille, parmi les habitants de l'étang, se placent d'autres êtres, des Crustacés menus, moins imperceptibles, car la plupart mesurent quelques millimètres, mais tout aussi pullulants quand les circonstances, surtout celles de la tiédeur de l'eau, leur sont favorables. Ce sont les Daphnies, ou Puces d'eau, au corps abrité dans une mince carapace ovalaire. Ce sont encore les Monocles, ou Cyclopes, ainsi nommés parce qu'ils n'ont qu'un œil comme les géants de la fable. Leurs espèces abondent à de certaines époques de l'année. On n'a, pour se représenter comment elles se comportent, qu'à se rappeler les tourbillons de moucherons exigus, que l'on voit, dans les chaudes journées de l'été, s'éparpiller dans l'air. De même, leurs répondants aquatiques, aussi menus, et plus nombreux encore, tourbillonnent dans l'eau. Ainsi doit s'évoquer le spectacle de ces essaims de Crustacés flottants, suspendus dans les nappes aqueuses. Ils y constituent une grande part de ce que l'on nomme le plancton, monde mouvant et nageant dans la masse de l'eau. Ils s'y déplacent en tous sens, se dispersent ou se rassemblent, comme une poussière vivante partout répandue.

On se promène sur les bords de l'étang. On se penche pour regarder dans la profondeur. Ou bien on contemple les jeux de lumière et les irisations de la surface. Ces vues ne sont pas les seules. Il en est une autre que l'on ne discerne point, et qui pourtant se déroule dans l'épaisseur de l'eau. C'est celle de ces existences minuscules et multiples, dont cette eau est emplie.

A côté d'elles, d'autres existences habituellement ignorées, mais plus fortes, déroulent aussi leur cycle vital. Telles les Mulettes, ou Moules d'étang. Ce sont des coquillages bivalves, partiellement enfouis dans la vase du fond, où leur présence ne se discerne qu'avec attention. Leurs grosses espèces sont

dites parfois Moules de peintre, car on se servait de leurs coquilles comme de godets pour certaines couleurs. Dans leur état de vie, elles se tiennent inertes, à valves entre-bâillées, afin de laisser entrer l'eau dans l'intérieur.

D'autres animaux en revanche, moins forts, mais plus mobiles, se laissent mieux apercevoir, car ils vont et viennent en tous sens. Ce sont les Insectes aquatiques, et leurs larves. Le nombre de leurs espèces est élevé. Certaines pullulent. On peut choisir parmi elles, comme exemple de leur sorte de vie, celles que l'on désigne dans leur ensemble sous le nom de Moustiques (famille des *Culicidés)*, et qui comptent, on le sait, parmi les hôtes les plus désagréables du voisinage des étangs.

Leurs individus femelles possèdent une trompe buccale, armée de stylets acérés. Elles s'en servent pour piquer, et aspirer le sang de la blessure, dont la douleur, malgré sa petitesse, est exacerbée par l'instillation d'une goutte de venin. Cette douleur, pourtant, n'est que le moindre des dommages. Le danger de ces atteintes, parfois considérable, consiste dans le transport possible de germes infectieux, que le Moustique avait absorbés auparavant en pompant le sang de personnes déjà contaminées, et qu'il inocule ensuite à des personnes encore saines. Ces germes sont ceux de maladies redoutables et redoutées, le paludisme, la fièvre jaune, dont les méfaits rendraient plusieurs pays à peu près inhabitables, si l'on ne s'y livrait à une lutte méthodique, engagée contre ce dangereux animal. Le cycle de l'existence des Moustiques, dont la plus longue part se déroule dans l'eau de l'étang, où même de la moindre mare, mérite d'être connu, afin de laisser comprendre comment pareille lutte doit être menée. Ces Insectes sont assez désagréables pour qu'on sache de quelle manière on peut arriver à s'en débarrasser, au moins en partie.

La reproduction, chez eux, s'opère à l'air. Les femelles fécondées pondent ensuite leurs œufs en les posant sur l'eau. De ces œufs éclosent bientôt des larves à l'existence entièrement aquatique. Semblables à de petits asticots, elles grouillent sur le fond, où elles se nourrissent de menus aliments. Puis, comme il leur faut de l'air pour respirer, elles montent

par intervalles vers la surface, nagent en se tortillant par saccades, respirent leur air, puis replongent, et redescendent au fond.

Selon les espèces, cette vie aquatique des larves dure un mois ou deux. Elle n'a lieu, dans nos pays, que pendant la belle saison, car elle exige une certaine tiédeur. Quand elle approche de sa fin, la larve remonte une dernière fois à la surface, et y flotte passive, tout en élaborant les organes qui lui manquaient encore, notamment les ailes. Elle devient une chrysalide, prête à se muer en adulte. Après trois ou quatre jours, la métamorphose est accomplie. Le Moustique ailé s'est façonné dans sa chrysalide, dont le tégument flottant lui sert de cocon, comme serait une nacelle menue portant l'adulte et sa fortune. Bientôt, il la quitte. Déployant ses ailes encore neuves, il s'envole en plein air, où il retrouve ses semblables, façonnés à son exemple et auprès de lui. Il effectue avec eux la reproduction, et prépare ainsi le cycle vital de la génération qui va succéder à la sienne.

Leur pouvoir d'enfanter est considérable. Chaque Moustique femelle est capable de pondre deux ou trois centaines d'œufs. Comme l'existence larvaire aquatique ne prend pas plus d'un mois ou deux, il en résulte que ces insectes ont la capacité d'engendrer, au cours de la belle saison, plusieurs générations successives, dont le nombre d'individus augmente à mesure, en progression géométrique. Ces hôtes incommodes trouvent ainsi dans l'étang l'abri tutélaire qui leur permet de pulluler.

La prophylaxie médicale, pour se défaire d'eux, ou tout au moins pour en atténuer le danger, a institué une série de mesures destinées à détruire les larves pendant leur vie aquatique. Ces êtres sont alors plus longuement et plus aisément vulnérables. On emploie contre eux des toxiques, ou des liquides huileux qui, se répandant à la surface en une mince pellicule, empêchent la respiration de s'opérer. Toutefois, le procédé le plus efficace, et le plus curieux, consiste à se servir, pour les atteindre, de poissons d'étang, qui, se nourrissant de ces larves, les font disparaître par quantités notables. Ces poissons, dits « larvivores » en raison de cette alimentation utilitaire, sont de plusieurs sortes. L'une des

plus réputées, et possédant même de ce fait une célébrité notoire, comprend plusieurs espèces du genre *Gambusia*, et de divers genres voisins. Ces petits poissons, longs de quelques centimètres, originaires de l'Amérique Centrale, d'où on les a acclimatés dans nombre de pays pour aboutir à cette destruction, sont très voraces. S'alimentant des larves aquatiques d'insectes, celles des Moustiques sont pour eux des proies faciles. Aussi leur emploi est-il d'une efficacité assurée dans les régions où le paludisme sévit avec intensité.

Il serait pourtant superflu, dans les conditions habituelles de notre pays, et pour la plupart de nos étangs, de s'adresser à eux d'une façon exclusive. Beaucoup d'espèces des poissons de nos eaux douces, même les plus menues, sont également larvivores, quoique avec moins d'intensité que les Gambusies. Il suffit souvent, dans les petits étangs et les pièces d'eau des parcs, d'entretenir de vulgaires Gardons, ou même de simples Poissons rouges (Carassin doré), pour en avoir le résultat destructeur cherché.

D'autre part, on incrimine volontiers les grands étangs, et on prend à leur encontre des mesures d'hygiène sous le prétexte qu'ils entretiennent la pullulation des Moustiques, et qu'ils contribuent ainsi à développer le paludisme. Ceci n'est guère exact que pour les étangs abandonnés, ou mal exploités, dont le peuplement en poissons est déficitaire. Il n'en est plus de même pour les étangs bien entretenus, surveillés, et riches en poissons. Ceux-ci effectuent de leur seul fait un utile contrôle sanitaire, entraînant comme conséquence la rareté des insectes piqueurs.

III

Les espèces sont nombreuses du reste, parmi nos poissons d'étang, qui se nourrissent ainsi d'insectes aquatiques. Beaucoup appartiennent à la famille des Cyprinidés, des Poissons blancs, qui assemble autour de la Carpe, son type fondamental, des espèces appréciées, Barbeaux, Goujons, Tanches, Gardons, et bien d'autres encore. Leur régime alimentaire habituel est omnivore. Elles se nourrissent de petites proies,

qu'elles empruntent aux deux règnes, avec une prédilection notable pour les substances carnées. Elles fouillent dans les détritus du fond et des berges. Elles saisissent plus volontiers, en pleine eau, les êtres, petits Crustacés et larves d'Insectes, dont elles forment le principal de ce qu'elles consomment. Elles nettoient l'étang des existences menues qui, sans cette destruction, finiraient par trop pulluler.

La Carpe, dans nos pays, est le poisson caractéristique des eaux calmes et tranquilles de faible altitude. Elle offre un modèle que les autres Cyprins recopient d'assez près. Sa rapidité de croissance, lorsqu'elle est bien alimentée, pousse à en pratiquer l'élevage dans nombre de régions. La Bresse, les Dombes, le Forez, la Brenne, la Sologne, portent, à cet effet, de nombreux étangs à Carpes, où cette sorte de pisciculture est mise en valeur. Certains d'entre eux, fort vastes, quoique peu profonds, mesurent en superficie plusieurs dizaines d'hectares. Quelques-uns même dépassent la centaine. En sus des Carpes, beaucoup hébergent aussi d'autres espèces, Tanches et Gardons notamment. Les habitudes ordinaires s'équivalant chez toutes, leur association prospère d'un commun accord.

L'existence, chez elles, se divise en deux parties. Les Cyprins sont des poissons d'eaux tièdes, en ce sens que leur vitalité exige, pour rester parfaite, des températures supérieures à une douzaine ou à une quinzaine de degrés. Alors, en été, toutes les fonctions s'accomplissent. Les individus se déplacent en nageant, recherchent leurs proies, les ingurgitent, les digèrent. Passée cette période, et la température étant devenue plus froide, ils hivernent et tombent dans un état de vie ralentie, qui peut aller jusqu'à la léthargie totale, si l'abaissement thermique devient trop intense. Les poissons perdent alors leur mobilité, et cessent de s'alimenter.

Ces habitants de l'étang passent ainsi par deux états dissemblables qui correspondent aux saisons. En été, du milieu du printemps jusqu'au début de l'automne, ils se livrent sans encombre à toutes leurs actions de vie. En hiver, ils s'arrêtent, et, à divers degrés, selon les espèces et les circonstances, s'abandonnent à l'inertie. L'étang, dans les deux cas, montre du dehors, aux regards, un spectacle identique. Son contour

et ses berges ne changent point. Pourtant, sa vie intérieure n'a plus la même allure. Exubérante dans l'un, elle se restreint dans l'autre, et cette diminution hivernale de l'activité vitale est imitée par la plupart des autres animaux aquatiques. Ce n'est pas seulement sur terre que les frimas de l'hiver exercent leur influence. L'eau, sous nos climats, en est aussi fortement touchée, quant aux êtres qu'elle contient.

La reproduction des Carpes, et celle des autres Cyprins, s'effectuent au commencement de la période estivale, dans les dernières semaines du printemps et les premières de l'été. Les œufs, petits et transparents, sont pondus en proportion considérable, agglomérés par paquets muqueux que les femelles accolent aux objets immergés. Une Carpe mère est capable de produire autant de fois cent mille œufs, en moyenne, que son corps pèse de kilogs. Si son poids est de cinq kilogrammes, elle pourra donc enfanter près d'un demi-million de rejetons. Chez d'autres espèces, cette capacité, bien qu'élevée encore, subit cependant une diminution notable. Les Barbeaux, par exemple, ne pondent que quelques milliers d'œufs. Le nombre augmente ailleurs. Les Tanches, à cet égard, se rapprochent sensiblement des Carpes. Les Gardons, en revanche, descendent à quelques dizaines de mille. Dissemblances numériques, dont la disproportion spécifique, portant sur de hauts chiffres, souligne le taux élevé du pouvoir reproducteur.

De tous ces œufs sortent, quelques jours après la ponte, des alevins exigus. Leurs dimensions en longueur atteignent à peine un centimètre, sur un demi-millimètre à trois quarts de millimètre d'épaisseur. Cette poussière d'animalcules, se chiffrant par centaines de mille et par millions dans les étangs bien peuplés, se répand en tous sens au sein des eaux. Leur transparence s'ajoute à leur exiguïté pour empêcher qu'on ne les aperçoive. Présents cependant, la pêche spéciale du naturaliste permet d'en capturer. Mais, tandis que les autres petits habitants de l'étang ne dépassent point des dimensions bientôt atteintes, les alevins de poissons grandissent davantage, et vont plus loin. Trois ou quatre mois après la ponte, la plupart des carpillons mesurent six à huit centimètres de longueur, et leur croissance, au cours des années ultérieures, ne fera que progresser.

IV

Si les Cyprins jouent en quelque sorte, dans nos étangs, un rôle de bétail aquatique, il n'en est plus de même pour d'autres espèces, dont les coutumes sont plus voraces. Celles-ci, franchement carnivores, et vraiment bêtes de proie, s'attaquent, pour leur alimentation, à des êtres volumineux. Le menu gibier et les détritus qui conviennent aux Cyprinides ne sont plus de leur fait. Il leur faut, pour la consommation habituelle, des poissons déjà gros. Ils exploitent l'étang, comme des renards ou des félins exploitent une forêt ou une prairie.

Leur type prépondérant est le Brochet, dont on dit souvent qu'il est le « Requin des eaux douces ». Son aspect, du reste, répond assez bien à ce que cette désignation laisse attendre de lui. Son corps vigoureux est taillé pour l'attaque brusquée ; sa tête aplatie, presque toute en gueule, bien armée de dents, lui donnent une allure caractéristique. Il attend à l'affût ses futures victimes, et se précipite sur elles, d'un trait, quand leur course imprudente les conduit de son côté. Si la proie est petite, il l'avale d'un seul coup de gosier ; littéralement, il n'en fait qu'une bouchée. Si elle est plus grosse et susceptible de se débattre, il commence par la serrer solidement dans l'étau de ses deux mâchoires, puis, la rejetant et la reprenant par à-coups, il la tourne de manière à l'introduire par la tête et à la faire glisser peu à peu dans son gosier. Le Brochet peut avaler ainsi des poissons mesurant le quart, ou le tiers, et même la moitié, de sa propre longueur. Son ventre dilatable lui permet de tout loger.

Ces moyens impressionnants, ces mœurs d'ogre dévorant, lui ont fait sa réputation. On admet volontiers qu'il dépeuple autour de lui, et que son abondance peut constituer un danger. Pourtant, il ne saurait manger au delà de ce qu'il est capable de digérer, et, par rapport à sa taille, il ne consomme pas plus d'aliments que ne le fait la moyenne des autres poissons. Il supporte la conséquence, par rapport à notre sentiment, de sa physionomie gloutonne, et de sa conformation qui l'oblige à ne saisir que de grosses pièces. Son abondance, ou sa pénurie, s'établissent en fonction de la quantité d'aliments

qu'il trouve. Un étang, riche de lui-même en Cyprins divers, en blanchaille, peut entretenir sans dommage un nombre élevé de Brochets.

Nos étangs renferment souvent des Perches, qui sont aussi des poissons carnivores et des bêtes de proie, mais en diminutif par rapport aux précédents. Elles équivalent aux petits carnassiers terrestres. Elles sont, comparées aux Brochets, comme les Martres et les Fouines par rapport aux Renards. Leurs victimes ordinaires sont des poissons de faible taille, soit petites espèces, soit alevins et jeunes d'espèces plus fortes. Il leur arrive ainsi, du fait de cette consommation parfois considérable d'animaux destinés à devenir plus forts, de se rendre plus destructrices que les Brochets, car elles arrêtent en son commencement l'espoir des peuplements futurs.

On a introduit en diverses pièces d'eau, pour les substituer à nos Perches indigènes dans la perspective d'un rendement meilleur, des Perches d'Amérique, originaires des États-Unis. Celles-ci appartiennent à une autre famille, celle des *Centrarchidés*, qui, tout en montrant l'allure générale des vraies Perches (famille des *Percidés)*, diffère d'elles par des écailles moins rugueuses, une dentition moins forte, des rayons plus nombreux à quelques nageoires. L'une des espèces les plus estimées, le *Micropterus salmoïdes*, est dite Perche truitée, à cause de sa livrée tachetée qui rappelle celle des truites. D'autres, fort voisines, sont nommées Perche grise (Green Bass) et Perche noire (Black Bass). Leur corpulence égale celle de nos Perches indigènes, et leurs habitudes d'alimentation sont identiques.

Comme les Perches et les Brochets s'entretiennent aux dépens des autres poissons d'étang, ils en détruisent un certain contingent. Seulement, ils compensent cette perte en produisant eux-mêmes, grâce à cette alimentation, une chair de bonne consommation. A l'égard de la productivité et de la pêche, l'étang récupère ce qu'il a perdu. Même, il y gagne, car la chair de Brochet et de Perche, étant donné sa masse et sa saveur, vaut mieux, pour notre usage, que les chairs de la blanchaille qui a été consommée. — Il n'en est plus de même à l'égard d'autres espèces, originaires des États-Unis comme

la Perche truitée, que l'on a introduites avec elle, voici un demi-siècle. Ce sont la Perche-soleil (*Eupomotis gibbosus* Les), qui appartient à la famille des Centrarchidés, et le Poisson-chat (*Ameiurus nebulosus* Les), qui relève d'une autre famille fort différente, celle des Siluridés. Je les ai citées en détail dans un précédent article.

Ces deux noms sont familiers à nos pêcheurs et à nos pisciculteurs. Les espèces qui les portent possèdent d'intenses capacités de reproduction et de résistance, dont elles profitent pour pulluler dans la plupart de nos eaux douces. Carnivores essentiellement, elles se nourrissent des alevins et des œufs des autres espèces. Aussi sont-elles fort destructrices, et sans compensation à notre égard. Leurs dimensions restreintes, et la constitution de leur corps, les empêchent de jouer, dans notre alimentation, un rôle satisfaisant. Aussi, après les avoir prônées jadis pour peupler nos étangs, observe-t-on envers elles, aujourd'hui, une conduite toute contraire. On les tient pour nuisibles, ce qu'elles sont vraiment, et on tente de les éliminer des lieux où elles ont pénétré.

Il est encore un autre poisson capable de vivre en étang, la Truite (*Salmo trutta* L.) qui, d'après ses besoins alimentaires, se range parmi les poissons carnivores. Fréquente dans certaines eaux courantes, et surtout dans les torrents montagneux, elle ne dédaigne pas, le cas échéant, des eaux plus tranquilles. Mais, très exigeante quant aux qualités de ces eaux, elle ne saurait subsister dans la plupart des étangs ordinaires. Il lui faut une eau pure, riche en oxygène dissous pour sa respiration, et ces conditions ne se rencontrent qu'assez rarement. Son élevage piscicole, de nos jours pratiqué en grand, avec celui d'une autre espèce originaire des États-Unis, la Truite arc-en-ciel (*Salmo irideus* Gibb.), nécessite des installations spéciales, qui ne peuvent se réaliser partout.

V

Ces poissons carnivores ne sont pas les seuls. Ils ont, dans les étangs, un émule qui leur fait concurrence, et, le cas échéant, profite même d'eux en les pourchassant. C'est l'An-

guille, dont le corps cylindrique et flexueux, allongé comme celui d'un serpent, contraste étrangement par l'aspect avec celui de toutes les autres espèces de nos eaux douces. Ce contraste dans la forme s'accompagne d'un autre dans la reproduction. Tandis que les autres espèces pondent dans l'étang lui-même, ou dans les ruisseaux avoisinants, les Anguilles entreprennent, pour leur ponte, un long et extraordinaire voyage. Ce dernier commence par une descente à la mer, puis se prolonge par une traversée de l'Océan Atlantique, afin d'enfanter en pleines eaux marines, sur le côté américain, près de l'Archipel des Bermudes. Elles sont migratrices. La découverte et le repérage de cette migration, effectués voici une quinzaine d'années par un savant Danois, le docteur J. Schmidt, constituent l'une des trouvailles les plus sensationnelles qui aient jamais été effectuées sur le monde des poissons. Elles ont d'abord trouvé de nombreux incrédules, mais les preuves se sont si bien affirmées par la suite, qu'elles ne rencontrent plus aujourd'hui que de rares contradicteurs.

L'Anguille de notre pays est, en somme, un poisson de mer, qui vient dans les eaux douces à l'état d'alevin fluet, y grandit, puis retourne à la mer dans le but d'y pondre, et n'en revient plus. Le peuplement établi par elle dans nos étangs n'a d'autre provenance que celle de ces alevins, nommés des Civelles, ou des Pibales, qui, formés dans les eaux marines, les quittent ensuite, pénètrent dans les embouchures des fleuves, remontent ces derniers, et leurs affluents même les plus modestes, pour envahir peu à peu les eaux douces continentales jusqu'en des localités fort éloignées de la mer. Cette invasion, accomplie par ces êtres serpentants, qui grandissent en l'accomplissant, passe souvent inaperçue. Elle est pourtant considérable, et c'est par elle que les étangs s'approvisionnent avec continuité. Elle est facilitée, du reste, par une singulière capacité de l'Anguille, celle de pouvoir sortir de l'eau pour aller à terre, et progresser en rampant, à la condition qu'un temps pluvieux permette cet exode en maintenant autour d'elle une suffisante humidité. De cette manière, les étangs isolés et fermés, privés de tout émissaire, reçoivent cependant leur contingent d'Anguilles, quoique inférieur à celui

qu'ils obtiendraient s'ils communiquaient avec un réseau fluvial, ou si l'on immergeait directement en eux des Civelles.

Parvenues dans l'étang, les Anguilles s'installent à demeure, et font leur croissance. Elles montrent une voracité gloutonne, à quoi tout est bon. Elles mangent toutes qualités de viandes, chassent toutes sortes de proies, depuis les poissons jusqu'aux écrevisses et aux grenouilles, se repaissent de n'importe quel aliment carné. Elles ne sortent guère que la nuit, et c'est alors que les engins de pêche montés pour les prendre réussissent à les capturer. Le jour, elles s'enfoncent dans la vase, ou se pelotonnent dans des trous. Il en est de même dans la saison du plein hiver, quand l'eau froide ralentit à la fois leurs mouvements et leurs appétits.

Si elles grandissent tout en se comportant de la sorte, elles le font plus lentement que les autres poissons. Il leur faut au moins une dizaine d'années pour atteindre leur plus grande taille, qui ne se présente que chez les femelles, les mâles restant toujours plus petits, de moitié environ par rapport à ces dernières. Les belles Anguilles peuvent mesurer un mètre de longueur, et parfois davantage, sur cinq à six centimètres d'épaisseur.

Leur croissance a pourtant un terme, celui où le besoin d'enfanter commence à se manifester. Leur couleur, sous le ventre, perd alors ses tons jaunâtres pour devenir presque blanche, avec des reflets argentés. Leur appétit diminue, et même cessent-elles de s'alimenter. Devenues plus actives qu'auparavant, elles vont volontiers se rassembler dans les parties de l'étang par où l'eau s'écoule au dehors. Elles s'y accumulent, et c'est là qu'on peut les capturer le plus aisément, d'autant que celles qui s'y tiennent ont terminé leur croissance, et sont de forte taille pour la plupart. Elles attendent une occasion favorable, qui leur permettrait de sortir de l'étang, et de gagner une eau courante, d'où, progressivement, elles parviendraient dans une rivière, celle-ci les conduisant au fleuve, et ensuite à la mer. Elles cherchent à partir pour leur grand voyage nuptial. C'est surtout en automne que cette impulsion est la mieux marquée.

Toutes, cependant, ne partent pas, parmi celles qui devraient le faire. Parfois, les moyens leur manquent, si l'étang est

isolé, et trop écarté du bassin fluvial. Alors, elles restent en place, et continuent à grandir encore, sans trop dépasser pourtant des limites bientôt atteintes. Perdues pour la reproduction, car elles ne trouvent point dans l'étang les conditions qui leur conviendraient, elles se bornent à engraisser, comme feraient des poulardes châtrées naturellement. Leur longévité, en ce cas, est grande. On en a gardé, ainsi, pendant dix et vingt ans.

Parmi les phénomènes de la nature, celui de la vie migratrice des Anguilles de nos pays est vraiment l'un des plus merveilleux qui soit. Les étangs hébergent, avec ce poisson, un hôte de passage, qui leur vient de la mer, et qui doit y retourner. Sa forme et ses capacités apparentes ne prêtent guère, cependant, à lui faciliter de tels déplacements, comportant un aller et un retour d'aussi longue portée. Et, malgré les obstacles dressés en travers de la route, la réussite a lieu. Quand on contemple une Anguille grouillante au sortir de l'eau d'où le pêcheur la retire, on a sous les yeux un spectacle banal d'aspect, mais extraordinaire en tant que réalisation d'un véritable tour de force vital.

VI

L'étang contient donc un peuplement varié d'êtres fort dissemblables. Sa vie intérieure est souvent d'une profusion supérieure à celle des champs, des prairies, des bois, qui l'encadrent. On ne la discerne point d'une façon aussi nette, cachée comme elle l'est dans la profondeur de l'eau. Elle a cependant son intensité, et son animation. Ses ressortissants s'affrontent, se poursuivent, s'alimentent, enfantent, se maintiennent et se renouvellent, chacun ayant sa capacité. Seulement, l'espace borné où tous se débattent les astreint souvent à modifier leur état selon les circonstances, et à profiter plus ou moins bien des ressources qu'ils trouvent autour d'eux.

Un équilibre s'établit entre les espèces, avec quelques variations. Tantôt l'une d'elles l'emporte momentanément, puis fléchit pour laisser la place à d'autres, quitte à revenir plus tard. Parfois, elles semblent s'échanger, et se substituer entre elles, tellement les péripéties peuvent différer d'année en année. Il ne s'agit là, cependant, que d'inégalités passagères,

dont le temps a raison peu à peu. Les espèces omnivores et les carnivores observent entre elles une proportion numérique, dont les termes se balancent dans la moyenne, au travers de l'alternative des poussées et des fléchissements.

Il faut aux carnivores, pour leur entretien, un cheptel suffisant d'omnivores. Il faut à ceux-ci, dans le même but, une production convenable de menues proies et de détritus variés. Toute transformation susceptible d'influer sur cette production retentit, par suite, sur l'équilibre total. Un envasement progressif, qui diminue la végétation, peut exercer une action fâcheuse, si on le laisse s'accentuer. Une consolidation des berges, ou de parties du fond, faite avec des matériaux résistants sur lesquels les plantes aquatiques ne peuvent pousser, aboutit à des résultats identiques. Le milieu vital constitué par l'étang est d'une délicatesse insigne. Les conditions naturelles, en lui, doivent être ménagées le mieux possible, afin de ne pas trop enfreindre la capacité de bonne production.

L'étang est ainsi un petit monde presque autonome et indépendant, qui entretient de lui-même, et par ses seuls moyens, les existences qui se dispersent en lui. Sa vie intérieure est constituée par la somme de ces nombreuses vitalités dépensées côte à côte. Nous en récoltons le terme final, sous la forme des poissons que nous pêchons ; mais il est utile de connaître ses termes préliminaires, destinés à préparer le résultat dont nous bénéficions.

LOUIS ROULE

UN COMPRADORE, UN GÉNÉRAL[1]

Où en est aujourd'hui, en Chine, la pratique du kidnapping, de l'enlèvement contre rançon? Je ne sais. Je sais qu'en 1928, elle fleurissait. Les « ravisseurs » s'attaquaient rarement aux Européens. Par contre, toute famille indigène à son aise possédait des gardes du corps. Covarrubias, dans ses charmants dessins, en a montré la silhouette. Bien sûr, l'homme gardé tâchait de se protéger au meilleur compte. Là comme ailleurs, le bon marché nuisait à la qualité. Prendre des chômeurs locaux et les armer, cela suffisait rarement à leur donner du courage, mais souvent à les transformer en bandits. Le pire, était le *bodyguard* maître-chanteur, soudoyé par l'ennemi, ou feignant de l'être. Aussi les riches recherchaient-ils des montagnards naïfs, musclés, ou plutôt d'anciens officiers russes. Ceux-ci, Blancs domestiqués, vêtus en colonels britanniques et revolver au poing, donnaient « beaucoup de face » à leur maître. Ils ne le quittaient d'une seconde.

Mes amis recouraient, de plus, à des ruses compliquées — et puériles. L'un d'eux racheta à Paris la carrosserie d'un taxi vétuste, la fit transporter à Shanghaï et monter, là, sur un puissant châssis américain. Il pensait dépister les kidnappers et n'avait point songé qu'ils seraient bien vite au courant et pourraient alors — avec quelle aisance ! — repérer ce tacot, lancé à 130 à l'heure !...

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er Septembre 1937.

Chaque jour, la rubrique locale annonçait l'enlèvement d'un enfant, d'un marchand, d'un banquier. Cette fois, il s'agissait d'un personnage ! Bigre ! Li Tsao Ming ! gros trafiquant de coton, mais, surtout, conseiller municipal de la concession française, catholique officiel, appuyé des Bons Pères et les appuyant, ami du Consul de France. Moderniste de tendances, ce Li avait négocié l'emprunt de 300 millions en échange duquel — le 12 avril 1927 — Tchiang Kai Shek avait rompu avec les communistes.

Aussi s'était-il attiré la haine des Nordistes. Donc de Shu... C'est le raisonnement que je fis aussitôt et il semblait confirmer le... — disons : « l'intérêt » du général pour cette affaire.

Vers 9 heures du soir, Li, dînant chez soi, avec des amis, avait reçu une missive. Aussitôt debout, il s'excusait : Une course urgente ; dix minutes plus tard, il serait de retour... Il monta dans sa voiture : « Au bureau ! » cria-t-il. Le chauffeur démarra, emmenant un garde du corps russe. Devant le building de Szetchuen road où était installé son « office », Li descendit et pria les deux serviteurs de l'attendre. Ils l'attendirent longtemps. Au bout d'une heure, le Russe interrogea le portier. Le portier avait vu M. Li entrer, rien de plus. Le Russe, inquiet, monte au bureau. L'électricité brûle. Personne. Le téléphone sonne. C'est le majordome de Li : il vient de recevoir une note de son maître conseillant le secret et l'acceptation de la rançon. Un million de dollars. Le secret avait été ainsi gardé « à la chinoise » puisque, à 10 h. 30, nous étions au courant.

Au Consulat de France, le désespoir régnait. Que les bandits osassent s'attaquer à une personnalité comme Li, placée si évidemment sous la protection française, voilà qui devenait préoccupant. Le Consul dissertait :

— Il ne saurait s'agir que de crapules vulgaires assez ignorantes pour avoir vu en Li, simplement, un richard ! Nous les aurons bientôt.

— Comment ?

— Nous mettrons tout en œuvre...

— ... Et vous ferez chou blanc, dis-je, et les Chinois seront trop heureux de pouvoir clamer : le kidnapping ne cessera que le jour où Shanghaï sera unifiée sous une police unique.

— Fontenoy a raison, prononça le gros Wang. Il faut feindre de nous désintéresser de la chose. En tout cas, j'ai une idée...

Le gros Wang jouissait d'une réputation méritée d'homme sage. Il avait commencé par un coup de maître : vers 1909, la vieille impératrice Tseu-Yi avait interdit l'opium. Tous avaient acquiescé, dans la vaste Chine, sans pour cela renoncer à l'ombre d'une pipe. Hélas, en ce temps-là, sur la concession internationale, régnait, comme chef de police, un Écossais fort strict. Il commença la chasse aux délinquants, ferma les boutiques, les fumeries... Quel trouble, dans une si vaste cité ! Il fallait réagir. Le gros Wang, alors fluet, eut une idée : le cuisinier de l'Écossais fut soudoyé et il introduisit de l'opium dans les aliments de la famille. D'abord très peu, puis davantage. Et davantage encore. Au bout de six mois, le capitaine, sa femme, son grand fils, sa fillette et le tout petit bébé, étaient intoxiqués, sans le savoir, à cinquante pipes par jour. Alors Wang donna l'ordre de couper.

Quelle calamité ! Le pauvre *captain* crut mourir; il s'arrachait les cheveux — il en avait à peine la force — devant sa progéniture agonisante. Et sa chère, sa fidèle épouse rendait l'âme très démonstrativement, comme lui-même, et nul médecin n'y voyait goutte. Un « empoisonnement » !... Pouvait-il s'agir d'autre chose que d'un empoisonnement, quand toute la famille, alitée, incapable de remuer bras ou jambes, secouée de frissons mortels, épuisée par une sorte de dysenterie superlative, se lamentait, pleurait, perdait connaissance sans qu'aucune analyse pourtant révélât aucun poison connu !

Durant trente-six heures, Shanghaï crut perdre le préfet de police international. Les docteurs britanniques, allemands, français, les spécialistes américains, y perdaient leur latin. Le capitaine se désespérait. Il se fût remis volontiers au dernier des rebouteux ou au pire remède de bonne femme, pourvu qu'on le soulageât. Alors vint le visiter un de ses secrétaires chinois qui bavarda honorablement d'étranges maladies qu'on voit sur la terre de Chine. Il cita des cas extraordinaires où, pourtant, la guérison était intervenue. Oh, par un moyen bien simple... Le capitaine le tolérerait-il ?

— Mon âme au diable s'il le faut ! — gémissait Mac Manus.

Enfin, il admit un médecin chinois qui sourit et se fit fort

de retaper tout le monde. Il lui fallait un petit quart d'heure et... un pot d'opium.

Deux heures après, le capitaine sévissait de nouveau au rez-de-chaussée, à droite, de l'Hôtel de Ville. Avant de se coucher, il fuma en famille et, pour chaque pipe, bénissait Bouddha... Décidément, oui, il y avait là quelque chose... (« There was something in it... »).

Le lendemain, l'opium était autorisé sur l'International Settlement. Wang, célèbre et récompensé par ses compatriotes.

Or, cette fois encore, Wang avait une idée. Laquelle? Que la demande d'un million ne provenait point des kidnappers. Ceci n'est point un roman policier. Aussi, ne me souvenant pas au juste de ses arguments, je ne tâcherai pas d'en inventer qui les remplacent. Mais la suite prouva qu'il avait raison.

Le lendemain les journaux portaient aux ravisseurs une offre de « contrôle » : qu'ils fissent parvenir à la famille une pièce d'habillement démontrant qu'ils détenaient Li. Vint un bas, mais son expéditeur manquait d'astuce au point d'avoir laissé le second dans l'armoire, chez Li, là où il l'avait subtilisé. Discrète, l'enquête désigna un valet du conseiller municipal, réputé fidèle, un certain Pou, qui, s'étant trouvé avisé des premiers, avait cédé à la tentation de faire fortune et « pris à son compte » le kidnapping...

Affaire secondaire, sans doute, l'essentiel étant de retrouver Li. Pourtant, les détectives chinois de la police française s'apprêtaient à coffrer Pou, le faux ravisseur, après s'être assurés de son intervention maladroite. C'était trois jours après l'événement. Vers minuit, au Consulat, je trouvai les autorités dans l'embarras. Pou ne se doutait de rien. Néanmoins, il avait disparu après le repas du soir. Quant aux vrais coupables, aucun indice. Nous discutâmes en vain. La nuit était étouffante et, comme le Consulat général domine le quai du Whampoa, les clameurs bousculées, les *Ho-lââ* ! *Ho-lââ*... rythmés des portefaix, les jets de vapeur des grues, des cabestans, et la criaillerie du menu peuple se tassant contre la passerelle des bateaux de Ning-po pour, plus sûrement, trouver place vers l'aube quand ils partiraient, les sifflets,

les hululements de sirènes et ces martelants, lancinants bruits mi-nautiques, mi-terrestres d'un grand port, nous encerclaient, nous attaquaient, comme autant d'ondées brûlantes. Le thermomètre marquait juste 105 Fahrenheit. Le whisky et les siphons passaient, sans trêve, de main en main. Un téléphone sonnait quelque part. Et la pluie durait depuis six jours. La même averse homogène, péremptoire. Certes, elle cesserait un jour. Un jour proche, dans deux semaines environ, tout soudain. Mais installée comme elle semblait, nous ne pouvions, en pensée même, la séparer de ce blafard paysage nocturne : foule, quais, ballots, phares et lumignons, et sampans godillant et cris lointains, appels proches, jurons partout et cette femme, sous notre balcon, haranguant, — elles sont partout les mêmes, — son mari, lui reprochant mille erreurs ménagères, sa pauvreté, sa chemise sale. Et puis ce téléphone obsédant, — eux aussi se ressemblent partout, — *drinnn... drinnn...* renouvelant sans cesse, sans cesse son appel. Nous nous taisions. Le Consul soupira, puis but. Je soupirai. Notre policier soupira... Il manquait d'originalité et dit : « Quelle chaleur !... » Quand...

Le Consul sursauta. « C'est *mon* téléphone ! Boy ! Boy ! » Nous n'y avions point songé. Les domestiques, — disparus. Ils jouaient au « mâtian » (mah-jong) dans le sous-sol ou écoutaient quelque amateur râcler le monocorde.

C'était le téléphone du Consulat, en effet. Il avait bercé longuement notre abrutissement. Le Consul quitta en soufflant la véranda.

La sonnerie s'arrêta. Puis le Consul fut parmi nous de nouveau, tout chose :

— Pou est retrouvé. A deux pas d'ici. Prenez vos casques, vos cirés. Allons-y...

Dans le vestibule, il expliqua :

— C'est le central de la police qui appelle le capitaine. Pou vient d'être trouvé sur le port, dans un rickshaw... Oui, blessé... A deux pas, vous dis-je...

La sentinelle présenta les armes et le colonel de la coloniale bondit :

— Comment ! Savez pas !... Vieux soldat, pourtant ! Présente pas les armes après coucher soleil...

— Vous voyez bien que c'est un Tonkinois, — intervint le capitaine de la police... — Il a cru bien faire.

Nous étions loin. Nous tournions en bas de la rue du Consulat vers la droite. Là, le port se vulgarise. Les vapeurs font place aux voiliers indigènes, les godowns (les godons, disent les Français), à des terrains vagues où s'empile la production de l'arrière-pays, sous la surveillance de gardiens squelettiques.

A cent mètres, un attroupement. Une vingtaine de policiers, accroupis sous leur capuchon de paille, subissaient la pluie. Devant nous, marchait un crieur, avertissant les badauds de notre dignité. Ils filaient. En l'entendant, les policiers bondirent, glapissants. Les Chinois se dispersèrent comme des rats, laissant voir un rickshaw, un pousse-pousse, sans tireur, arrêté près du trottoir. Dedans, un homme : Pou, entouré de trois détectives.

— Eh bien voilà... Il y a une demi-heure, l'agent de service a téléphoné à la Centrale. On venait de lui signaler ce pousse avec un passager blessé. Nous vînmes. Et voilà... C'est Pou. Il ne dit rien.

— Les blessures ?

— Les jarrets coupés.

— Les jarrets seulement ?

— Non, évidemment. Tous les tendons du corps, aux bras, aux jambes. Tous coupés, de main d'artiste. Le sang perdu ? Peu. Mais l'homme est fichu. Le médecin est venu ; il a haussé les épaules.

Pou avait été trouvé évanoui et rappelé à soi. Il nous regardait et ses regards ne reflétaient, en vérité, aucun intérêt d'aucune sorte pour nos personnes. Wang l'interpella durement en shanghaïen, mais l'homme comprenait mal. Il émit une phrase essoufflée en dialecte ningponais.

Wang reprit, dans cet idiome.

— Tu es fichu. Tu vas crever. Et si tu ne crèves pas, nous te crèverons. Tu as voulu faire chanter tes maîtres. Ta condamnation est sûre. Il ne te reste qu'à te venger des saligauds qui t'ont mis dans cet état. Allons parle ! Sinon, nous te ferons parler. Tu me comprends ?...

L'homme garda son regard terne, ne sourit pas et dit des

mots insignifiants : ... ... que le destin est le destin, et l'homme, à lui, soumis...

Wang reprit ses menaces. Alors, l'homme se tut.

Nous interrogeâmes les inspecteurs. Nul ne savait rien. Pou fut expédié à l'hôpital. Nous allâmes nous coucher.

LE PLUS BEAU SUICIDE DU MONDE

Le plus beau suicide du monde, n'est-ce point celui qui laisse le suicidé en vie et lui rapporte une fortune? Un paysan naïf sut nous le prouver avec l'aide de traditions millénaires. Mais, chaque chose en son temps !

L'enquête policière sur le kidnapping de M. Li Tsao Ming rendait mal. Et pourtant tout le monde s'en mêlait. Pour parler l'argot shanghaïen où les Lyonnais de la soie et mille Juifs levantins mêlent à leur français des termes reçus des Britanniques, disons qu'on avait « tout *droppé* pour Li ». Tant pis pour le banquier Tsung dont la fille avait disparu le même jour. Tant pis pour la *Ta Tung-Chi Incorporated*... Son caissier avait levé le pied? La police n'en avait cure. Les deux concessions, la police indigène avaient lancé leurs meilleurs limiers sur les traces de notre conseiller municipal. Tudieu ! Ce n'était plus une question d'argent. Les kidnappers avaient affronté le Consulat de France. Il convenait de les rappeler à plus de modestie, aux normes de leur profession, aux mœurs. Aussi les trois états-majors se multipliaient.

En vain ! Shanghaï est plein de coins, de recoins, de « cités » populeuses et puis, de bungalows solitaires, aux volets clos, dans des jardins. Il y a le trafic de l'opium, celui des autres stupéfiants, celui des femmes blanches et des jaunes, qui donnent lieu aux plus étranges allées et venues et supposent du mystère que les administrations supportent, pour le profit qu'elles en tirent. Et puis, quand des Français, des Anglais, prennent en charge la surveillance d'un million d'indigènes, gens de façons baroques, de langues diverses, en un port où les races du Pacifique se mêlent, mais où, surtout, l'étranger, contrôleur, ignore tout, et d'abord le langage, des gens qu'il contrôle, il leur faut plus d'indicateurs que nulle part. Il leur faut donc tolérer plus d'infractions aux lois et

une plus générale amoralité. Enfin, comment le chef étranger saurait-il « *checker* » (disent-ils encore, c'est-à-dire vérifier dans le détail) les occupations, les dépenses de ses subordonnés indigènes, qui se dissolvent, sitôt sortis des bureaux officiels, dans l'énorme magma shanghaïen?

En vain, donc!

Et les jours passaient.

Nous pensions au Général. Mais il pensait à nous. Et souriant, affable, il s'était installé, pour simplifier ses relations avec les autorités étrangères, dans un grand hôtel très fréquenté. « Rien dans les mains, rien dans les poches », semblait proclamer son attitude. Il voyait beaucoup de monde? Mon Dieu, les Chinois considérables voient beaucoup de monde! Rien de suspect.

Et cela dura une bonne semaine. Vint un samedi qui fut un samedi mémorable pour trois raisons :

1

Vers onze heures, je rédigeais un éditorial sagace, remontrant aux populations qu'il faut ce qu'il faut et autres vérités utiles. J'écrivais bien gentiment. Et la pluie continuait. Je la revois. Le building dominait un des rares jardins survivant à la vieille ville de style « colonial ». Ce jardin montrait des manguiers, des arbres à ananas et à kakis — les derniers, seuls, portent fruit à cette latitude. Il y avait surtout des arbrisseaux aux feuilles vernies, à grosses fleurs blanches dont le parfum montait jusqu'à mon huitième étage. Et des hêtres rouges. Et des palmiers, bien entendu. Toutes les feuilles, en un tel climat, possèdent une véritable technique de l'averse. Elles s'organisent en parapluie quand vient la saison, les plus robustes, tendues, recevant le choc, et versant doucement l'eau aux plus faibles.

La ville apparaissait floue, à travers le rideau de pluie; de la buée vaquait dans l'air, par grosses bulles, par mignons cumuli translucides, qui flottaient de maison en maison et le jardin luisait, régalé d'eau, et les odeurs des magnolias annihilaient celles du fleuve Whampao, grâce à Dieu!

Le téléphone... « Allô. Oui. Quoi?... Pas très drôle, votre

histoire. *Something queer in it?* Quoi de *queer?* Attendez, je vous passe la sténo, dictez-lui... Merci en tout cas. C'est ça, venez... »

Notre policier de service dicta :

« Ce matin, s'est produit un curieux incident à la poste centrale. Un coolie paraissant un peu simple et d'origine paysanne se présenta à un guichet, déclarant qu'il venait vendre un colis dont il était porteur. Interrogé sur le contenu de ce colis par l'employé plutôt stupéfait, il répondit, le stupéfiant davantage encore, que son colis contenait un kilo d'opium. L'employé lui ayant déclaré que la poste n'achetait pas d'opium *(sic)*, le coolie entra dans une violente colère, disant :

« — Je suis gardien chez des kidnappers et on ne m'a pas payé depuis très longtemps. J'ai rouspété. Alors mon patron m'a donné un kilo d'opium. J'ai demandé qu'en faire. — Vends-le — m'a-t-il dit. — Et où ça, grands dieux? — Alors, il éclata de rire et me dit : — A la poste centrale. — Je suis donc venu ici. Et je veux caser ma camelote ! »

« — Ton patron s'est moqué de toi — dit l'employé. Ne sais-tu pas que le commerce de l'opium est interdit? Enfin, n'importe ! Reste-là, j'appelle un chef... »

« L'employé prit le téléphone et demanda la police. Mais, comprenant que l'affaire allait mal tourner, le coolie s'éloigna rapidement et se perdit dans la foule. On le recherche. »

Je lus l'information. Et indiquai à ma secrétaire :

« Ajoutez *activement : on le recherche activement*... Sinon, la police croirait à une pointe, de notre part. »

Et je me mis à méditer sur cette intéressante, mais obscure affaire quand le téléphone sonna pour la seconde fois et ce fut le second événement du jour.

2

— Allô... Fontenoy? Ici, police. Pouvez-vous venir d'urgence? Tant pis! Si, toutes affaires cessantes! Très grave... Que diable... Je vous dis *très grave* !...

Et cinq minutes plus tard, dans le bureau du capitaine... appelons-le : Motta, je trouvais, l'entourant, le Consul, Wang, Li Men Wei, tous vraiment pleins d'animation.

Il pleuvait, comme de juste. Et le bureau, au rez-de-chaussée, étant tout noirci par l'ombre des buildings voisins, les lampes brûlaient, donnant à ces messieurs des faces de cadavres.

Motta prit la parole qu'il n'avait point aisée. Je pense, d'après sa conduite et ses succès, qu'il concevait clairement, cet homme, mais, par quelque sortilège, aucun lien n'associait, en lui, les idées et les mots. Quand l'Ambassadeur l'interrogeait sur une affaire, une grève, par exemple, s'enquérant du dernier état des choses, Motta répondait, surtout par gestes :

— Dame ! M'sieur l'Ambassadeur, mes gars (le bras fait « En avant Saint-Denis »), oui, eux, bien entendu !... Seulement, les autres (une lippe de la lèvre inférieure), évidemment ! Seulement moi (il se rengorge et claque du pouce contre l'index). Alors, vous comprenez...

— Parfait — acquiesçait l'Ambassadeur. Et l'Ambassadeur avait raison.

Cette fois-ci, Motta commença ainsi :

— Alors voilà ! Y a du neuf ! C'est à propos... enfin oui. Alors... Braillaud ! Bon ! Sergent Braillaud, lisez le rapport...

Braillaud lut.

Le rapport annonçait une nouvelle sensationnelle. Et simple. Une missive était venue, par un messager de club, proposant la restitution de Li Tsao Ming. Y était joint le chapeau semi-mandarinal que portait, en effet, Li, lors de l'enlèvement. La rançon? Modique. 50 000 dollars, en pièces d'argent ou en sabots de taëls [1]. Le prisonnier serait remis en territoire chinois à son frère Li Men Wei et à M. Fontenoy, votre serviteur. Suivaient des précisions sur l'endroit, sur notre voiture, notre attitude exigée...

Je passe les détails. En ce temps-là, les routes carrossables n'abondaient point en Chine. Les voyages se faisaient par sampans sur les canaux dans la plaine du Kiangsou. Pourtant, une voie ébauchée, une piste, sortait du « greater Shanghaï »

1. La traditionnelle monnaie chinoise était le taël, supprimé vers 1930. Le taël valait une once d'argent pur et les Banques conservaient, par milliers, comme garantie, dans leurs caves, des taëls fondus sous forme de sabots. Il y avait des sabots de 10, de 100, de 1.000 taëls.

et suivait, pour quelques kilomètres, le ballast du Shanghaï-Hang-Chao.

Une heure plus tard, en avance sur l'horaire, notre Buick avait laissé derrière soi les dernières maisons des faubourgs et s'avançait prudemment. Elle portait une tonne, environ, d'argent-métal, en des sacs, fermés du sceau de la Hongkong and Shanghaï Banking Corporation.

Répéterai-je qu'il pleuvait? Il pleuvait. La montre de la voiture marquait deux heures et je notai que mon compagnon s'énervait, car fort innocemment je suggérai :

— Elle avance.

— Elle avance?

— Oh, de cinq minutes...

— Elle n'avance pas. Chauffeur! La montre avance?

Et comme le domestique répondait que tout arrive et que si la montre avançait, tant pis, l'honorable Li Men Wei l'abreuva d'insultes et compara sa mère à ces animaux tristes de la légende thibétaine, parents de notre apocalypse.

Les rizières couraient le long de nos vitres et pas un arbre. Si... quelques bosquets autour de tombeaux réputés insignes. Mais les tombes, en foule, les levées de terre marquant une inhumation, ou les parallélépipèdes de brique contenant un cercueil, ou, plus simplement, des bières posées sur l'humus fatigué, plus souvent encore, des débris de planches révélant un corps pourri, ou des ossements, survivant à leur vêture de chair et posant une tache dans la culture d'un champ... les cadavres nous entouraient. Les Chinois vivent parmi leurs morts. Leurs morts sont partout. Et si ce peuple redoute si peu la catastrophe individuelle définitive qui nous effare, nous, c'est sans doute à force de familiarité avec les défunts qu'ils voient sans cesse, partout, et heurtent à chaque pas.

La pluie lavait les pousses végétales et les débris humains autour de nous. Et la Buick avançait timidement sur la voie, se détournant pour éviter une fondrière ou quelque mausolée que les Ponts et Chaussées eux-mêmes avaient respecté.

— Stop! — cria Li.

Nous ne devions approcher du kilomètre 9, à nous assigné pour rendez-vous, qu'à l'heure dite. Trente minutes encore et mille cinq cents mètres! Il fallait donc attendre. Morne

attente. Je tâchai de lire. Mais, quel attrait offrent des journaux, une revue, en pareil cas? J'essayai de faire parler Li. Li, si courtois, boudait. Boudait-il? Je pensai soudain qu'il avait peur. Pour le distraire, je nommai Wei Yu, un de mes collaborateurs, ancien élève de Jaurès, communiste l'an d'avant, puis condamné par les Rouges, condamné par les Blancs. Li rechignait.

— Des nouvelles de Canton? — fis-je.

— Point... — Et il se tut encore.

L'ondée égrenait, au hasard, mes imaginations.

J'avais passé par Canton communiste, l'an d'avant. Wei Yu m'y avait reçu. Il remplissait alors les hautes fonctions de commissaire du peuple aux Affaires Étrangères et, fort bien, grâce à son argot montmartrois. Il ne faisait pas bon lui parler du Quartier Latin ni de Montparnasse. Il vous eût écharpé : Montmartre et c'était assez! Gras et rond comme une lingère de couvent, il n'avait que Lenine et le Chat Noir à la bouche. Un jour de novembre, Canton s'était insurgé. On avait empalé les douze Russes du Consulat et leurs femmes. On avait coupé deux mille deux cents cous de Célestes et entassé les cadavres près de la rivière des Perles, pour que la marée les charriât.

Wei, averti, avait filé à Hong-Kong et télégraphié à mon *Journal de Shanghaï* un savoureux rapport de l'événement. Depuis, il estimait que les Rouges exagéraient la violence et les Blancs la cruauté, mais concluait sagement que la Chine n'est pas l'Ile-de-France... Ainsi évoquais-je à mi-haute voix le « bon » Wei.

— Une auto! — s'écria le chauffeur.

— Baissons-nous! fit Li.

Une grosse Lincoln nous dépassa, déployant autour de soi des gerbes de boue.

— On ne sait jamais... — ajouta Li, puis : « C'était *eux*... »

Et cinq minutes passèrent encore. Je m'éventais et nous secouions parfois notre sueur, comme des chiens au sortir du bain.

Et Li donna l'ordre du départ.

Conformément aux instructions, nul garde du corps ne nous accompagnait. Ma présence suffisait, selon la coutume locale, à affirmer notre sécurité.

Notre Buick stoppa près de la borne, au kilomètre 9. Toujours selon les prescriptions, le chauffeur sortit et déposa les sacs d'argent sur le gazon du bas-côté. Je sortis l'aider, au risque de faire perdre la face à mon compagnon. Un dur travail ! Tandis que je coltinais les sacs, Li poussa un cri :

— Je le vois !

Il voyait son frère.

Devant nous, à trois cents mètres, l'autre voiture. D'indistincts visages aux aguets. Près de la voiture, sur le remblai, un Chinois, en robe, assis.

L'argent déposé, nous fîmes marche arrière, comme convenu. Cent mètres.

Alors, la Lincoln avança.

Le Chinois assis?... Il ne bougeait pas — comme convenu.

La Lincoln stoppa près du trésor. Des hommes descendirent, et chargèrent pièces et lingots. Ils eurent vite fini.

Ils remontèrent en voiture et un coup de trompe nous avisa : nous devions nous tasser au fond de notre auto et laisser passer l'autre.

La Lincoln survint en trombe. Instinctivement, je risquai un œil. Une volée de mitraillette salua cet œil, mais tirée par un Chinois... c'est-à-dire que, seules, les vitres eurent à déplorer mon geste. Une volée de mitraillette sans conséquence... La Lincoln était loin.

Alors Li soupira. Hors d'état de parler, il fit signe au chauffeur. La Buick avança vers Li Tsao Ming. Nous nous rapprochions. Assis sur la terre détrempée, terrorisé par ses ravisseurs, il demeurait immobile, attendant que nous fussions à sa hauteur.

Nous sommes à sa hauteur. Li regarde et ne dit mot. J'ouvre la portière et je crie : « Hallo boy ! Eh bien quoi, vieux Charles !... » Il ne bouge pas.

Je saute à terre. Nous sautons. J'arrive bon premier près de... *près du mort.*

C'est bien Li Tsao Ming. Ce sont ses vêtements. Sur le crâne un feutre trop large. Blême? Exsangue. Les yeux ouverts. Quand j'y regarderai de plus près, je trouverai les paupières cousues aux sourcils d'un fil de soie verdâtre.

Le cadavre est assis, accotté à des brigaux qui le tiennent sous les épaules. Et puis, dans le dos, une sorte de manche à balai, piqué en terre, à travers la robe, maintient le buste... et la tête, car le chapeau, trop large, serre le bout du manche contre l'occiput.

Voilà.

Le Li vivant ne dit rien. Si, il marmonne indistinctement. J'avise le chauffeur : qu'il m'aide !

Alors, comme je saisis le corps par la nuque et tente de le soulever, la tête me reste dans la main. Je jure que j'éprouvai alors la sensation la plus désagréable de ma vie. Cent fois pire que la traversée du pont d'Irun sous les mitrailleuses !

Le corps de Li Tsao Ming avait été coupé en morceaux et recousu ensuite. Je demandai plus tard une autopsie ; était-il mort de maladie, puis les ravisseurs avaient-ils imaginé cette mise en scène macabre ? Ou bien l'avaient-ils résolue de propos délibéré ? Mais, à quoi bon ? me répondit la police... Ce qui est fait est fait ! Qu'y peut-on ? Et un mort, n'est-il pas mort ? Et, de toute façon, les coupables recevront le châtiment suprême, alors !...

Il me fallut embrasser Li Tsao Ming étroitement, le hisser dans la Buick, l'y caler dans le coin droit arrière, ultime hommage. Ensuite ramasser la tête. Elle avait roulé dans le ruisseau. Je l'essuyai, d'un mouchoir et comment vous dirai-je... Certes, je la reposai sur le cou, dans la voiture. Mais elle penchait en avant. Le moindre cahot la projetait sur le plancher. Il me fallut la caser sur les genoux du... reste, — *entre* les genoux, plutôt. Je les écartai aisément et y coinçai le pauvre visage de ce très riche et très important bourgeois de la concession.

Nous revînmes dans la ville submergée.

3

Ce retour m'avait exaspéré. Mes nerfs ne valent pas grand chose. Ce jour-là, ils avaient tenu. Je les sentais à bout. Et le lamento de Li-Men-wei, tandis que nous rentrions, n'était pas fait pour m'aider à vivre. Non qu'il pleurnichât. Les yeux demeuraient secs. Il poussait simplement à mi-voix de longues

plaintes, comme les chiens parfois, la nuit, en une ferme isolée, mais moins stridentes. Il geignait sur un ton unique jusqu'au bout de son souffle, se remplissait les poumons et recommençait.

Un tournant. Les freins bloqués. La Buick stoppe dur et le corps tombe sur moi. Alors j'éclate. Bien sottement. Bien inutilement. Je hurle. Qu'on avance ! Qu'on klaxonne ! Cette foule s'écartera. Allons. Non ? Quoi ? Je ne comprends pas. Alors, demi-tour ! Mais si, demi-tour !... Cela ne va pas tout seul ? Les badauds nous encerclent ? Tant pis, rentre dedans !...

Ouf ! nous parvenons à la direction de la police.

En voilà bien d'une autre ! Le coolie de la Poste, l'homme au kilo d'opium, est en train de se suicider publiquement. Comment ? Et vous dites que ?...

Le suicide public, démonstratif, relève d'une très ancienne coutume que les mœurs ont, petit à petit, abolie. Dans les temps, si quelque ennemi vous avait porté tort, et gravement, et que la justice des hommes demeurât impuissante à le châtier, alors, la victime possédait un recours ultime, désespéré : se suicider sur le seuil de son tyran. L'âme du mort ensuite taquinerait, aiguillonnerait, torturerait le méchant, jour et nuit. Le méchant ne connaîtrait plus de repos. Et s'il se réfugiait dans la mort à son tour, il n'échapperait point pour si peu à son supplice : l'âme du suicidé demeurerait accrochée à la sienne pour l'éternité.

C'est la plus terrible, la plus complète, la plus totale des vengeances.

Bien sûr, l'esprit pratique des Chinois avait, dès longtemps, déformé cette pratique et, devant qu'elle tombât en désuétude, elle servait d'instrument au plus habile chantage que les civilisations aient connu.

Le suicidé (le « suicidant », plutôt)... s'installait devant la porte de son ennemi, l'imprécation à la bouche. Il ameutait les badauds, ravis de l'aubaine, et commençait de faire couler son sang, à petits coups de couteau obliques dans son abdomen. La police respectait le manège et, les Dieux étant en cause, ou, tout au moins, des puissances obscures et transcendantes, elle se gardait d'intervenir.

Alors la personne visée tâchait d'interrompre la procédure,

d'en acheter l'interruption, en payant au désespéré son maintien en vie. Des fenêtres, pleuvaient dollars et taëls que des commis entassaient autour du suicidant jusqu'à ce qu'il s'estimât satisfait et levât le siège, emportant son butin. Et la foule se dispersait, satisfaite aussi, glosant l'événement et les commères avaient fait provision de commérage et les bavards avaient du pain sur la planche.

Tel, ce samedi-là, vers quinze heures, Tchao-Sze-leu, le coolie du bureau de poste, se suicidait devant une belle maison de Djidji-lô (Ghisi-road) dans le beau quartier chinois, limite de la concession française.

Ledit Tchao, accroupi, hurlait comme un empalé. Une douzaine de gamins (courant, comme à nos sorties de baptêmes, après les dragées) cavalaient après les piécettes, les billets qu'*on* laissait tomber des fenêtres intéressées. Tchao, tout en se tailladant le ventre, en glapissant éperdûment, suivait du coin de l'œil ses coureurs, ses ramasseurs. Ils n'eussent eu garde de chaparder : quel sacrilège ! Et puis l'assistance jubilante les eût tôt dénoncés et punis. Tout allait pour le mieux.

Tchao était un campagnard. Un de ces pauvres bougres que déversent les champs insuffisants dans la grande cité. Le Kiang-Sou a 37 millions d'habitants et la densité de la Belgique : à peine un jardinet par ménage et des taux de métayage exorbitants et des taxes monstrueuses et des fonctionnaires insatiables qui sucent l'habitant.

Tchao, comme les autres, était venu tirer un pousse à la ville. Courir seize, dix-huit heures pour un bol de riz. Ou travailler douze heures aux tissages japonais pour quarante sous. Ou porter des fardeaux au port, sous la trique des contremaîtres hindous. La chance l'avait fait embaucher comme gardien de kidnappé. Point payé et trop sot, il avait pris la mouche. Puis, moqué, une bien plus méchante mouche encore, et s'était souvenu du suicide ancestral.

Je courus le voir faire.

Le tableau en valait la peine. Je crois avoir assisté, là, à la dernière cérémonie de cette sorte.

Il pleuvait. L'ai-je dit ? Et cela se passait tout au bout de la concession, parmi les résidences ombreuses des riches étrangers et des Chinois élégants. Quand on s'éloigne du centre de

la ville, les jardins naissent, puis grandissent, en ampleur, en hauteur. Voilà des tilleuls. Voilà des platanes et des chênes enfin. Et, pour comble, des pelouses où s'installe, en été, un badmington. Près du port, les rues portent des noms simples et « utiles » : rue du Consulat, rue de l'Église-Saint-Joseph, rue du Débarcadère. C'est le quartier de l'affairement. Viennent ensuite les dénominations chinoises : rue du Shan-Si, rue du Szechuen, rue de Ningpo, là où se télescopent les boutiques indigènes, les étalages baroques, les échopes d'usuriers, les ateliers d'artisans. Plus loin, Pétain, Dubail et Lafayette sont à l'honneur, protégeant des Blancs orgueilleux, grugés par les marchands de curios, par les assureurs américains. Un Chinois atteint le raffinement suprême s'il habite par là. Or, le maître de Tchao y habitait. Plus exactement, faisant métier de « *Big Shot* », il y avait loué un cottage qui triplait quelque vaste appartement en building et un étage dans un hôtel.

Problème : qui était le maître de Tchao ? De fortes présomptions indiquaient qu'un même homme avait engagé l'homme au suicide, enlevé puis découpé Li et laissé Pou pantelant. Qui ?

Cinq cents personnes peut-être se pressaient, ruisselantes des eaux du ciel et de leur sueur, autour du sacrifice. Des coolies sous paillons, des valets voisins en cirés, quelques marchands, venus en curieux, de la rue voisine, et de rares blancs. Tout ce monde jacassait sans répit et se contorsionnait pour apercevoir quelque chose. Sous la pluie, toujours... Et sous la canicule... Et une buée peu ragoûtante en montait.

Je sautai de voiture, accompagné de policiers. Nous parvînmes sans peine au premier rang. L'homme alors chantait, renversant la tête pour produire des sons plus aigres. Une complainte pareille à ces chants espagnols en soprano perdu, qu'accompagne, comme une basse uniforme, le bredouillement des instrumentistes. Des demi-volets barraient les fenêtres, vers le haut. Au dessous, des rideaux. Et, d'entre les rideaux, à courts intervalles, une main paraissait, lâchant une piécette ou un menu papier (chèque ou billet de banque).

Les autorités n'eussent su s'immiscer. Il fallait attendre que Tchao se retirât, pour interroger les habitants. Nombreux,

les habitants ! Je sentais un regard derrière chaque jalousie, une présence touchant chaque brise-bise. Mais quels ?

Un coup d'œil sur les chèques en chinois qu'avaient ramassés les gamins. Des sommes ridicules : dix sous, vingt, cent au plus. Au début, les assiégés avaient essayé des chèques en anglais (pas plus importants, plutôt moins...), mais le meneur du jeu avait ordonné qu'on les déchirât puisqu'il n'en pouvait vérifier la valeur.

Soudain, il ordonna aussi de lacérer les papiers chinois. Il lui fallait du métal à cet homme et comme ses ennemis se montraient lents, Tchao fut pris d'une rage fréquente chez ses compatriotes : un étudiant anarchiste à qui vous remontrez sa sottise, soudain pique une crise et mord, c'est le mot, la poussière, mange la terre où il se roule, par dépit de son impuissance. Tel, Tchao poussa un grand cri sauvage et deux fois se frappa pour de bon. Le sang gicla, et une humeur aussi, qu'il reçut sur les doigts avec des clameurs nouvelles et vraies, et vraiment folles de douleur.

Le public ? On se serait cru à la grande scène du III dans un théâtre des faubourgs. Les gens applaudirent et glapirent à l'unisson et trépignèrent et se tassèrent un peu plus serré autour du sacrificateur de soi-même.

Une pluie de pièces et de *sabots de taëls* tomba des fenêtres. L'assiégé avait compris que cela devenait sérieux et la panique se saisissait de lui. En trois minutes des milliers de dollars[1] tombèrent sur les plates-bandes. Et les gosses couraient, venaient, couraient, venaient, sans répit, entassant les plaques d'argent, les lingots, tandis que Tchao, pris au jeu, hurlait au delà de sa voix et que, prise au jeu, la foule clamait sa surexcitation.

Les *taëls* me préoccupaient. J'avisai un agent.

— Où sont les policiers venus avec moi ?

— Derrière la maison, monsieur.

Je fais le tour. La maison est cernée depuis le début de l'affaire. C'est bien ce que je pensais : la Lincoln y est rentrée. Des fenêtres, ce sont *nos* taëls qui tombent.

La suite est simple.

1. La Chine emploie le dollar-argent, dit dollar mexicain dont la valeur suit celle du métal. Une dizaine de francs, en ce temps-là.

Après ce grand élan, ce grand don de lui-même à l'action entreprise, Tchao tomba dans une sorte de torpeur.

— Qu'attent-il ?

— Il a demandé un comptable pour connaître son bénéfice.

Le comptable tardait. L'armistice gagnait la foule même. On achetait des beignets au sésame, des bâtonnets frits, des petites sucettes, faites d'une rondelle de banane et d'une écaille de canne à sucre (pour un liard). On se détendait, s'épongeait, on égouttait les manteaux.

Et le comptable vint. Il trouva — me dit-on plus tard — une cinquantaine de mille francs. Le siège fut levé et Tchao, sur une brouette louée, partit chez quelque guérisseur de ruelle.

Une heure plus tard, tout le personnel de la maison assiégée passait sur le gril policier. Une douzaine de bonshommes insignifiants, sans papiers. On m'admit à les considérer pour éventuellement reconnaître un compagnon du général Shu. Je ne reconnus personne.

Serrés de près par leurs surveillants, les hommes se taisaient. Ou bien ils prétendaient ignorer qui ils servaient. Certes ils révélèrent les taudis où ils gardaient leurs prisonniers. Mais le chef ?

Le chef ? Ce soir-là, cinq perquisitions, dans les locaux signalés, ne révélaient rien. La trinité des polices gênait leur action. Le temps que la française obtînt de l'internationale, et de la chinoise, les autorisations d'enquête, les kidnappers pouvaient prendre le large et garer leurs secrets.

Seulement, certains jours, les Dieux, vraiment, s'acharnent contre leur victime. Et le coup fatal, c'est vers minuit qu'ils le lui donnèrent. Ce fut le quatrième événement, et dernier, de ce jour.

4

Dix minutes avant minuit — le général Shu venant de sortir de sa chambre — le feu y prit. Un mégot ? Un mégot.

Or dans la chambre du général (à l'hôtel), une femme nue était assise. Les Chinois de qualité étaient possédés, en ce temps, par la lubie des femmes nues. Des femmes nues en cire que des Italiens leur vendaient. Grandeur nature. Assises,

genoux croisés, dans un fauteuil. Et fort mignonnement fardées, coloriées. Un morceau du Musée Grévin.

Quand les valets accoururent, la femme fondait.

Ils étouffèrent les flammes. Mais la dame s'était répandue par terre et, à sa place, demeurait, sur le fauteuil, un coffre, caché, sans doute, dans son abdomen.

Bien sûr, les valets d'étage dépendaient de la police. Et pour plus grande certitude, des détectives y étaient mêlés.

A deux heures du matin, le coffre avait livré son mystère, la liste des complices, celle des sommes dépensées et reçues, bref un tas de menues révélations sur maints dossiers classés. Et le général, cueilli chez son petit ami, refusait de croire que le destin pût ainsi maltraiter un si haut dignitaire.

Nos fonctionnaires ne courent pas après les responsabilités. Et la concession française préféra laisser à d'autres la liquidation de l'affaire. Les généraux sudistes, maîtres de la ville chinoise, furent avisés, et avisés de requérir l'extradition. A trois heures, la demande nous parvenait. A quatre, nos autorités l'accordaient. A cinq, une de ces antiques Citroën où l'administration française remplit ses missions (et trouve le symbole de sa vertu essentielle : la modestie corrigée par le système D), transportait le général Shu en territoire soumis aux autorités nankinoises.

Durant ce long temps (depuis le coffre ouvert et trahissant son maître), j'avais perdu, des doigts maigres du gras M. Wang, deux gambits du cavalier après défenses honorables. Nous attendions. Ni l'un, ni l'autre, nous n'étions personnellement intéressés, comme disent les hommes de business, à l'acte qui conclurait la nuit ou inaugurerait le jour. Pourtant, nous avions attendu.

Il nous avait semblé qu'avec cette fantasmagorie, oui, c'est le mot propre : cette évocation de gestes anciens, se survivant déjà à eux-mêmes, depuis le dîner brutalement luxurieux, jusqu'au cadavre recousu et au suicide démonstratif, se pouvait clore une ère chinoise, celle qui précédait la Chine progressiste, la neuve, la jeune, la victorieuse — révolutionnaire dans la politique et dans les mœurs. Nous étions loin de compte : j'ai appris, depuis, que la Chine reste la Chine... Mais ceci est une autre histoire.

Un peu avant six heures, le téléphone nous appela de l'autre côté de la *Suchow-creek*, de l'arroyo qui sépare le domaine étranger de l'immensité céleste. Nous y fûmes vite.

— *This way, gentlemen* ! prononça un minuscule anglomane à lunettes, un capitaine en satin gorge de pigeon : la suprême élégance dans le camp de Chiang-Kai-Shek. Il nous précéda par des corridors et des soldats suivaient : une douzaine de benêts en chaussons, débraillés, mâchonnant, balançant leurs flingots.

Des ampoules brûlaient, sans abat-jour : des points aveuglants de lumière, par ces noirs dédales puants. Une salle. Une porte. Au delà quelqu'un piaille, en mandarin, un long document. Puis rien. Puis une voix quelconque qui lit encore quelques formules sèches.

D'où surgit ce soldat-coolie, les doigts trempant dans des verres de thé qu'il nous offre ?

— Pouyâ... non, merci.

Et puis, rien, de nouveau.

— *This way gentlemen* !

Le capitaine fait la grimace et ouvre la porte. Une cour et les corps étendus de militaires-mendigots, livrés au sommeil. Au coup de sabre, ils ne se retourneront pas sur la terre, leur couche, car ils n'auront pas entendu.

Le chef de la police française est là qui se gratte entre les épaules contre la gouttière montante. Auprès, trois Chinois en robe : les généraux sudistes. L'un se cure les dents, la main poliment posée devant la bouche. Les autres, ces dignitaires dont *le Petit Parisien* publiera le portrait le lendemain de leur exécution (inévitable... prochaine... Pourquoi ? Oh ! ce serait trop long !...) ne font rien et affichent leur ennui. Plus loin, une foule confuse de soldats, abêtis par l'aube.

Shu est maintenu par deux costauds qui lui serrent les bras. Derrière lui, un troisième colosse se dandine en faisant aller ses mâchoires et balançant son coupe-coupe.

C'est dans une cour longue et étroite et un magnolia passe le mur et nous tend ses odeurs.

Et quelqu'un a dû donner un signal. Le bourreau fait un à-gauche, pousse d'avance un « Han ! » en levant son sabre. Non, pas de sciure de bois... Shu est tombé à genoux

parce qu'un des costauds lui tord les poignets. Exprès... Et ce geste force aussi à incliner la tête. Voilà. C'est fini. Il y a eu les deux jets obliques des artères.

Ensuite j'ai regretté d'avoir mal observé... Si Shu était rasé de frais, ou sale, ou s'il paraissait terrifié, ou superbe. Et le reste. Mais, sur le moment, on ne pense pas à tout. On voit mal. On ne pense même à rien.

Bref, le temps d'absorber cette vision — il y avait des nuages à l'horizon et malgré l'heure, les teintes demeuraient indécises — je me retourne et les généraux sont déjà partis.

Alors, nous partons aussi.

Et j'allais oublier que tous les complices, ou supposés, tous les individus trouvés *ghizi-road* et dans les autres repaires du général avaient été décapités déjà : intermédiaires, gardiens, commis et jusqu'au cuisinier, jusqu'à l'éplucheuse de légumes.

LA PROSPÉRITÉ D'EUSÈBE

Maintenant, je retourne à Eusèbe. J'ai commencé par lui et ne saurais l'abandonner. Le destin sut reconnaître ses mérites : sa réussite nous consolera du misérable Shu, elle encouragera les assidus, les attentifs. Enfin j'ai découvert, par son exemple, qu'une ère ne s'était point close et que la Chine reste la Chine. Au cours de quatre années encore, en bordure du Pacifique, je devais trouver le temps, et bien des occasions, pour vérifier qu'une Constitution ne transforme point les mœurs. Et que les mœurs même, si elles changent, changent en leur forme, mais qu'au fond... Et que l'âme, en tout cas...

Donc, *le Journal de Shanghaï* poursuivit son existence peu notable. Eusèbe continua de me servir. Certes, il dut se passer des choses. Mais on ne saurait tout dire. L'épopée brève du général Shu m'avait secoué et je sentais nettement encore, dans mes doigts, le crâne de Li, fuyant son corps... Ces événements que j'ai évoqués paraissaient comme une lumière éclatante, qui étouffe les lumignons autour d'elle et laisse dans l'œil une tache durable pour nous empêcher de bien voir, de longs instants encore, après qu'elle disparut.

Je passe donc au prochain jour mémorable : quand Eusèbe gratta à ma porte puis s'avança, porteur fort évidemment d'un discours, d'une entreprise neuve ou d'une importante information.

Il commença par un rapport insignifiant sur nos typos et poursuivit par un exposé détaillé sur le menu personnel des coureurs et des boys-messagers. Ensuite, il sortit un état du matériel, à ma grande stupéfaction, me priant de montrer assez de bonté pour faire vérifier l'inventaire. Je n'eus pas le loisir de l'interroger qu'il déposait sur ma table ses comptes de « petite gestion ». Il ajouta.

— Monsieur le Directeur voudra bien accueillir ma démission, que je lui remets avec un regret très sincère et une inexprimable douleur.

— Vous partez, Eusèbe?

— Monsieur, j'en suis morfondu, mais je ne saurais me dérober à mon devoir. Et mon devoir m'appelle ailleurs. Si vous y consentez, je vous proposerai des candidats à ma succession. De toute façon, mon frère assurera volontiers mon intérim... »

La suite de l'entretien révéla une ferme volonté de partir. Souvent, en fait, fonctionnaires, collaborateurs chinois présentent leur démission pour se la faire refuser et rétablir plus ferme leur position, aux heures où ils l'estiment compromise. Chaque général a démissionné vingt fois. Autant, le moindre officiel provincial. Mais ils demeurent en place. Cette fois, c'était sérieux.

Quant au frère suggéré... ma foi, les Chinois ont tant d'enfants, c'est-à-dire tant de frères! Et puis ils donnent ce nom (cela correspond au *bratetz*, au *bratouchka* des Russes) à qui les approche d'un peu près, — parfois, à une simple connaissance... Si votre boy prend un congé, si votre secrétaire vous lâche, ils offrent toujours quelque frère, propre à les remplacer.

Dans le cas d'Eusèbe, des frères providentiels avaient, dès longtemps, paru. Notamment quand j'avais poussé l'indélicatesse jusqu'à m'enquérir de ses ressources : comment ses 500 francs mensuels lui procuraient une grosse voiture, avec chauffeur et laquais?

— L'auto de mon frère — avait-il répondu.

— Quel frère?

— *Un* frère...

— Il est « dans les affaires », sans doute?

— Justement, monsieur.

Un autre frère lui avait acheté sa seconde concubine. Un troisième, ces beaux immeubles de la basse ville, acquis, du reste, à vil prix.

Donc *un frère* remplacerait Eusèbe...

— Et qu'allez-vous devenir, mon cher? — demandai-je finement... — Ministre peut-être, ou banquier?...

— Pas exactement, monsieur, — répondit-il, les yeux baissés, s'armant d'une feinte candeur.

— Alors?

Toute sa modestie intervint. Un peu de chaleur lui monta aux joues et il inclina de côté sa tête ronde et débonnaire. De sa semelle feutrée, il essuya une poussière et dit :

— Je reçois le grade de colonel. Et le général-gouverneur a la bienveillance de me nommer chef de la Sûreté shanghaïenne... Pour la ville chinoise, bien entendu...

Que répondre? Je me sentais plus sot que lui. Son œil se piquait sur le mien à travers ses cils. Je bredouillai des compliments.

*
* *

Deux heures plus tard, la première visite officielle d'Eusèbe m'était destinée. Il arriva dans une longue bagnole, précédée d'un tacot trimballant des militaires et suivie d'un autre tacot. Les militaires sautèrent sur le sol, se rangèrent en une haie que tout le voisinage accourut contempler. Une façon d'officier les harcelait, leur mettait les fusils dans la position du « Présentez armes ! ».

Calé dans sa voiture, Eusèbe fumait un cigare et attendait. Tout fut prêt. Alors il sortit lentement, armé d'une dignité prodigieuse, les jambes plus écartées que jamais (signe de splendeur !) Il se pavana entre les militaires et entra chez moi. Il portait un uniforme européen et y paraissait deux fois plus gros qu'en vêtement chinois, un uniforme de soie changeante,

à fond kaki. Les Chinois — et les Japonais — accoutumés à un pyjama lâche sous leur robe, ont, dans l'accoutrement moderne, un ennemi : notre pantalon. Et la culotte militaire est, si possible, pire. Elle pend, lamentable, sur les maigres, le fond à hauteur des genoux ; et les gras s'y boudinent parmi des plis, des replis où s'effuse leur lard.

La culotte d'Eusèbe eût étonné les costumiers les plus flegmatiques. La ceinture s'y formait de fronces comme dans le *charvar'* perso-ottoman. Elle avait l'air de tournicoter, en spirale, autour des cuisses, pour aboutir à des molletières charmantes, faites d'une sorte de pongé, pareilles à celles des plus empotées recrues de nos vaudevilles militaires. Il s'y était emberlificoté comme, chez Goldoni, le valet vénitien s'empêtre dans des spaghetti, s'y perd, en a partout et finit par s'en ligoter. Je me demandai comment il réussissait à mettre un pied devant l'autre. De plus, Eusèbe n'avait jamais porté de chaussures en cuir. Des chaussons seulement. Aussi avait-il choisi des tatanes paradoxales en veau très fin, mais larges, mais longues, deux fois trop pour lui. Et son talon sonnait sur le plancher. Il en sursautait chaque fois, puis souriait, bien fier.

Il entra. J'allai au devant de lui et prononçai :

— Bonjour mon cher colonel !

Alors il me nomma, ravi, par mon nom, et dit :

— Bonjour, monsieur Fontenoy !

Il fit l'éloge de la saison, puis des institutions et françaises et chinoises, regarda sa montre, annonça d'importantes visites qu'il devait faire encore et sortit avec un cérémonial identique.

On me conta quelle peine la descente de nos douze marches jusqu'à l'ascenseur avait coûtée à ses pauvres pieds pris dans du cuir ! Cher Eusèbe ! C'était un mercredi.

*
* *

Dans la nuit du vendredi au samedi, le Gouvernement de la République chinoise révoquait Eusèbe de ses fonctions. Je ne devais plus le voir. Il recevait à la Banque d'État un million

de dollars en lingots, compensation chiffrée par Nankin; il vendait tous ses biens et partait vivre quelque part en Malaisie, sous le couvert du drapeau britannique, en ce pays fabuleux où il y a une vraie police, où tuer est moins simple qu'à Shanghaï ...(où la vie humaine compte... où existe *la propriété* individuelle, respectée de l'État qui la fait respecter des citoyens... Curieux pays, ceux-là !...)

Ainsi tout finit bien. Eusèbe avait su mener sa barque. Il se retirait et, comme dans les récits féeriques, il allait vivre dorénavant paisible, à son aise, honoré. Ainsi finit mon conte.

Mais mon fils lit par-dessus mon épaule et s'étonne. Pourquoi cette fortune soudaine? s'enquiert-il. Il ne devine pas. Devinez-vous? Non. Allons, c'est que j'ai, dans ces pages, mal présenté, mal expliqué, cette vaste contrée éternellement archaïque et le peuple futé qui l'habite. Alors voici :

Mercredi matin, Eusèbe avait reçu sa nomination. Officiellement. Et, tout le jour, joui des honneurs attachés à ses fonctions nouvelles. Ensuite, le soir venu, il s'était mis au travail.

Ce même jour, dans le secret, débarquait à Shanghaï une famille de Chinois, en provenance des Philippines. Un marchand — curieusement long et maigre et chevelu, pour son état — avec ses deux commis, sa femme, ses deux enfants (cinq et trois ans), un boy-cuisinier, un coolie et des paquets, des pannerées de choses banales, des baluchons en kyrielle qu'ils avaient, en grognant, déballés à la douane.

Le marchand et son équipage avaient loué des pousses et je te trotte... jusqu'en bas de *La-Fi-Ta-Lou* (Lafayette road), une longue avenue du domaine français. Vers l'est, elle s'orne de cottages verdoyants, mais au bas bout y débouchent de ces cités indigènes, dites « passages », analogues aux « appartments » de l'East End londonien, ou aux « compartiments » de notre Indochine. Un bas bout confus, sale, bruyant, surpeuplé. Des ruelles y aboutissent, des impasses où camelots et marchands de friture donnent libre cours à leurs vocalises, à leurs gongs, leurs claquettes, à leur pestilence. Il y a des logis de pauvres, mais aussi des asiles de nuit, des fumeries, des chambres à la semaine. Il y a surtout un enchevêtrement de corridors gras, un incessant va-et-vient. Il y a des passagers de toutes les provinces, qui n'entendent ni la

langue mandarinale, ni celle de Shanghaï et savent qu'en tel sous-sol, dans la deuxième cour à droite, ils retrouveront un « pays ».

Le marchand pénétra dans ce dédale et, quelque part, il s'installa. Dans la suite, nous apprîmes que d'inhabituels chiffonniers, d'inconnus crieurs de miel frit, l'avaient suivi de près et avaient dû lui rendre visite. Que, jusqu'à minuit, ses trois pièces n'avaient pas désempli, sans pourtant que les bavardages eussent donné lieu aux éclats de voix coutumiers.

Bref, vers deux heures du matin, le sommeil régnait sur cette centaine de réduits. Quelques rentrées tardives. Mais le silence.

Dans le silence, vers trois heures, des coups de revolver, des cris. Puis rien. Puis des revolvers claquent encore. Des habitants risquent le nez à leur fenêtre : une balle dans la vitre les en chasse vite. Encore des coups de feu. Des piétinements dans une allée. Deux passants, tant pis, rencontrent des messieurs pressés. Les deux passants sont abattus.

Le marchand et ses compagnons sont morts.

Qu'est-ce que cela signifie? Que sont morts, le camarade Lou-Yen-Kai, secrétaire général du parti communiste chinois, deux membres du Comité central (les commis), l'ex-chef des Trade-unions bolchevistes (le boy) et un autre agitateur (le coolie). Lou-Yen-Kai vivait depuis six mois dans un exil mystérieux. Il avait passé par Moscou, puis Vladivostock. Là, sa trace se perdait... Pas pour tout le monde, puisque après un détour aux Philippines, quelqu'un avait connu son arrivée, percé son déguisement. Qui?

Ne soyons pas trop exigeants. Voyons les faits :

Les cinq hommes avaient succombé. Des balles dans le crâne. Le parti communiste chinois se trouvait décapité pour quelque temps. Qui pouvait s'en réjouir? Ma foi, Chiang-Kai-Shek avait rompu avec le Kremlin l'année d'avant. Depuis il se heurtait dans les universités, dans les usines, à la propagande extrémiste. Son fils demeurait prisonnier à Moscou. Nankin menait la lutte sur deux fronts : contre les réactionnaires du nord, contre les bolcheviks du Honan. Nankin ne pouvait désirer une recrudescence de l'agitation dans la plus grande ville d'Asie.

Les instruments de Nankin? La Sûreté indigène. Et mon pauvre Eusèbe qui la commandait!...

Les agents, généralement en faction devant le « passage », et à son issue de derrière, s'étaient trouvés, par quel hasard?..., absents à l'heure du crime. Tout le monde le regrettait. Certes, ils se fussent enfuis, mais, en donnant l'alarme, peut-être eussent-ils provoqué plus de hâte chez les assassins et sauvé ainsi la femme, les enfants... Car toute la famille y avait passé.

Wang à qui j'en parlai — oh! sans conviction... — ricana :

— La femme? Peut-être eût-elle échappé. Elle avait trop de bon sens pour aller bavarder ensuite. Mais le garçon de cinq ans! Pourquoi les meurtriers l'auraient-ils laissé vivant? Pour qu'il aille raconter quelles robes ils portaient?...

Il dodelina de la tête...

— Ou quel uniforme? Non, je dis des bêtises... Mais le gosse eût pu répéter que les meurtriers étaient chaussés de *souliers*! Hein! Cela frappe l'imagination d'un petit Chinois...

Il dodeline encore et souffle :

— Quelle chaleur!... Des souliers?... Après tout, je n'en sais rien...

Ai-je expliqué que les Chinois ne portent de souliers qu'avec l'uniforme? L'uniforme de l'armée, celui de la police?...

Pauvre femme. Elle avait été exécutée la dernière, sous un lit; elle avait dû s'y réfugier... D'une balle dans le crâne, comme les autres. Les petits? Quelque malabar les avait saisis par les pieds, fait tournoyer et écrasés contre le mur. Les deux crânes aplatis, il n'en restait quasiment rien, qu'une molle galette sanguinolente.

*
* *

Eusèbe admit, paraît-il, ses responsabilités. L'infortuné, pour son second jour dans les honneurs! Avoir laissé pénétrer en Chine un chef révolutionnaire aussi dangereux, et ses acolytes! Ensuite les avoir laissé massacrer! Vraiment, seule, l'inexpérience pouvait excuser cette conjonction de carences. Il voulut démissionner, affirma la chronique. Mais Nankin

désirait un exemple (ah, mais !...) et lui demanda de rester à son poste, qu'on le pût révoquer.

Ainsi advint-il, comme j'ai dit.

Et son prédécesseur, qui avait obtenu un congé pour permettre à Eusèbe de prouver son inaptitude, reprit ses fonctions. Il n'avait rien à voir, cet homme, dans ce qui s'était passé durant son absence...

Voilà.

Pourquoi Eusèbe, révoqué, reçut une riche dotation? Parce que. Ce mot-ci explique, seul, bien des choses, dans ce pays-là. Et vraiment, j'ai la conviction que la République n'eût pas, sans motifs, enrichi cet éphémère policier. N'est-ce pas?

. . . . . .

Tels furent les destins de mon compradore et d'un général.

JEAN FONTENOY

L'ÉCOLE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

Qui, au loin, si loin encore, veille sur le patrimoine national? D'où viennent-ils ceux de vos compatriotes qui ordonnent et civilisent les immenses territoires, dont l'exotisme, hélas, fait seul l'intérêt pour des imaginations sédentaires? Qui nourrit ces intelligences, qui prépare ces caractères, quelles furent, en un mot, leurs écoles avant le grand départ sur la mer? Bons Français, dans les vains tumultes, voilà le cadet de vos soucis, et quand, par extraordinaire, de la métropole, vous évoquez les administrateurs coloniaux, c'est pour les faire sortir des Sciences Politiques, de Saint-Cyr, lorsque ce n'est pas du rang.

Tenez, hier, j'interrogeais un journaliste que je croyais averti des questions impériales et je l'engageais à me dire s'il approuvait le projet, lointain peut-être, mais point chimérique, d'installer à Vincennes, à la Porte Dorée, une école coloniale de la France. Là, dans un site agréable et calme, on créerait un centre de formation plus complet, à côté du musée des Colonies et juste sur le chemin de l'Institut agronomique de Nogent; une cité avec des chambres pour les élèves, lesquels bénéficieraient de la même gratuité qu'à Polytechnique. Ainsi la jeunesse, qui bientôt affronterait une dure existence, ne serait plus pénalisée par la gêne qui frappe nombre de parents et condamne les fils au café crème à partir du quinzième jour du mois, à peine si j'exagère. J'ajoutais pour mon interlocuteur que l'État qu'ils serviront, et non sans risques, se devait

peut-être de les prendre en charge pendant leurs trois années d'études, mais que, dans l'établissement actuel, compromis entre la Faculté et le lycée, où les élèves déjà sont à l'étroit, ce n'était guère possible, s'il avait évidemment pour lui d'être au Quartier Latin. C'est toute une refonte que je proposais à sa réflexion, non pas seulement un simple transfert de bâtiments administratifs. « Comment, m'interrompit mon éminent confrère, alors il y a déjà un bâtiment ? » C'est dans les environs du jardin du Luxembourg qu'il habitait, ce n'est pas cent fois, mais bien plus qu'il avait dû passer par là, à l'angle de la rue Auguste-Comte et de l'avenue de l'Observatoire : jamais il n'avait prêté la moindre attention à cette maison, cependant assez singulière, avec ses fenêtres mauresques, cette toiture de tuiles à pans débordants comme on en voit en Extrême-Orient. Chose plus grave, tant d'années après la conquête, quand il y a beau temps que les cadres ne peuvent plus être fournis par l'armée, il ne s'était jamais demandé s'il existait pour cela spécialement une école...

Comment est née l'École Coloniale ? Un peu comme notre Empire lui-même, qui s'est fait un peu tous les jours, de pièces et de morceaux, avec des moyens modestes qui n'excluent pas toujours les chances de durée, sans qu'un grand enthousiasme accompagnât cette entreprise qui paraissait déraisonnable. C'est qu'on ignorait encore la puissance morale autant que matérielle qu'elle allait apporter à la patrie dont, presque malgré elle, de hardis pionniers renouvelaient les espérances. Donc, à Paris, en 1885, se fonda, comme par hasard, une École Cambodgienne ; encore est-ce bien un grand mot pour désigner ces quelques indigènes de bonne famille que le général Béguin avait envoyés en France pour apprendre notre langue, comment nous étions faits, hommes, pays et paysages et ce que nous avions dans la tête, Racine, Molière, et Pasteur y compris. Ils n'étaient que treize à l'origine qui, Cambodgiens et cependant plus français de jour en jour, d'un hôtel de la rue Jacob émigrèrent, l'année suivante, dans la plaine Monceau. Le 11 janvier 1888, un arrêté de Félix Faure, sous-secrétaire d'État aux Colonies, consacrait officiellement l'existence d'un établissement dont la direction

était confiée à M. Aymonnier, résident supérieur en Indochine. Un conseiller d'État, homme tenace, dur pour tous et pour lui-même, M. Paul Dislère, devenait président du Conseil d'administration et, quelque temps après, le 17 juillet 1889, la loi portait création de l'École Coloniale. De la rue Ampère, en 1896, et à la faveur d'un legs de 200 000 francs, elle retournait sur la rive gauche. Elle ne s'attarda pas longtemps boulevard Montparnasse, et bientôt on la vit s'élever où elle est encore, avenue de l'Observatoire, et témoigner par son aspect de son origine indochinoise. Quelques bustes, à commencer par celui de Faidherbe, à qui le Sénégal doit tant, allaient peu à peu imposer à l'intérieur de l'École le souvenir et la pensée de nos premiers administrateurs africains, étendant ainsi devant les élèves le domaine colonial au fur et à mesure de son achèvement, et les excitant à s'y répandre pour l'approfondir et l'éveiller. Insensiblement, la maison devenait celle de toutes nos colonies, le centre qui pourrait, à elles toutes, leur donner leurs chefs civils, jusqu'aux plus grands.

Toutefois, pour former les administrateurs du second Empire colonial du monde, l'École n'émarge aux caisses de l'État, aujourd'hui encore, en 1937, que pour 800 000 francs, et son budget évoquerait plutôt celui d'un collège de province. On me répondra que nombre d'élèves, après enquête sur la situation de leur famille, reçoivent une allocation qui peut aller jusqu'à 10 000 francs, ce n'est pas la question ; cette allocation leur vient, non de l'État, mais des colonies, l'A.O.F., l'Indochine, pour la plus grande part, et encore est-elle frappée d'une retenue de 10 p. 100 par le Ministère des Finances. Quant aux chargés de cours, il leur est alloué des honoraires dérisoires pour un travail difficile, délicat, absorbant, et ce travail est essentiel à la vie nationale.

Pour combattre la routine des bureaux, qu'excuse et protège l'indifférence de l'opinion aux questions impériales, et leur arracher, l'une après l'autre, les améliorations indispensables au fonctionnement normal d'un établissement comme celui-là, il faut une ardeur, une patience, une ténacité dont le Conseil de perfectionnement de l'École Coloniale et son Conseil d'administration font heureusement preuve, et de plus en plus.

L'actuel président du Conseil d'administration est à la fois

Indochinois et Africain. C'est M. Roume, qui passa par Polytechnique et le Conseil d'État avant d'être affecté, en 1902, au Gouvernement général de l'Afrique Occidentale. Saïgon le vit, en 1914, à la tête de l'Indochine, dont il fut le gouverneur général jusqu'au retour d'Albert Sarraut. Ce vieillard magnifique, charmant et discret, aussi lucide et aussi intrépide qu'on peut l'être, fut des premiers à traverser le Sahara en avion, et sa grande pensée est dans l'établissement d'un réseau aérien qui relierait l'ensemble de nos possessions, et qui d'ailleurs est en bonne voie. Il présida aux destinées de la Compagnie Air-France. A l'École Coloniale, il renouvela, fortifia, développa cette institution, pour laquelle il réclame à bon droit tous les avantages des grandes écoles. Avant de le connaître, j'avais vu tant de fois son nom dans notre Empire, sur les plaques bleues, où le soleil étincelle, pour désigner des avenues vastes et dorées, ou au fronton d'un hôpital, d'une école, de quelque institut ; je l'avais surpris, ce nom, sur les lèvres d'indigènes déjà marqués par l'âge, et je le croyais légendaire. Mais j'aurai beau, longtemps encore, le rencontrer en personne à Paris dans nos théâtres, dans les ateliers de nos sculpteurs, car c'est un homme de beaucoup de goût, toujours attentif aux choses de l'art et de l'esprit, M. Roume sera pour moi éternellement légendaire. Pour moi, et plus encore, j'imagine, pour les élèves de Coloniale qui l'ont entendu et qui savent tout ce qu'ils doivent à cet animateur. Quel beau livre on écrirait avec la vie de ces hommes qui ont, fortement, qui ont dangereusement vécu et qui, pour les successeurs, continuent à travailler, recommencent, leur préparent une existence toujours plus digne de l'homme !

Dire que nous passons notre temps à nous dénigrer sans voir que la France a des fonctionnaires comme celui que j'ai l'honneur de nommer, et que le monde nous envie pour le sentiment qu'ils ont de la grandeur et de l'humanité ! Grandeur, humanité, ce ne sont pas pour eux abstractions et rêveries : leur vie jamais n'eut de cesse qu'elle ne les traduisît dans la réalité quotidienne, au long des années, sous d'oppressants climats, et parfois contre les vents et les marées de la métropole.

Autre humaniste, d'un genre différent et plus assis, si je puis dire, mais toujours avec pour fond l'Afrique, c'est M. Georges Hardy, qui ne fut jamais chef d'une colonie et ne le sera jamais, mais forma à l'École Coloniale tous les jeunes gens que l'espace appelait et qui venaient chercher là tout autre chose que des bonnes petites places de vieux, selon l'expression d'un de ses maîtres et son présent directeur. M. Hardy n'a quitté la direction de cet établissement que pour le rectorat de l'Académie d'Alger, qui le ramenait dans cette Afrique dont il a écrit l'histoire. Avant, on lui devait les grandes lignes de la géographie du Maroc et *l'Ame marocaine*, qu'il écrivit quand il régnait à Rabat sur l'Instruction publique, les Beaux-Arts et les Antiquités. Les lecteurs de la *Revue de Paris* le connaissent bien pour avoir suivi ici même ses études informées, austères et délicates. Ils savent aussi qu'on lui doit encore une histoire de la colonisation française et bien d'autres ouvrages, comme cette géographie de l'A.O.F. Cela ne se discute pas, il est le premier pour les questions de l'enseignement des noirs qu'il a étudié sur place et dirigé.

Universitaire encore, M. Henri Gourdon, qui lui succéda avenue de l'Observatoire, mais qui arrivait, lui, d'Indochine, où il fut directeur général de l'Instruction publique, acheva donc de donner à l'École la structure universitaire à laquelle M. Hardy avait si bien travaillé. Organisateur hors de pair, M. Gourdon venait de mettre sur pied, à un moment où la coopération franco-indochinoise rencontrait de grandes difficultés, toute l'École d'extrême-orient, enseignement secondaire et enseignement supérieur. A Paris, la Maison Indochinoise de la Cité Universitaire lui doit peut-être son existence. D'ailleurs, M. Henri Gourdon avait déjà fait la preuve de son talent d'administrateur et de ses dons de diplomate au Levant, en Turquie, en Égypte, où il fut le principal artisan de la Mission laïque. Historien de l'art extrême-oriental, il possède également une facilité de parole charmante, et pour son cours, avenue de l'Observatoire, sur les méthodes coloniales comparées, jamais il ne fut besoin d'exiger l'assiduité des élèves.

Affreusement mutilé par la guerre, où il se conduisit en

héros, un bras perdu, la lumière est devenue une souffrance pour cet homme fait pour aimer les plus belles choses ; et il avait été contraint à l'École de tapisser les vitres de son bureau directorial de grandes feuilles bleues qui le défendaient du jour.

C'est à un Africain et à un écrivain que M. Henri Gourdon devait laisser l'École Coloniale pour l'Agence des Colonies de l'Indochine : M. Robert Delavignette, un Soudanais. Non pas un noir, nous n'en sommes pas là, et l'on se demande ce qu'en diraient les peuples d'une autre couleur que rassemble notre pavillon, des Indochinois par exemple, ou encore les blancs qui sont nos voisins en Europe. M. Delavignette est un Soudanais, comme l'on dit d'un autre qu'il est un Malgache sans qu'il soit né à Diego ou à Tulear, ou un Indochinois sans qu'il soit de parents laotiens ; quand il s'agit d'un fonctionnaire, on comprend qu'il a exercé un commandement au Soudan, à Madagascar, ou en Indochine. M. Delavignette est, à Dieu ne plaise, un Bourguignon de bonne souche, grand, puissant et placide. Dans l'excessive Afrique, il n'a jamais rêvé que de créer pour sa part une vie modérée et, pour tout dire, assez provinciale. « Les grands produits qui font les grands travaux, a-t-il écrit dans *Soudan-Paris-Bourgogne*, qui sont les trois pays de cet impérialiste libéral, et les grands travaux qui aménagent l'Afrique n'ont de valeur que s'ils conduisent à creuser ce qui est local. » On se tromperait si l'on prenait cela pour une vue dénuée de grandeur. Mais c'est une grandeur raisonnable. Je connais quelques postes soudanais où M. Delavignette a vécu et médité. Il a été parmi les premiers à soupçonner et à approuver la prodigieuse transformation pour le Soudan, comme pour la Métropole, qu'allaient susciter les travaux d'irrigation par le Niger de ces immenses terres sablonneuses.

Ainsi éveillé par l'eau, ce pays prospère déjà, il fixe ces *paysans noirs*, que M. Delavignette peint dans un livre, qui porte d'ailleurs ce titre, et qui lui valut le Grand Prix Colonial de littérature. Jadis et naguère nomades, populations arriérées qui se combattaient, que décimaient des pratiques singulières et une hygiène qui l'était plus encore, ces paysans trouvent leur intérêt dans ces travaux. Toutefois leur poète, qui est un fonctionnaire éminemment humain, ne souffrirait

pas volontiers qu'ils fissent à eux seuls, et tout de suite, les frais de l'opération. M'étant arrêté à Segou, j'ai vu ces modernes villas tout éclatantes qui désignent les services de l'Office du Niger. Gigantesque entreprise dont la Métropole elle aussi doit beaucoup attendre, et dont nombre de Français n'ont appris l'existence qu'au moment où ils ont lu que, pour y représenter la Confédération Générale du Travail, M. Jouhaux es-qualités, était nommé administrateur de cet Office...

Que le Soudan soit un pays qui ait besoin d'âmes qui le comprennent, voilà ce que M. Delavignette nous répète dans ses écrits et dans la conversation avec une discrétion intelligente et tenace. Il n'étale pas nos richesses pour éveiller les convoitises et indisposer ceux qui, chez nous, se plaisent encore à en douter. Mais il trouve tout de même qu'on devrait mieux faire connaître aux Français ces formidables travaux dont d'autres seraient si fiers. J'aime à le voir dans son École, plein de raison, mais point d'âge, car il est jeune encore, et on le prendrait presque pour un de ses étudiants, car il y en a qui n'ont plus vingt ans, ceux notamment qui, adjoints des Services civils à la Colonie, sont venus à Paris pour un stage. M. Delavignette, lui, a fait son stage, et beaucoup plus long, en Afrique Occidentale, et peu d'hommes aujourd'hui ont ce privilège d'avoir une telle expérience et de se trouver en mesure d'en faire bénéficier directement ceux qui ont la vocation coloniale. Expérience administrative, expérience humaine. Sous la colonie, le pays ; sous l'indigène, l'homme ; voilà ce qu'il faut voir et enseigner et voilà ce que M. Delavignette en effet s'est donné mission d'enseigner.

Pour les directeurs de l'École, c'est parfait, direz-vous. Mais comment entrer là, élèves ? Comment en part-on, et pour si loin ? A l'entrée : un concours, composition française, histoire de la colonisation, de la géographie, beaucoup de géographie. La géologie, l'anatomie, la physiologie animale et végétale, l'explication d'un texte anglais ou allemand, voici pour les épreuves orales, et le baccalauréat demandé. Mais à présent, on y entre souvent avec sa licence de droit, de lettres, de sciences-lettres et c'est plus vrai encore pour les stagiaires. La première année est consacrée à la culture générale et à

l'orientation professionnelle. Suivant l'ordre, le choix, les préférences, on répartit les élèves dans des sections indochinoises, africaines ou malgaches. Ce n'est pas beaucoup de trois ans pour étudier des peuples si divers, les multiples aspects de la colonisation, du contact, des effets, de l'agrégation des races. Deuxième année : travaux personnels, exercices. On parfait ses connaissances dans l'organisation administrative, on étudie le régime économique colonial français et étranger, les méthodes coloniales françaises et étrangères ; on fait de l'ethnographie, de la météorologie, de la topographie, de l'économie agricole, sans oublier la psychologie et la morale appliquées à la colonisation. On apprend à connaître les devoirs de l'administrateur colonial et si l'on en a déjà fait, on refait du droit administratif, criminel, commercial. Il y a des cours spéciaux : l'histoire, la géographie on ne peut plus détaillée, le droit coutumier et le droit musulman, l'étude des dialectes. Pour les carrières administratives de l'Afrique du Nord, des cours de droit et de législation, d'organisation religieuse, sociale, familiale des populations musulmanes. Il y a aussi l'organisation administrative et économique des territoires du Levant sous le mandat français. Troisième année : mise au choix des connaissances, préparations diverses dont la physique n'est pas la moins indispensable pour occuper le poste que l'on rêve et qui ne sera pas toujours celui-là.

Ainsi nous l'avions vu, et maintenant vous le voyez mieux : la base universitaire est posée ; mais il ne serait pas souhaitable que le professeur l'emportât sur l'administrateur et très précisément sur l'administrateur des colonies. L'École Coloniale doit être une école de métier et répandre une culture qui corresponde à un métier. Pas de formulaire abstrait : la source juridique, la raison historique, la cause économique ne doivent pas être présentées ici comme des sciences particulières, sans lien entre elles ; l'idéal serait par exemple que le cours d'un éminent juriste métropolitain pût chaque fois être doublé par un administrateur des colonies, qui enseignerait l'application du texte et mettrait ses élèves dans l'atmosphère qui les attend.

Les enfants du lycée Montaigne, avant d'entrer en classe, jouaient à la balle ou patinaient à roulettes avec la même

allégresse bruyante le long des grilles du Luxembourg quand, l'autre jour, je franchissais la porte de l'École Coloniale. Les grands jeunes gens que je trouvais là, presque tous sur le même modèle, les cheveux en arrière, le visage nu, le vêtement correct, plutôt élégant, peu de gestes, une sobriété générale ! Déjà des hommes, beaucoup sont mariés, ce qui suffirait à les distinguer des coloniaux d'autrefois qui partaient seuls pour ce qui était encore l'aventure. Il y a quelques années, les élèves venaient surtout des grands ports ; à présent, c'est de partout, et Paris donne ; mais la Lorraine, qui toujours a été terre coloniale avec sa nostalgie du soleil et sa puritaine et forte idée du service, n'est pas disposée à se laisser dépasser par d'autres provinces. Entre les cours, ils se groupent dans ce hall où Faidherbe, Van Vollenhoven, Paul Bert, les palmarès glorieux, le martyrologue des aînés qui tombèrent sous les tropiques font un accompagnement héroïque. D'aucuns montent travailler dans la bibliothèque, qui est unique, d'autres se promènent dans la cour, dont une frise à l'entour rappelle les grands noms de La Bourdonnais, de Flacourt, de René Caillé, d'André Brue, de tant d'autres. J'entrai dans une salle, la salle Maurice Delafosse, administrateur éminent, linguiste, ethnographe, à qui l'on doit sur les noirs d'Afrique une synthèse capitale. Il était là dans son cadre, avec sa raie, sa longue moustache, son col droit très empesé, toute une époque, et qui s'oppose, pour l'extérieur du moins, à nos coloniaux futurs. J'en sortis. J'errai un moment dans les couloirs, puis je gagnai la cour.

Une fenêtre était ouverte et j'aperçus un professeur debout dans sa chaire. « Nous allons doubler ces populations, disait-il, à force d'hygiène... la mentalité n'évolue pas si vite. » Je fis quelques pas et quand je repassais devant la fenêtre le hasard m'apporta d'autres phrases : « Ils ne sont pas inférieurs, ils sont différents, et là en état de minorité. » « L'assimilation, au sens social et profond, non pas seulement au sens juridique... Vous aurez à concilier les intérêts et les besoins des colons et des indigènes. » En ces paroles étaient encloses toute la philosophie, toute la sagesse, toute la pratique d'une doctrine où, pour moi, mon pays se reconnaît le mieux.

Empire de France, réalité vivante et amicale, en dépit de

toutes les menaces qu'ils savent peser sur lui, je les voyais, ces garçons, écouter la leçon bienveillante et lucide et prétendre tous, en silence, à un destin que je leur enviais. Autrefois : des chimériques, des hommes de peu d'âme, pour entourer les héros. Aujourd'hui : de nobles fronts, des têtes réfléchies, des corps sains, décidés à se vaincre. Et je les coiffais, je les habillais de blanc quelques mois à l'avance. Avec la simplicité qui leur donne à presque tous le même air, ils élevaient des hommes, des maisons, ils construisaient sans se payer de mots, là-bas, dans la brousse, où ils s'étaient imaginés, on s'en doute, bien avant que je les y eusse évoqués. S'ils avaient choisi cette carrière étrange et dure, ce n'était pas pour fuir une patrie, encore moins pour se fuir eux-mêmes. Au contraire, c'était pour la faire rayonner davantage ; c'était pour montrer en quel dédain pudique ils tenaient les incertitudes, les mesquineries, la rumeur trop bruyante des villes ; mais c'était aussi, c'était surtout parce qu'ils voulaient prouver leur force et qu'ils avaient compris que la colonie leur offrirait quelques bonnes occasions, difficiles, mais assez étonnantes, de s'estimer, dans une France équilibrée, agrandie et, pour qui ne doute jamais d'elle, plus douce par delà les mers.

MAURICE MARTIN DU GARD

DIEGO ANGELI

A Rome avec M. Angeli il y a cinquante ans. — Le Comte Primoli. — L'œuvre littéraire de M. Angeli. — M. Angeli conservateur du Musée Napoléonien de Rome.

Diego Angeli, dont l'Italie vient de déplorer la mort, a occupé une place remarquable dans la littérature italienne ; il a été en même temps un historien érudit, un critique d'art très pénétrant, et enfin l'infatigable traducteur italien de tout le théâtre de Shakespeare. Sa personnalité n'est pas inconnue en France ; d'ailleurs il avait eu une éducation française, puisque, enfant, il fréquenta l'Institut Domengé, de Florence ; la sollicitude de sa mère, que beaucoup de liens unissaient à la France, lui permit d'acquérir, dès sa première jeunesse, une connaissance intime de la langue et de la littérature de cette seconde patrie, à laquelle il dédia pendant sa vie une grande partie de son activité. Il suivait encore les cours de l'Université romaine lorsqu'il publia une traduction très fine et souvent réimprimée du *Baiser*, de Banville. Plus tard, il traduisit d'autres pièces du théâtre français, parmi lesquelles *le Songe d'un soir d'amour*, de Henry Bataille, et *les Uns et les Autres*, de Paul Verlaine. En 1900, il fit une conférence à l'amphithéâtre de la Sorbonne sur madame Matilde Serao, la célèbre femme de lettres italienne, qu'il connaissait personnellement. Peu après, il commença de collaborer à *la Renaissance latine* comme critique de l'art et de la littérature

italienne. En 1904, il organisa dans la Ville Éternelle une exposition des anciens Prix de Rome, qui suscita un vif intérêt dans les milieux artistiques. A plusieurs reprises, il vint à Paris, où il fréquenta les milieux intellectuels et, lorsqu'éclata la grande guerre, il voulut revenir dans la capitale française, d'où il envoya des chroniques d'un très vif intérêt au *Giornale d'Italia* de Rome. Ses impressions de guerre et ses articles consacrés au martyre de la cathédrale de Reims furent ensuite réimprimés en trois volumes. En 1917, alors que sa fille toute jeune encore se dévouait aux blessés comme infirmière de la Croix Rouge, il voulut rejoindre le front anglais en Picardie pour suivre de près les opérations militaires, et de là il écrivit un quatrième volume : *Con la spada e l'aratro (Con gl' Inglesi in Piccardia)* (1917). Après la victoire des armées alliées, il rentra en Italie et se consacra tout entier à ses travaux littéraires. Dans ces dernières années, il consacra plusieurs ouvrages, particulièrement attachants, à la peinture des milieux romains pendant le XVIIIe et XIXe siècles ; les Français occupent toujours une place importante dans ces esquisses charmantes, réunies sous les titres de *Storia romana di trent'anni* (1931) et *Roma romantica* (1935). Les séjours de ces personnages à Rome, qui s'échelonnent depuis l'arrivée de madame Vigée-Lebrun jusqu'au départ de Saint-Beuve, sont évoqués avec une érudition pleine de verve ; il faut spécialement mentionner la vie romaine de madame de Genlis, Louis David, l'abbé Maury, les séjours de Chateaubriand, de Lamartine, de madame de Staël, Dauphine Gay, Berlioz, de la divine Juliette, et de Stendhal.

A sa haute compétence littéraire, Diego Angeli joignait des qualités de cœur, qui lui attachèrent de nombreux amis dans tous les milieux de la société parisienne. Artistes, hommes politiques, grandes dames, tous apprécièrent son esprit raffiné ; il fut lié d'amitié avec Dumas fils, Pierre Loti, Anatole France et Paul Bourget. Mais ce fut tout spécialement avec Pierre de Nolhac, l'un de ses maîtres — disait-il — qu'il entretint des rapports très suivis et très intimes. L'année dernière, appelé par la ville d'Arezzo, il commémora le souvenir de l'illustre ami, et son discours, si passionné et poétique, fut le plus noble des hommages à la mémoire du

savant-poète. Enfin, le Gouvernement français consacra officiellement toutes ces amitiés qui rapprochaient l'Italie et la France en faisant Diego Angeli officier de la Légion d'honneur.

Pour bien comprendre la personnalité de M. Angeli, il faut évoquer la vie romaine à la fin du siècle dernier. Évoquer ce temps-là, c'est évoquer le milieu même de Gabriele d'Annunzio et de Paul Bourget, dont M. Angeli a partagé la vie à Rome.

Diego Angeli, qui était né à Florence, vint à Rome avec sa famille vers 1880, et ce fut là qu'il poursuivit ses études. D'abord il fréquenta l'Institut Massimo, où il entra pour la première fois en contact avec l'aristocratie romaine ; puis il voulut achever son instruction à l'Université en suivant les cours de la Faculté des Lettres. Il était encore élève quand il publia, en 1887, une ode dédiée au Tibre dans un journal de cette époque, le *Capitan Fracassa*, et c'est de ce moment que date son activité d'écrivain et de journaliste. Il fréquentait alors des écrivains (Giosuè Carducci et Gabriele d'Annunzio, de Bosis et Pascarella, Scarfoglio et Matilde Serao, Luigi Lodi et Gandolin) et des artistes (Nino Costa et Vincenzo Cabianca, Mario de Maria et Onorato Carlandi, Sartorio et Alfredo Ricci).

En 1887, fut fondée la société *In arte libertas*, après la mémorable exposition organisée dans un local de la via S. Nicolò da Tolentino par deux jeunes peintres, Alessandro Morani et Alfredo Ricci ; leurs principaux collaborateurs furent Nino Costa et Vincenzo Cabianca, Carlandi et Castelli, Coleman et Napoleone Parisani, Mario de Maria et Vannicola, Lemmo Rossi-Scotti et Giuseppe Cellini. Tous ces artistes étaient bien décidés à combattre la mode espagnole qui envahissait l'art. Cette campagne fit découvrir Mario de Maria, le grand peintre des impressions lunaires. Les mêmes artistes se réunirent ensuite, en s'adjoignant de nouveaux adeptes, et, à l'instigation de Cellini, le peintre-poète, ils baptisèrent la nouvelle société *In arte libertas*. Cette dernière ne cessa de croître et vécut jusqu'à la fin du siècle. Ce fut grâce à elle que, par réaction contre l'art officiel et trop commercial de la nouvelle capitale italienne, on mit à la mode le paysage de Costa, le peintre qui, à Florence, contribua à la formation du groupe des *Macchiaioli*. La société contribua aussi à lancer Cabianca, le

macchiaiolo romantique ; Carlandi, Coleman, Alfredo Ricci. Avant les expositions de Venise, on eut aussi connaissance des préraphaélites anglais, des campagnes vaporeuses de Corot, et des paysages de montagne du grand Segantini. C'est encore dans cette même société que furent préparées les illustrations de l'édition d'art, aujourd'hui devenue très rare, de l'ouvrage de d'Annunzio : l'*Isaotta Guttadauro*. Diego Angeli fit partie de ce groupe d'artistes ; il aimait lui aussi à peindre des coins de Rome ou de la campagne romaine. Il avait formé le projet de collaborer avec Sartorio à un ouvrage qui aurait été intitulé *Gli uomini e i sogni*, et dont ils se seraient partagé la réalisation poétique et artistique. Cette entreprise ne fut malheureusement jamais terminée. Il nous reste seulement quelques poésies de M. Angeli, publiées dans *Il Marzocco* et *la Nuova Rassegna*, et certaines peintures de Sartorio. Pendant son premier séjour à Londres, en 1893, Sartorio eut avec M. Angeli une active correspondance, à la faveur de laquelle il lui communiqua ses impressions et ses études sur les peintres anglais, surtout sur Turner, Constable et les préraphaélites.

L'année 1895 est la date d'un mémorable événement littéraire : c'est celle de la fondation du *Convito* par un poète, Adolfo de Bosis. Le *Convito* fut une revue magnifique qui, sous la direction du traducteur de Shelley, accueillit pendant une année l'élite de la poésie et de l'art italiens. Ce fut un hommage à la beauté pure, sans aucune préoccupation de programmes et sans intentions polémiques. Le siège de cette revue se trouvait dans une petite chambre du palais Borghese, qui, selon la tradition, avait été, pendant la période napoléonienne, la salle de bain de la princesse Pauline. Ce salon était meublé avec un goût exquis : il y avait des velours du *quattrocento*, des tapis persans, des vases d'argent, des faïences et, dans un coin, l'image idéale de Shelley, que le sculpteur américain Ezekiel avait sculptée dans un fragment de marbre de Paros. Les habitués de cette demeure étaient, avec d'Annunzio, Carducci, Pascoli, Scarfoglio, Morani, Cellini, Sartorio et aussi les deux explorateurs Bottego et Boggiani, qui, dans la même salle de rédaction du *Convito*, préparèrent chacun une expédition, dont ils ne revinrent ni l'un ni l'autre. Dans cette assemblée exceptionnelle, Diego Angeli occupa sa place en

publiant dans la revue du *Convito* une histoire poétique, *la Trireme sommersa*, qui est l'histoire du navire romain du petit lac de Nemi. De nombreuses années plus tard, M. Angeli évoqua ce milieu où il avait vécu, nous laissant ainsi un témoignage précieux.

En ce temps-là, l'art et la littérature étaient liés avec la vie de la société mondaine. Les salons étaient encore à la mode ; parmi les plus brillants étaient ceux de la comtesse Ersilia Caetani Lovatelli, de la princesse Borghese et de la comtesse Pasolini. Il faut accorder aussi une place tout à fait spéciale à celui du comte Primoli. Le comte Joseph Primoli était le fils du comte Pierre, commandant du port de Fiumicino, et de la princesse Charlotte Bonaparte, petite-fille à la fois de Lucien et du roi Joseph. Ainsi le comte Primoli, par sa mère, était deux fois Bonaparte. Né à Rome, il avait eu une éducation tout à fait française. Sa famille vint en France à l'avènement de Napoléon III. Il fréquenta d'abord le collège Stanislas, puis Théophile Gautier fut chargé de lui inspirer l'amour des lettres. Dans le salon de sa tante, la princesse Mathilde, qui lui portait une affection particulière, il fit la connaissance de Taine, de Flaubert, des Goncourt, et de tant d'autres. L'impératrice Eugénie lui témoigna une véritable amitié et le traita toujours comme un de ses parents les plus chers. Quant la République fut proclamée en France, le comte Primoli revint à Rome, où il se fixa dans une ancienne maison de la via Tor di Nona, qu'il fit restaurer par Raffaele Ojetti e Vincenzo Moraldi. C'est là que se tint son salon, si célèbre par les personnalités qui l'ont fréquenté. Diego Angeli, l'un des hôtes les plus assidus de ce cénacle, en a brossé un tableau dans un article du journal *Il Marzocco*, de Florence. Parmi les Français qui ont séjourné à Rome, Paul Bourget, dit-il, passa de longues journées au palais Primoli, dont il consultait la riche bibliothèque et où il rencontrait la société romaine, à l'époque de son *Cosmopolis* ; Guy de Maupassant y fit la connaissance de Giocomo Barzellotti, auteur d'un livre sur David Lazzaretti, auquel il consacra plus tard un essai si singulier. Abel Hermant, de retour de son voyage en Orient, fit un soir à ses amis, réunis autour d'une table de thé, la lecture de son *Frisson de Paris*, premier roman d'une longue série qui devait illustrer les événements

de la chronique contemporaine ; Marcel Prévost y lut aussi un jour un chapitre de son *Jardin d'automne*, qu'il était en train d'écrire dans une villa, à Ariccia. François Coppée venait pour se reposer, entre cinq et sept heures, de ses promenades romaines, et Ferdinand Brunetière lançait ses traits d'esprit — universitaire — contre ses ennemis littéraires, qui étaient nombreux. Combien de personnages de l'histoire et de la politique se sont rencontrés dans ce salon ! De S. M. l'impératrice Eugénie au maréchal Foch et au prince Bonaparte ! On demandait parfois au maître de la maison que des entrevues eussent lieu entre des adversaires qui n'auraient pu se voir ailleurs sans se compromettre ; beaucoup de ces rencontres « accidentelles » se produisirent ainsi chez lui et préparèrent des événements politiques importants. On peut dire que la demeure du comte Primoli fut vraiment le territoire neutre où Français et Italiens purent fraterniser librement sous le signe de l'art et de la littérature. Je veux ajouter à ce propos, que c'est dans les salles de ce palais que Sartorio fit la connaissance de ces femmes très belles, qu'il représenta, sur le conseil même du comte Primoli, dans le triptyque des *Vierges sages et des Vierges folles* ; c'est là encore que, en présence de Primoli et de Bosis, d'Annunzio et Eleonora Duse signèrent un contrat pour la représentation de *la Città Morta*. Un témoignage très curieux a subsisté de l'époque où tant de personnages ont fréquenté ce palais : ce sont des longs panneaux japonais, sur lesquels, à côté de signatures de souverains et de princes, on peut lire des vers ou des pensées d'écrivains célèbres.

Il faut encore rappeler que le comte Primoli avait également un salon à Paris, où il passait l'été. Il était en effet une sorte d'ambassadeur entre les deux pays : comme il le disait lui-même, il était « Italien sur les bords de la Seine et Français sur les bords du Tibre ». Magnifique figure ! Mais il était aussi un homme de lettres et plein de goût. C'est à lui que nous devons un joli petit livre, intitulé *Une promenade dans Rome sur les traces de Stendhal*, paru dans une élégante édition réservée à ses amis. Il a été encore l'auteur d'une série d'articles fort intéressants sur le Second Empire, dont plusieurs ont été publiés dans cette revue. Toutes ces études étaient extraites de ses souvenirs sur le Second Empire, dont il

aimait à lire des passages à ses intimes. Malheureusement, ces souvenirs aujourd'hui n'existent plus, ils ont été brûlés, et il ne nous reste que les pages publiées dans les revues indiquées. Par contre, on a conservé un intéressant recueil de photographies, que le comte Primoli, excellent opérateur, avait prises lui-même. Ces instantanés illustrent surtout la vie mondaine à Rome entre la fin du XIXe siècle et le commencement du XXe. A sa mort, le comte Primoli légua à la ville de Rome sa superbe collection napoléonienne, et il institua une fondation — la Fondation Primoli — qui conserve sa riche bibliothèque et qui travaille à resserrer les liens d'amitié qui existent entre la France et l'Italie en assurant, chaque année, le séjour de deux étudiants, l'un Français à Rome et l'autre Italien à Paris.

Mais dans les salons on ne rencontrait pas seulement des écrivains et des artistes ; la vie mondaine était tout autre. C'est encore M. Angeli qui nous en a donné une description, au début du siècle, dans le *Marzocco* et dans d'autres journaux. « Les snobs de tous les pays — a-t-il raconté — délaissaient les rivages de la Côte d'Azur pour adopter la Ville Éternelle. » Ce fut ainsi qu'afflua tout à coup à Rome la foule immense des étrangers et des parvenus de toutes les parties du monde, avides seulement de vivre et de jouir. Cette foule de millionnaires, de princes, d'artistes, d'aventuriers et de faux esthètes constitua un des aspects typiques de la société romaine d'avant guerre ; ce fut dans ce milieu que naquirent *Il Piacere* de d'Annunzio et le *Cosmopolis* de Bourget. Un des rendez-vous les plus élégants de la capitale était alors le Grand-Hôtel, puis venait l'Hôtel de Rome ; on fréquentait aussi des cafés et des restaurants à la mode, comme le Morteo, le Café de Rome, le Spillmann de la Via Condotti, le Nazzarri de la Piazza di Spagna. La vie factice de tout ce monde ne pouvait exercer une influence durable. Diego Angeli finit par réagir contre l'état d'esprit de cette société, et il publia, en 1900, *Liliana Vanni*, qui est un roman plein de pitié humaine ; d'autres suivirent : *L'orda d'oro*, en 1906 ; *Centocelle*, en 1908 ; *Il Crepuscolo degli dei*, en 1915 ; ils constituent une sorte de trilogie, qui a la valeur d'une condamnation de ce monde cosmopolite.

L'œuvre de Diego Angeli dans une vie intellectuelle et mondaine si active fut vraiment féconde ; elle occupe une place remarquable dans la création artistique comme dans la critique. C'est le goût de M. Angeli pour les lettres anglaises qui doit surtout attirer notre attention : il a traduit en effet tout le théâtre de Shakespeare, les *Quatrains*, d'Omar Khayyam, d'après le texte de Fitz Gerald ; *A Christmas Carol*, de Dickens ; beaucoup de poésies de Keats, de Kipling, etc. ; il a écrit un gros volume, resté inédit, sur les origines de la littérature anglaise, et il a publié partout, dans des revues et des journaux, une foule d'essais sur les écrivains et les poètes britanniques. Il s'est occupé aussi, comme traducteur et comme critique, de littérature française et américaine. Mais la création littéraire a joué un grand rôle dans l'activité de M. Angeli, et, dans ce domaine, Rome a toujours été pour lui une inspiratrice aimée.

Si nous nous attardons à feuilleter ses deux petits livres de poésies, *la Città di Vita* (1896) et *l'Oratorio d'Amore* (1904), voici que surgit devant nous la route de Sainte-Sabine, les paysages d'hiver d'Acqua Traversa, de Lunghezza, des Monti Parioli ; le grand parc suburbain de la villa Borghese, la colline de l'Aventin parfumée de rosiers au pâle soleil de décembre. Certaines évocations de sa ville d'élection furent recueillies dans un petit livre d'amour, *Roma sentimentale* (1900), un petit bijou de la littérature italienne. Mais M. Angeli s'intéressait à tous les aspects de Rome. Ainsi la vie même frivole et tumultueuse, dont j'ai déjà parlé, est étudiée par lui dans tel de ses romans et dans beaucoup de ses contes (recueillis en partie dans un volume, *Il Confessionale*, en 1910).

En même temps il travaille dans d'autres domaines et consacre, sur le conseil de Adolfo Venture, une longue étude au peintre Antoniazzo Romano ; une autre à Mino de Fiesole. Peu après (1906), il commentait le triomphe de l'art baroque dans l'église de *Gesù*, où à côté des fresques superbes exécutées par Baciccio on admire les magnifiques stucs de Raggi, qui nous offrent des images d'anges et des saints et une frise de *putti* d'une vivacité admirable. Diego Angeli, en effet, à une époque où l'on méprisait l'art baroque, a eu le mérite d'être un des premiers admirateurs du siècle de Gian Lorenzo

Bernini, le siècle qui donna à Rome son aspect actuel. Pèlerin passionné de la Ville Éternelle, il visita et étudia toutes les basiliques, toutes les églises, tous les oratoires de Rome, et rédigea un guide (1903), qui est encore le plus apprécié des amateurs [1].

D'un intérêt plus large encore et témoignage de connaissances plus variées sont les ouvrages qu'il consacra à l'histoire de Rome : la monographie publiée à Bergamo en quatre tomes (1908 et 1933), constitue une belle synthèse de l'origine de la ville jusqu'à nos jours du point de vue monumental. Viennent ensuite des volumes consacrés à la vie romaine, qui ont été publiés dans ces dernières années. Ce sont : *le Cronache del « Caffè Greco »* (1930), plein de verve et de souvenirs personnels ; la *Storia romana di trent'anni* (1931) et *Roma romantica* (1935), qui, dans une prose simple et élégante, nous offrent une peinture séduisante des époques néoclassique et romantique dans la vieille ville papale. Et voici que défilent devant nous souverains pontifes, ambassadeurs, dames, écrivains, prélats, artistes et aventuriers de tout genre à travers mille vicissitudes et mille aventures. Des chapitres détachés d'ouvrages encore inédits ont paru sous forme d'articles dans le *Marzocco :* il s'agit de deux séries parallèles, *Roma britannica* et *I Bonaparte a Roma*. Le premier de ces ouvrages se rattache aux études anglaises de M. Angeli. Pour *I Bonaparte a Roma*, il faut remarquer que ce sujet était un des plus chers et des plus familiers à notre écrivain. On se l'explique aisément quand on songe qu'il eut la chance de connaître et de voir souvent beaucoup de membres de la famille Bonaparte, de l'impératrice Eugénie à la princesse Mathilde, de la princesse Julie Bonaparte Roccagiovine à la princesse Clémentine de Belgique, des Gabrielli et des Parisani aux Roccagiovine et aux Campello. C'est ainsi que l'histoire des Bonaparte était devenue pour lui quelque chose de plus vivant qu'une histoire politique, une vie à demi-vécue par lui-même. Mais c'est avec le comte Primoli surtout que Angeli avait été intime, le comte qui, en mourant (13 juin 1927),

1. Dans les dernières années de sa vie, M. Angeli prépara un nouveau guide, plus complet encore et considérablement enrichi par l'étude des dernières découvertes et des derniers travaux accomplis. Cet ouvrage doit paraître prochainement.

légua à Rome ses importantes collections de famille, qu'il avait pu former grâce surtout à ses deux illustres « tantes », l'impératrice Eugénie et la princesse Mathilde. Il est impossible de parler ici des documents, des tableaux, des sculptures, des meubles, des gravures, des dessins et de tout ce que renferme le musée Napoléonien de Rome. Tous ceux qui ont visité le musée ont pu apprécier son exceptionnel intérêt. Son premier directeur fut Diego Angeli, suivant le désir même du testateur, et Diego Angeli y porta toute la précieuse contribution de sa vaste connaissance historique, de son exquise sensibilité artistique, de sa passion d'homme d'études. Voici le résultat : le musée, à son inauguration, à la fin de 1927, était constitué de cinq salles, il s'est tellement accru pendant ces dernières années qu'il en compte aujourd'hui vingt-deux. Cette extension a pu être réalisée grâce à des achats considérables et à de magnifiques donations. M. Angeli s'est efforcé de conserver au musée l'aspect d'une maison privée. On y voit les salles du Premier et Second Empire, les salons de la belle Paulette et de la princesse Mathilde, la salle du roi de Rome, celle des Bonaparte romains, les petits salons de la Cour de Napoléon III, le boudoir consacré à la mode féminine, le cabinet des uniformes militaires, etc. On ne saurait visiter ce charmant palais, ces admirables collections sans rapprocher dans un même hommage de gratitude le donateur généreux et le critique animateur. Le comte Primoli, Diego Angeli : je veux terminer cette étude en associant les noms de ces deux grands Italiens qui furent deux grands amis de la France.

GIULIO R. ANSALDI

PARMI LES LIVRES

M. Massis a réuni sous le titre *l'Honneur de servir*[1] « une petite somme de ses travaux et de ses idées », ce qui veut dire qu'il a composé lui-même une anthologie de ses œuvres. C'est là un travail utile qui nous permet de prendre une vue générale d'une série d'études importantes.

M. Massis est catholique, patriote, classique. Le romantisme lui déplaît. Il se défie de la sensibilité et vénère la raison. Les œuvres l'intéressent plus que leurs auteurs et les idées plus que les hommes. Il a la passion de l'ordre et ressent une hostilité de principe pour tout ce qui menace l'harmonie d'une société ou l'unité de l'esprit.

Quand M. Massis commença d'écrire, l'influence de la génération qui parvint à la maturité vers 1885-90 s'exerçait encore. Génération de dilettantisme esthétique qui avait proclamé le divorce de la pensée et de l'action. Plutôt que « génération » — mot dont on fait un usage abusif — il faudrait peut-être dire, du reste, groupe. Les cœurs, à une époque donnée, ne battent pas tous à l'unisson. Il y a de tout temps des romantiques, des classiques, des sceptiques, mais ce sont tantôt les uns, tantôt les autres qui donnent le ton à la littérature. Le comportement de la masse n'en est guère altéré.

Quoi qu'il en soit, M. Massis, en 1911, entreprit en collaboration avec Alfred de Tarde une enquête sur la jeunesse qui fut signée Agathon. Le souvenir en est resté vivace, car elle

1. Plon.

fit grand bruit à l'époque. Elle révéla, en effet, que bon nombre de « jeunes » étaient dégoûtés de l'esthétisme et du relativisme, qu'ils réclamaient des maîtres, se connaissaient une foi et brûlaient du désir de se dévouer à Dieu et à la Patrie. Jusqu'à quel point y avait-il transformation? Vers 1890 même n'aurait-on pas pu trouver, et en grand nombre, d'ardents patriotes parmi les jeunes? On peut se poser la question. En tout cas Agathon donna à leurs successeurs le moyen de s'exprimer et l'on put voir bientôt qu'ils étaient nombreux et ardents, puisque la plupart des élèves des grandes écoles manifestèrent avec véhémence leur sympathie pour la loi de trois ans.

De pareilles manifestations, on s'en souvient, indignèrent cette fraction de l'Université que le socialisme avait gagnée. M. Massis rappelle quelques déclarations assez ridicules de tels grands maîtres de la Sorbonne se refusant à accorder la moindre valeur aux témoignages des Agathoniens, sous le prétexte spécieux qu'ils représentaient une réaction *inévitable*. Dans le clan de Lucien Herr, les professions de foi « patriotardes » furent accueillies avec une ironie particulièrement vive. M. Massis, glanant parmi ses propres écrits, nous donne un bon portrait du bibliothécaire de Normale. Il ne s'étonne pas outre mesure de la facilité avec laquelle Herr couvrit ses amis socialistes, quand ceux-ci, ayant admis que les Allemands votassent des crédits de guerre, firent rogner par leurs députés les crédits demandés pour l'armement français. M. Massis s'est parfaitement rendu compte que Herr était fasciné par l'Allemagne et prêt à tout lui pardonner, puisqu'après nous avoir donné Hegel, elle nous avait offert Marx. M. Massis cite cette phrase de Herr écrite en 1905 : « Au fond, derrière leur décor de militarisme effréné, les rois de Prusse ont toujours été peu belliqueux, ils ont eu presque tous la manie des beaux hommes et des beaux régiments, mais ils ont eu plus de plaisir à faire manœuvrer leur armée sur les champs d'exercice que sur les champs de bataille. »

Dans cette lutte contre une école d'abandon, Agathon a donc exercé une influence salutaire. En 1911, il a véritablement battu le rappel des héros, des jeunes de la lignée

Péguy-Psichari, avides de sacrifice, de don total — exercice opportun à la veille d'un conflit qui, sauf aux yeux de Herr et de Briand, apparaissait à peu près inévitable.

En somme, avant la guerre, M. Massis faisait déjà, en quelque sorte, figure de combattant. L'ardeur qui l'animait le rendait même hostile à tout accommodement. La « cession d'une moitié (?) du Congo » à l'Allemagne l'indigna. C'était là, à ses yeux, une politique bien digne « des fils de la défaite ». Nous croyons, au contraire, que la cession faite par M. Caillaux fut un acte de haute politique. La liberté d'action au Maroc valait bien le « bec de canard ». L'opinion allemande jugea, du reste, que sa diplomatie avait été « roulée ».

En critique il arrive aussi que M. Massis témoigne d'un esprit un peu trop totalitaire. Il tracerait, sans nul doute, d'excellents portraits d'écrivains s'il ne se hâtait pas tant de les blâmer dès qu'il démêle en eux quelque tendance capable, selon lui, de nuire à l'ordre moral.

Au fait, le jugement que l'on peut porter sur sa critique dépend de l'esprit dans lequel on la lit. Si l'on ne demande à la littérature que d'étayer la morale et de défendre les principes de la philosophie catholique, on peut se fier sans réserve aux indications de M. Massis. Il excelle à désigner d'un doigt austère et sûr ceux dont les écrits pourraient conduire à des méditations dangereuses. Si la question des rapports de la littérature et de l'orthodoxie paraît insuffisamment éclairée, si l'on ne goûte pas exclusivement la littérature unitaire, on regrette que M. Massis ne laisse pas plus librement s'affirmer ses dons d'analyste.

Adversaire passionné de Renan, M. Massis dénonce en lui une disposition intellectuelle trop *accueillante*. « Je me garderai de gêner en rien la marche de mon esprit, le laissant faire son chemin, comme ses développements successifs le mèneront », écrivait le jeune Renan. Un tel programme ne plaît pas à M. Massis. Il est, quant à lui, pour la discipline. La crainte de voir compromettre « le sens de l'absolu et de l'universel » le met en défiance contre la plupart des introspections. Il ne peut admettre que Renan ait été sceptique, mais il ne nous *prouve* pas que Renan eut tort de l'être. Avant tout, M. Massis veut que la littérature « serve ». Il attaque

vivement France, qui a pu voir un « opium » dans la lecture. Il n'est pas mauvais, pourtant, qu'elle nous offre quelques moyens d'évasion. Le besoin s'en fait sentir.

On distingue, dans les propos de M. Massis, quelques germes d'intolérance. Il ne supporte qu'avec impatience le « respect » des libéraux à l'égard de la religion. Ce respect rend un son de dilettantisme qui l'irrite. Il n'est pas loin de préférer les adversaires, qu'au moins on peut tenter de prendre corps à corps. Pourtant ce ne sont pas les sceptiques comme Renan ou France (le premier France tout au moins) qui démolissent l'ordre et rendent le monde intolérable, ce sont les sectaires : c'est bien différent.

L'attitude de M. Massis à l'égard de Barrès est révélatrice. D'un certain point de vue, il l'admire : Barrès est l'homme « qui s'est tiré de ce lac d'ennui » où était tombée la « génération » de 90. Il a « sauvé les lettres des basses décadences ». *Mais* Barrès a prétendu fonder l'ordre en partant d'un point de vue individuel et affectif. M. Massis ne l'admet pas. Il n'est pas partisan des expériences personnelles, ni même de l'expérience. On ne peut rien construire sur elle. « L'ordre social, dit-il, ne trouve pas en lui-même sa raison d'être. » Il est « voulu par cette volonté éternelle de qui tout procède ». M. Massis est pour les vastes théories. Barrès s'en méfie. En fait, l'expérience établit fort bien que l'ordre social est nécessaire. Les vérités révélées n'y sont pas indispensables.

Barrès, en 1914, entreprit une campagne en faveur des églises de France. M. Massis la juge avec sévérité. Contre le but que poursuivait Barrès, M. Massis pourtant n'avait rien à dire. Au contraire, il l'approuvait. Mais Barrès agissait « bien » pour de mauvaises raisons, ce qui est insupportable. Barrès se laissait entraîner par sa sensibilité. Il aurait fallu que ce fût par l'esprit.

M. Massis avait commencé par admirer Bergson — dont il dit qu'il avait « introduit la liberté dans notre bagne matérialiste ». Mais ce n'était pas assez. Dans une conversation qu'il eut avec le philosophe, en 1913, Massis expliqua à son interlocuteur que sa « génération » avait « *un besoin primordial de connaître ce qu'est l'intelligence, ce qu'est la vérité, un désir de certitude, d'absolu* ».

— La vérité se fait — répondit doucement M. Bergson. Dans l'ordre de la physique... la science touche l'absolu... Dans d'autres ordres de faits, elle en approche et sans doute plus tard...

« Plus tard ! — écrit M. Massis — déjà je n'écoutais plus... Bergson m'apparaissait soudain pareil à ces matérialistes, à ces scientistes qu'il avait dénoncés... » A l'issue de l'entretien, M. Massis constate « Je ne pouvais plus être, je n'étais plus bergsonien. » M. Massis ne peut accepter que ce qui renforce sa foi. Cela ne rend pas sa critique « accueillante ».

La littérature d'après-guerre lui a fortement déplu. Elle met en scène « des personnages à la recherche d'un introuvable moi... comme si le terme de l'individualisme moderne... devait finalement aboutir à une dilution intégrale, à une complète résorption dans l'originelle confusion des choses. »

Le refus de « centrer son moi » apparaît à M. Massis comme on ne peut plus dangereux. Aussi condamne-t-il la plupart des romanciers contemporains. Cette excommunication se justifie peut-être du point de vue de la morale, de la religion. Mais on n'a pas encore réussi à prouver que les intérêts de la morale se confondent avec ceux de l'art. M. Massis, lui, considère la preuve comme faite. Il n'a que rigueur pour les « disciples de Gide et de Proust ». (Aussi attend-on avec curiosité le livre qu'il annonce sur l'auteur de *Swann*.) L' « amour du singulier », M. Massis le tolèrerait encore, mais à condition qu'il ne « portât pas atteinte à l'unité, à l'identité du composé humain ». En somme, il souhaite une sincérité « dirigée » ; et se tournant vers l'artiste catholique, il lui demande de « reproduire la nature informée par la Grâce ». Ce n'est pas très clair. Quel grand romancier répond à cette définition ? Certes pas M. Mauriac en tout cas, dont le grand talent est hors de cause, mais qui peint une humanité vipérine et rachète ses noirs tableaux par des épilogues chrétiens infiniment sincères et très peu convaincants.

Il est un écrivain pourtant sur qui les critères moraux de M. Massis ont prise *dans une certaine mesure* — un écrivain dont il nous a tracé un curieux portrait : c'est Gide. Gide a donné à ses examens psychologiques une tournure morale. Il est entraîné par une curiosité à la fois intellectuelle et spi-

rituelle. Il aspire inlassablement à tirer de lui-même de nouvelles hypostases religieuses. Il joue avec le péché. Qu'en face d'un écrivain qui, comme celui-là, tend à refaire une morale et compose des mots croisés de vertus et de vices, on lutte pied à pied avec des arguments moraux, cela est juste. C'est maintenir le débat sur le terrain même où l'auteur l'a porté.

La dernière partie de *l'Honneur de servir* contient de grands extraits de *Défense de l'Occident*. On se souvient sans doute de cet ouvrage où M. Massis, soucieux de défendre l'unité du moi, exécutait une charge à fond contre les philosophies asiatiques, qui nient précisément la réalité du Moi.

C'est là un bien grand sujet et les condamnations de M. Massis semblent un peu sommaires. Le danger de voir les Européens s'abîmer dans la méditation et se perdre dans le cosmos est très limité. Toujours totalitaire, M. Massis mêle la politique et la religion. Il se peut que, comme il le prophétise, les armées jaunes, dans un avenir lointain, menacent l'Europe. Mais que la doctrine bouddhiste soit l'avant-garde de cette invasion, on a du mal à le croire. Il est vrai que M. Massis est entraîné par une volonté démonstrative. Il aspire à prouver que le catholicisme peut seul rendre à l'Europe l'énergie et l'unité. Mais l'Europe du moyen âge n'était pas si unie qu'il veut bien le dire — et quant à l'énergie virile, le catholicisme ne l'a pas inventée. Relisez Plutarque.

Les pages que M. Massis consacre à la Russie contiennent une bonne analyse de l'âme russe, étayée de citations étonnantes. Michelet y tient une place d'honneur. N'écrivit-il pas en 1863 : « *Hier la Russie nous disait « Je suis le christianisme ». Demain elle nous dira « Je suis le socialisme »* ? Sur l'origine du danger que représente, pour nous, la Russie, on ne peut pourtant être tout à fait d'accord avec M. Massis. Jusqu'à maintenant, ce n'est pas comme messagère de l'Asie que la Russie s'est montrée redoutable, c'est comme caricature de l'Europe. Le bolchévisme n'est pas né sur les bords du Gange, mais en Allemagne, dans des groupes israélites.

Les dangers qui viennent de l'Est sont, pour M. Massis, innombrables. L'Allemagne lui semble presque aussi conta-

minée que l'ancien empire des tsars. Peu s'en faut qu'il ne la rejette carrément dans la barbarie. Il ne la tolère ni classique, ni individualiste. Le plus curieux est que M. Massis va chercher ses preuves chez E. R. Curtius, le plus civilisé des hommes. Ce refus de tout ce qui est différent est bien systématique. Comment croire que l'humanisme français soit si aisément menacé, si incapable de s'enrichir de valeurs étrangères? Non, notre vérité n'est pas à jamais fixée. Comme tout ce qui est vivant, elle est en constante évolution. Pour la défendre dans sa croissance, il n'est pas nécessaire de la condamner à la solitude.

La guerre a été célébrée par M. Massis comme une école de sacrifice et de grandeur, et il a consacré à ce thème quelques pages enflammées, où l'on retrouve des accents proches de Psichari : « *...L'homme attend de cette guerre le renouvellement de son âme, un enseignement de spiritualité, une méthode de perfectionnement intérieur* » ou encore : « *Nous rentrerons dans nos cités après la guerre avec des âmes régénérées... Nous aurons vécu par la guerre dans une indicible grâce.* »

On ne peut qu'admirer de pareils élans. M. Massis a brillamment fait son devoir. En catholique, il a trouvé au sacrifice une âpre joie. C'est très beau. Mais on ne peut généraliser de telles dispositions. Quand Gide déclare que la guerre n'a eu aucun retentissement moral, M. Massis s'insurge, mais c'est Gide, cette fois, qui a raison. Il s'agit de considérer le plus grand nombre de cas. Sur ce plan là, il apparaît que l'héroïsme même n'a pas toujours été pur. La nécessité, l'orgueil ont joué parfois leur petit rôle. Une fois la guerre finie, les souvenirs de ces années terribles se sont séparés de nos autres souvenirs. Ils se réfèrent à des circonstances exceptionnelles. Ils sont sans communication avec le reste. Ils se sont enkystés.

Dès le premier jour de la guerre d'Espagne, M. Massis a donné son cœur aux soldats de Franco. Ils luttent pour la patrie, la religion, l'ordre. Autant de nobles causes, qu'il ne faut pas gâter par un esprit trop absolu. Ils luttent aussi, puisque adversaires des communistes, pour l'individualisme

et la liberté[1] auxquels l'auteur de *l'Honneur de servir* est peut-être moins passionnément attaché.

Il y a quelques mois, en collaboration avec l'excellent écrivain qu'est Robert Brasillach, M. Massis a consacré un petit volume aux *Cadets de l'Alcazar*[2]. Il faut lire cette émouvante évocation d'une résistance obstinée. Pendant soixante-dix jours, les courageux défenseurs du vieux palais, manquant de vivres, n'ayant pour armes que des fusils, des mitrailleuses et un petit canon, résistèrent aux assauts de milliers de rouges et, dédaignant les propositions d'accommodement aussi bien que les menaces, essuyèrent sans fléchir le feu d'une artillerie puissante. Quinze cents obus de 155, dix mille de 75 et de 105, « sans compter les 240 », s'abattirent sur l'Alcazar, tandis que les mineurs « rouges » travaillaient à la sape, préparant des explosions gigantesques. Le 27 septembre enfin, deux jours après un dernier et vain assaut des marxistes, qui avaient, en faisant sauter leur dernière mine, ouvert un entonnoir de soixante-dix mètres de profondeur, les cadets étaient délivrés par la colonne du général Varela.

Pendant les premières semaines du siège, le téléphone de l'Alcazar n'avait pas été coupé. Cette circonstance explique un affreux épisode : un jour les rouges téléphonèrent au colonel Moscardo, le chef des assiégés : « Votre fils est notre prisonnier. Si vous ne vous rendez pas, nous le fusillerons. » Le colonel refusa et le jeune homme fut passé par les armes.

C'était l'époque où, à Madrid, les rouges mitraillaient et pétrolaient les femmes et les enfants à la Casa de Campo ou dans le parc de l'Ouest, renouvelant, chaque matin, avec une parfaite tranquillité, des scènes d'horreur que la *Revue de Paris* a été la première à révéler.

Le Communisme et les Chrétiens[3] réunit un ensemble d'études intéressantes qui mettent en parallèle, ou opposent, les conceptions de Marx et celles des églises chrétiennes. Une d'entre elles, la plus importante matériellement (elle remplit les

1. Espérons qu'elle ne trouvera pas, après la victoire de Franco, d'autres ennemis. Le dilemme communisme-fascisme n'est pas du tout dans la nature des choses.

2. Flammarion.

3. Plon.

deux tiers du volume) est d'une lucidité, d'une intelligence remarquables. Elle est due au R. P. Ducattillon qui expose la doctrine marxiste, en insistant surtout sur la philosophie. — Les théories économiques sont rapidement résumées, car elles n'intéressent pas le chrétien « en tant que tel ». — Le R. P. Ducattillon prouve que le marxisme s'est mal dégagé du hégélianisme qui l'a inspiré et qu'il n'est intelligible qu'en regard de cet idéalisme hégélien auquel il prétendait s'opposer. Cette contradiction interne fausse le marxisme à la base.

Dans la mesure où les marxistes argumentent contre l'idéalisme, le R. P. Ducattillon n'est pas loin, parfois, de leur donner raison. C'est que le christianisme n'est pas idéaliste, il est spiritualiste, il reconnaît la co-existence de la chair et de l'esprit et lutte lui-même contre l'idéalisme qui est strictement subjectiviste.

En ce qui concerne les rapports des faits sociaux et des idées, le R. P. Ducattillon, par souci de scrupuleuse impartialité, met en valeur les légères atténuations que Marx, à la fin de sa vie, apporta à sa doctrine. Aucune retouche de ce genre n'est à porter à l'actif du philosophe, au chapitre de la religion. Dès qu'elle est en cause, la raideur des raisonnements de Marx est incroyable. « Le cycle de la vie sociale — écrit-il — c'est-à-dire du processus matériel de la production, ne se dépouille de son voile mystique et nébuleux que du jour où son ensemble apparaît comme le produit d'hommes librement associés et exerçant un contrôle conscient et conforme à un plan. » En société communiste, paraît-il, personne ne songerait même plus à se demander ce que l'homme fait sur la terre...

A propos de la propriété, le R. P. Ducattillon écrit : « Si le christianisme devait avoir une préférence, c'est à la propriété commune qu'il l'accorderait... Mais le christianisme accepte la propriété *par réalisme*, par la connaissance qu'il a de la nature humaine dans ses conditions réelles d'existence. Peut-être bien qu'entre le communisme et le christianisme, le plus réaliste des deux n'est pas celui que le communisme pense ». C'est la position de Gœthe qui, en dépit de M. Blum, condamnait le proudhonisme au nom de l'expérience de plusieurs siècles « A la vérité, conclut le R. P., le communisme

n'est pas un remède, puisqu'il ne fait que recueillir l'héritage du capitalisme... *Le mal est au dedans de l'homme et c'est ce mal là que le christianisme guérit. Le communisme n'y atteint pas...* »

Dans une des études qui suivent, M. de Rougemont revient sur ce point de vue. « L'apôtre Paul, dit-il, veut transformer *l'Homme d'abord* — tandis que Marx veut transformer *le Monde d'abord* — et l'homme par lui. » Ce sont là des arguments dont Rougemont et M. Daniel Rops, qui a rassemblé ces études, refusent à la bourgeoisie — dans la mesure où elle est elle-même matérialiste — le droit de se servir. Il est en effet un peu trop commode de se réfugier derrière un christianisme auquel on n'adhère que pour la forme. Il reste pour lutter contre le matérialisme marxiste assez d'arguments logiques et expérimentaux qui sont à la disposition de tous.

Sur le plan de la liberté, M. Rougemont profite de l'occasion pour mettre en avant le « personnalisme » dont il est le champion. « Est hostile, dit-il, au principe de la personne toute conception de l'univers n'embrassant qu'un seul plan... » Par exemple le marxisme, qui ne reconnaît que la matière. Pour tout spiritualiste et tout personnaliste, même s'il n'adhère pas à une religion, il est impossible d'admettre que « l'homme ne soit envisagé qu'en tant que fonction du processus social ». C'est la position marxiste. Elle autorise toutes les intolérances.

Une autre étude, d'un caractère plus concret, est consacrée, par M. Alexandre Marc, à la politique des Soviets à l'égard de l'église orthodoxe. Celle-ci a fait tout le possible et parfois l'impossible pour vivre en bonne harmonie avec le gouvernement bolchéviste. Tels patriarches ont été tout près, dans leurs manifestations de loyalisme, de compromettre leur dignité. Cette attitude s'est révélée inefficace. La religion n'en a pas moins été traquée. C'est l' « opium du peuple », l'ennemi n° 1. Le libéralisme de la récente constitution soviétique n'est, comme la politique de la main tendue, qu'une « manœuvre tactique ». S'il sert la cause du parti, un mensonge est, pour les bolchévistes, moral.

*
* *

C'est ainsi que les bolchévistes passent de la doctrine à la politique. Sur ce terrain-là, leurs meneurs de jeu, en U.R.S.S. et ailleurs, ont un sens aigu des réalités. Quand on observe leurs manœuvres, on n'accorde plus aux discussions philosophiques une importance exclusive. Est-ce une doctrine qui a triomphé par Lénine? Ce n'est pas sûr. Un monsieur qui possédait la « technique des révolutions » est arrivé en Russie. Il a promis la propriété aux pauvres, il s'est emparé des points stratégiques — et il a pris le pouvoir. Le temps a passé : la terre n'appartient pas encore aux paysans, qui sont impitoyablement exploités par leurs nouveaux maîtres. Ce n'est pas pour une doctrine que le peuple s'est soulevé. C'est pour un jeu de mots (La Terre aux Paysans). Tout se passe comme si la Révolution avait été faite par et pour des profiteurs. Le fonctionnaire a pris le ventre du bourgeois.

C'est à quoi font songer les deux livres de Jean Fontenoy, *l'École du Renégat*[1] et *Cloud, le communiste à la page*[2]. Fontenoy a beaucoup voyagé. Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent maintenant quelques-unes de ses aventures en Chine. Il aurait aussi des précisions édifiantes à donner sur l'U.R.S.S. où il a séjourné quelques années — en un temps où le communisme avait toute sa sympathie. Car Fontenoy a été d'abord du nombre des intellectuels d'extrême-gauche. Mais il n'est pas resté à méditer dans sa chambre. Il a été tout de suite vers l'expérience, c'est-à-dire vers la Russie et il est revenu complètement dégoûté. Il nous dit pourquoi. Cela se résume en quelques mots : c'est pire qu'avant. L'égalité reste un mythe. La tyrannie du parti est intolérable. Tous les principes contre lesquels on a entraîné les masses ont été remis en honneur : patrie, famille, discipline. Fallait-il, pour en arriver là, tuer des millions de personnes?

Revenu en France, Fontenoy a regardé travailler les communistes français et, pour notre instruction, il a campé le type de l'agitateur communiste profiteur, Cloud. Ce Cloud est

1. N. R. F.
2. Grasset.

impayable : c'est l'homme à combines et à ristournes, celui qui sait retourner les « prolétaires » — oh ! pas dans de grandes réunions, par des discours — mais par un petit travail accompli en sourdine, plus efficace : homme par homme, il sème la haine, prodigue les promesses. Nous sommes, très loin, très loin des syllogismes matérialistes, sur le tas... dans le bas racolage. On n'en finirait pas de conter les exploits de Cloud. Un seul suffira : avec une « fraction » de quarante communistes, il réussit à tirer d'un syndicat de six mille ouvriers une motion en faveur de l'Espagne rouge. Cinq mille neuf cent soixante syndiqués n'avaient pas d'avis sur la proposition qu'on leur soumettait ou étaient hostiles. Aucune importance : il y a une tactique... Cloud y est expert... et touche. Cloud n'explique pas à lui seul les succès communistes. Mais on ne comprendrait pas bien certains épisodes récents de notre histoire si l'on négligeait l'existence de pareils hommes.

Sur les raisons qui ont déterminé Fontenoy adolescent à aller du côté de la Révolution, il y a des pages à retenir dans *l'École du Renégat*. Influence d'instituteurs, de journaux, de livres. Parmi les écrivains, Fontenoy attribue, en ce qui le concerne, une responsabilité de première grandeur à Gide. La théorie « Il faut révéler aux gens qui se croient bien portants qu'ils ne le sont pas » et celle de l'acte gratuit avaient bouleversé le jeune Fontenoy... On ne saurait surfaire l'influence exercée par Gide. Cet esprit subtil aura réussi à faire beaucoup de malheureux. Sur la vie politique d'un village français — exactement un village briard, celui où est né l'auteur — on trouve dans *l'École* des informations savoureuses. Elles doivent enchanter M. Denis de Rougemont, qui, dans le *Journal d'un intellectuel en chômage*[1], vient précisément de montrer que la plupart des discours politiques, des manifestes politiques qu'on adresse au peuple sont pour lui à peu près incompréhensibles.

Ce *Journal d'un intellectuel* pose maints problèmes d'importance — entre autres celui des rapports de l'intellectuel et du peuple. Pour M. de Rougemont, les clercs ont failli, parce que le peuple ne peut les comprendre. M. Guéhenno

1. Albin Michel.

avait soutenu jadis une thèse de ce genre. De pareils jugements sont beaucoup trop absolus. Le système de M. de Rougemont condamnerait un Platon, un Descartes. Pourtant le peuple a fini par vivre de Platon et de Descartes, mais il ne le sait pas.

L'ouvrage n'est pas exclusivement politique. Loin de là. Il contient des pages d'introspection, de journal intime qui sont excellentes. Un protestantisme affiné a développé chez M. de Rougemont un sens très sûr de l'analyse intérieure. On aime en lui aussi un goût profond de la solitude qu'il réussit à allier à une curiosité aimante pour l'humain. Sa pensée a quelque chose de paisible, d'aéré qui est bien séduisant. Mais M. de Rougemont se laisse parfois fasciner par ses propres formules, entre autres « intellectuel en chômage », qui au sens où il la conçoit, ne correspond à aucune réalité.

*
* *

Au rayon des traductions, il est inutile de recommander ici *Servitude humaine*. Ce beau roman de Somerset Maugham, qu'a adapté avec tant d'élégance madame Blanchet, est en partie connu des lecteurs de cette revue, où l'on a publié l'étonnant récit des aventures du jeune Philip Carey, étudiant en médecine, et de la petite Mildred, serveuse dans une maison de thé. On n'a donc pas à louer la qualité de cette œuvre. Elle cerne d'un trait implacable ce qui dans l'amour échappe à l'analyse. Mildred n'est pas belle ; elle est bête, elle est odieuse. Philip en est fou. Pourquoi ? On démêle dans son sentiment de la pitié. Mais cela n'explique pas tout. Le reste est mystère brut, « envoûte », « emprise » — comme on voudra l'appeler.

Ce qu'il y a de saisissant dans le cas de Philip, c'est la lucidité avec laquelle il juge Mildred. Il y a des amours qui se passent parfaitement d'illusions. On vit avec sa passion au moins mal, comme avec une maladie.

Le découpage de la *Revue de Paris* a pu donner à penser que le titre *Servitude humaine* désignait exclusivement l'amour. Maugham le considère en effet comme notre premier tyran. Son héros s'en convainc par la méthode expérimentale — et pas seulement auprès de Mildred.

Il a une première aventure, en effet, avec une femme qui lui déplaît. Le génie de l'espèce, qui est fécond en mauvais tours, sait aussi bien nous lier aux êtres qui ne nous aiment pas qu'à ceux que nous ne désirons point. Il n'est pas seul à nous asservir. Notre caractère, celui de nos maîtres ou de nos intimes, la pénurie d'argent, la maladie imposent aussi leur rude contrainte. La première partie de *Servitude humaine* nous en fournit des preuves. Philip est trop sensible et il en souffre. La bêtise autoritaire du pasteur qui l'élève le blesse d'abord de mille manières. Puis, au collège, il traverse de véritables crises de désespoir, ses camarades l'ayant pris pour souffre-douleur à cause de son pied-bot. A Heidelberg, et surtout à Paris, où il va étudier la peinture, le jeune homme entre dans le cercle infernal des ratés. Les catastrophes issues des fausses vocations se multiplient autour de lui. On ne sait de quoi l'on doit plaindre davantage ces malheureux : d'être matériellement misérables ou de percevoir parfois leur propre nullité.

Après l'aventure avec Mildred (dont les derniers épisodes, qui n'ont pu trouver place dans cette revue, sont de plus en plus dramatiques — Mildred, syphilitique, devient une nymphe de trottoir, etc.), le Destin s'acharne sur Philip. Il est ruiné, tombe dans une misère totale, couche dehors, est condamné à un métier absurde et épuisant, jusqu'à ce qu'un héritage le tire d'affaire et lui permette de reprendre ses études de médecine. Grâce à quoi, comme interne dans un hôpital, il découvre une nouvelle série d'horreurs nées de la maladie et de la misère.

Quel tableau ! Le plus surprenant, c'est qu'il n'est pas absolument déprimant. Il y a dans l'œuvre de Maugham deux éléments qui font contrepoids à ces masses d'infortune : la curiosité et la volonté de durer. Curieux, Philip l'est au point de s'intéresser objectivement à son aventure avec Mildred. Il s'observe comme le médecin qui regarde un malade. A la fois compatissant et détaché. Quant à la volonté, elle est chez lui plus grande qu'on ne le croirait d'abord. Philip est un faux faible. Ses épreuves sont terribles : on sent qu'il finira par triompher. Le roman d'ailleurs se termine dans l'optimisme. Philip s'éprend d'une fille charmante, l'épouse. Cet

épilogue paraît d'abord factice. Mais il est l'épanouissement de cette résistance secrète au malheur que l'on a perçue pendant toute la durée du roman. Maugham marche vers Maugham, vers une réussite de volonté, vers le succès, vers un certain stoïcisme dominateur.

Cet immense roman — où, contre la tradition des romans-fleuves, il y a plus de peintures de faits que d'états — contient des pages magnifiques. Le long épisode de Mildred est probablement un authentique chef-d'œuvre. Il n'est pas de chapitre, dans les autres parties, où l'on ne trouve un portrait frappant, une scène vivante. Mais la structure biographique du livre fait surgir de très nombreux personnages qui dispersent un peu l'attention. Le conteur, l'essayiste qui sont en Maugham aperçoivent sans cesse de nouveaux sujets. A chaque instant une nouvelle s'esquisse ou bien l'on s'engage dans un dialogue littéraire, voire philosophique, ou dans une méditation esthétique. Rien de tout cela n'est indifférent, mais peut-être tout n'est-il pas absolument nécessaire. Une psychologie si précise, un art de conteur aussi sûr eussent autorisé quelques « raccourcis ».

Notre collaborateur R. de Roussy de Sales a traduit un livre de Tom Kromer, dont un extrait a paru également dans cette revue[1]. Tom Kromer est un étudiant américain que la misère a rejeté parmi les vagabonds. Il a erré, pendant plus de deux ans, dans les bas-fonds de New-York. Un soir il couchait dans un asile, un autre dans un chantier, parfois en prison. Il a, pendant des mois, souffert de la faim, d'une faim tenaillante, que n'apaisaient pas des rognures indigestes. La souffrance l'a poussé parfois à des complaisances abjectes. Parfois aussi elle lui a mis une arme à la main. Il a voulu attaquer des passants, tenter un coup contre une banque. Au dernier instant, il n'a pas osé — pas osé frapper des hommes. Il s'est associé à ces bandes de miséreux qui errent en « resquilleurs » au travers de l'Amérique, cachés dans les fourgons des trains, portant l'espoir toujours déçu de trouver quelque part un gîte, un emploi. Il a vu des drames atroces, des suicides que le désespoir d'une trop longue misère inspirait. Tout cela

1. 1er mai 1937.

il l'a conté dans un livre violent et saisissant : *Waiting for nothing*, devenu en français les *Vagabonds de la Faim*[1]. Le récit est médiocrement composé. Souvenirs ajustés un peu au hasard. L'unité est surtout de ton; Kromer revit son passé et le transpose au présent. Son livre est un long monologue intérieur. L'homme dit sa faim et ce qu'il pense quand, l'estomac creux, il voit un monsieur manger du poulet, d'un air dégoûté, derrière la vitre d'un restaurant. Il dit la vie dans les missions, comment on y catéchise et comment on y meurt. Il médite sur le gros ventre d'un aubergiste. Il exhale sa rage de souffrir et parfois lance des tirades ironiques, romantiques, grinçantes sur le destin. Il parle ses heures, nous ramène aux sensations primitives, la faim, la fatigue, la peur. Il installe le lecteur au centre même de sa vie. Elle ne cesse pas d'être horrible.

Le style du livre est haché, brutal, haletant. L'argot y fait éclater des expressions surprenantes. Le lecteur, éberlué par le monde qu'on lui révèle, ne peut se détacher de cette confession. *Vagabonds de la Faim* est-il l'œuvre d'un artiste? On n'ose l'affirmer. Mais c'est une révélation, un choc, une vague de fièvre. Un livre à lire en tout cas, scandaleux et édifiant...

La traduction du nouvel ouvrage d'Axel Munthe nous a un peu déçu. C'est une seconde mouture de *San Michele*. On y retrouve quelques personnages familiers, le sindaco de Capri, les chiens de Munthe, et ces Italiens pauvres de Paris pour lesquels le docteur éprouve une attirance particulière. On dirait un recueil des chapitres qui n'ont pu trouver place dans *le Livre de San Michele*[2]. Ce n'étaient pas les meilleurs. Ils viennent même nous gâter légèrement le souvenir de ce livre fameux. Le docteur Munthe y apparaissait un peu comme un mage. Il parlait aux ours et les animaux sauvages se rassemblaient autour de lui, quand d'aventure il campait dans une cabane solitaire en Laponie. On finissait par le croire en possession de quelque redoutable secret. *Hommes et Bêtes* ne permet plus de douter que le docteur ait des tendances à l'exagération.

1. Calmann-Lévy.
2. Albin Michel.

Notre foi en lui s'atténue. Nous refusons absolument de croire qu'il suffise que M. Munthe adresse un discours moralisateur à un propriétaire-vautour pour que celui-ci se pende. Sans songer à nier qu'il ait pu accomplir les nombreux actes de charité et d'héroïsme qu'il nous conte, on perçoit que, tout en ayant l'air de se moquer de lui-même, le docteur excelle à se camper dans des postures avantageuses. Le récit de sa rencontre avec la Kronprinzessin à Capri est de ce point de vue particulièrement frappant. C'est un petit chef-d'œuvre de fausse modestie. Sans doute l'orgueil ou simplement la complaisance à l'égard de soi-même ne compromet pas un livre, s'il est grand. Mais il y a bien des fausses notes dans celui-ci. Le mystère des histoires mystérieuses n'y trouble pas : les drames se teintent de mélo ; l'humour n'exerce sur le lecteur qu'une action bien faiblement stimulante. Il eût mieux valu, sans doute, s'en tenir à *San Michele*.

*
* *

M. Georges Lefèvre n'est pas loin d'avoir créé un genre nouveau : le roman de la production industrielle. Naguère, dans *l'Épopée du Caoutchouc*, il avait expliqué comment on passe de l'hévéa au pneumatique. On finissait par s'intéresser au caoutchouc comme à un héros d'épopée. Le caoutchouc sans larmes. Cette année, M. Georges Lefèvre s'est attaqué au problème de l'électrification[1] qu'il a su rendre intelligible à tous et même attrayant. Le secret de sa réussite tient en ceci qu'il atteint son sujet au travers d'hommes qu'il fait vivre et parler devant nous. Un lecteur qui serait incapable de s'intéresser au problème de l'électrification des chemins de fer lit comme un dialogue de théâtre le récit d'une discussion entre le spécialiste qui voudrait tout électrifier et le haut fonctionnaire qui aperçoit les inconvénients de cette solution. Le mur, l'immense mur du barrage de Marèges, qui doit résister à une pression de 430 000 tonnes, et grâce auquel on produit 300 millions de kilowatts-heures par an, si l'on célébrait *in abstracto* ses vertus, ne passionnerait pas les esprits non prévenus. Mais quand M. Lefèvre met en scène

1. *La Foudre Humaine* (Plon).

l'ingénieur qui édifia cette merveille, quand, grâce aux propos de cet homme, nous comprenons l'intelligence, l'énergie qu'il a fallu pour construire cet ouvrage, nous nous prenons au jeu et nous finissons par vénérer cette masse de béton qui a tant demandé à la science et à l'art.

M. Lefèvre a visité ces grandes usines hydroélectriques de montagne, où des machines immenses fabriquent une masse d'énergie fabuleuse dans des salles grandes comme des cathédrales — vides de tout être humain. Il a suivi la force qu'il avait vu naître. Il a écrit « la vie romancée d'un kilowatt ». Il a observé le travail des monteurs le long de ces lignes à haute tension qui sillonnent maintenant la France. Il a voyagé sur des locomotives électriques — où sans recevoir un filet d'air le mécanicien, paisible comme un préparateur de laboratoire, conduit du bout du doigt un train de cinq cents tonnes.

Enfin il a animé, devant nous, le problème du « débit », du transport de l'électricité. Le gaz se fabrique et se met en réserve. L'électricité n'est produite qu'autant qu'elle est consommée. Imagine-t-on les difficultés qui découlent de cette situation? La science y a pourvu. Il y a quelque part, à Paris, un ingénieur qui, dans une grande salle blanche, appelle, selon les besoins qui surgissent, l'électricité de Vitry, du Rhin ou de la Dordogne. En quelques secondes, à cinq cents kilomètres, une turbine soudain démarre et un torrent d'eau commence à nous envoyer... sa lumière. Ce sorcier est d'institution récente. Avant la guerre, régnaient encore les centrales électriques de quartier.

Une pareille transformation est le résultat d'un immense travail accompli depuis quinze ans. Il a fallu que les lignes à haute tension permissent de porter au loin la « foudre humaine », il a fallu que l'on réussît le mariage de tous ces courants nés de sources diverses, que l'on mît au point l'« interconnexion ». M. Lefèvre parvient à rendre tout cela clair. Les enfants, grâce à lui, pourront comprendre et les adultes s'étonner. Ce qui reste tourmentant, c'est que la force avec laquelle on accomplit tant de merveilles, on ne sache pas, mais absolument pas, quelle est sa nature. On domestique l'inconnu. C'est peut-être ce qu'on appelle la science.

MARCEL THIÉBAUT

TABLEAUX D'ITALIE ET DE CANNES

Sienne. — Le nom de Sienne est, comme ceux de Ravenne, de Florence ou de Pise, vermeil de sang ou azuré des écharpes que les évocations des poètes laissent traîner, toutes fraîches à jamais, sur certaines villes et certains horizons. Entrer à Sienne, l'après-midi du 16 août, pour la fête annuelle du *Palio*, c'est éveiller presque aussitôt le passé de la ville rouge.

Le fluide que dégage un peuple en liesse vaut les reconstitutions auxquelles s'emploient, un peu partout, de soi-disant décorateurs russes, d'ingénieux artisans tchécoslovaques, des industriels américains, des *ladies* versées dans le bricolage ou qui font profession de rajeunir la beauté. La collaboration de quelques Français, qui ne connaissent pas grand'chose à rien, ne peut servir à faire passer de la cotonnade pour du velours, à supporter le rapprochement du violet et du vert et à voir costumer en singes ou en patriciens des valets de pied en chômage.

Pour le *Palio*, cortège qui remonte au xve siècle, sinon plus loin, nous étions rassurés à l'avance, un grand nombre de costumes ayant été dessinés par Raphaël et refaits tous les demi-siècles, avec une émouvante fidélité. Leur dernière rénovation date du mariage du prince de Piémont, elle est donc récente. Il serait difficile de peindre la richesse comme la sobriété et la qualité de ces costumes, précieusement conservés, et qui ne servent que deux fois l'an.

Des Américains ont offert des millions, paraît-il, pour que les figurants de cette fête aillent s'exhiber à New-York, eux

aussi. Les Siennois ont sagement refusé. Le *Palio* reste à Sienne et sa magnificence, qui a traversé les siècles, demeure une des beautés de la Toscane.

J'avais été convié, depuis plus de quinze ans, je pense, à ce *Palio*, par mon ami le comte Carlo Zucchini Solimei, de Bologne, je pourrais dire de Paris.

Nous logeons, ses invités et moi, devant Volterra, sur le piton d'une de ces innombrables collines qui ondulent de l'Apennin vers la mer et que couronnent, tantôt les vestiges de forteresses prodigieuses, avec leurs tours angulaires, tantôt des couvents aux murs crépis, à l'ombre des pins parasols et des cyprès. Ulignano est une belle maison, forte de sa carrure, fière de sa date de naissance, au XVIe siècle, de sa sobriété, de ses grilles et de son horizon splendide. Tout est différent lorsqu'on pénètre dans Sienne, au sortir d'une de ces demeures qui évoquent le chasseur et le moine, l'homme guêtré, la femme parée, trop souvent solitaire — et non d'un palace où le personnel intoxiqué par des meneurs anonymes attend la grève, en rêvant de pourboires aussi constants que non mérités.

Des draperies flottent à tous les balcons des demeures qui forment leur immense cercle — *la piazza del Campo* — devant le palais de la ville, le *Municipio*. Une tour crénelée le domine, *la tour del Mangia*, dont la cloche ne cessera de battre lentement pendant le défilé. Il nous semble respirer l'air que les Siennois déjà créaient, à l'intérieur de leurs remparts, sur leurs trois collines, dans la ville en forme d'étoile, au temps de Pandolfo Petrucci, le sage ami de Machiavel. Les armes se sont reposées, l'ancienne petite république respire pour un temps incertain. Mais il faut, à un peuple assoiffé d'indépendance, des spectacles qui lui donnent l'impression de sa sécurité. Chaque quartier de Sienne était une sorte de petite république dans la ville même. Il ne s'y trouvait un habitant qui ne fût prêt à défendre l'honneur de ses étendards et de ses armes. Quelle recherche aussi dans le choix de celles-ci, dans la disposition des couleurs, la trouvaille de l'emblème !

Le long des maisons et des palais qui forment la place, d'étroites estrades ont été dressées, cachant les magasins qui

la modernisent et contenant au moins six rangs de spectateurs assis. C'est une sorte d'arène ovale qui borde la piste sur laquelle le cortège va passer, avant que ne se coure une « épreuve » équestre, célèbre en Italie. La piste fait le tour de la place ovale, le long des gradins ; mais le centre, creusé comme une coquille, demeure occupé par la foule.

J'imagine les arènes de Séville ayant pour cadre une place de la ville. Et je me suis demandé, peut-être à tort, si la fameuse course de chevaux ne fut point, tout d'abord, une sorte de corrida. La mise en scène, au début d'une course de taureaux en Andalousie, ressemble, par une certaine ordonnance, à des fragments du défilé que nous attendons. Mais sans le côté « cirque » des toreros. Et puis, pendant certaines saisons, il y a tous les dimanches des courses de taureaux en Espagne. Le *Palio* n'a lieu que deux fois l'an, l'une au début de juillet, l'autre le 16 août ; et puis, enfin, il n'est point l'espèce de lutte sanglante, de mise à mort qui est le but des corridas en Espagne. Et ce serait tout un parallèle à tracer entre les deux peuples.

Chaque quartier de Sienne, on en compte dix-sept, possède donc ses couleurs, ses armes parlantes, ses pages, ses tambours, ses porte-étendards, son capitaine sous l'armure et coiffé d'un casque majestueux, orné, symbolique. Derrière lui, le cheval d'armes, tenu en bride par un écuyer. Ces chevaux portent des housses somptueuses, aux couleurs du quartier, faites de bandes de cuir ou d'étoffe brodées, garnies de franges, telles qu'on les voit sur les montures des grands capitaines ou des princes des peintures du temps de Ghirlandajo, Antonio del Pollaiuolo, Gentile da Fabriano, de Mantegna, de Carpaccio, puis de Raphaël.

Les *ceremonieri*, les maîtres de cérémonie, aux habits de velours à bandes noires et blanches, s'égaillent le long des tribunes. Rien n'est plus *voyant* dans un ensemble que le rapprochement du noir et du blanc. Ces maîtres de cérémonies, espacés devant les tribunes, suffisent à nous les dérober, le long des palais Chigi, d'Elci et Sansedoni.

Enfin, derrière le cheval d'armes, vient le cheval de course, également tenu par la bride, mais non sellé.

Lorsque dix-sept quartiers, pareillement représentés, défi-

lent le long de la piste qui fait le tour de la place, précédés de trompes de cuivre et de six hommes à cheval vêtus de rouge de pied en cap, aux visages rasés qui évoquent le type essentiel du pays et, pour terminer, tout à la fin, un groupe de cavaliers aux sombres armures, la visière du casque baissée dissimulant le visage — parce que les quartiers qu'ils représentent sont coupables de quelque faute de jadis, très ancienne, d'une trahison, oubliée peut-être, mais qui demeure ineffaçable dans ce cortège — on aura l'impression d'un spectacle qui n'a rien de carnavalesque. Le passé semble s'ouvrir devant lui et se refermer lorsque le dernier figurant a regagné la tribune réservée à ce cortège, au pied même du *Municipio*, dans un rayon de soleil déclinant, qui se glisse de biais, comme par hasard, dans l'ouverture que fait une rue étroite et semble placé là par M. Baty, très à point, devant l'édifice maintenant sombre et que domine son immense étendard noir et blanc, au flanc de la tour crénelée, dans laquelle une invisible cloche n'a point cessé de battre ou bourdonner.

L'un des attraits de cet incomparable défilé surgi d'une rue voisine, dans laquelle se pressent les étendards attendant de paraître, déployés et tout frémissants, c'est la *sbandierata* ou danse des drapeaux qui n'existe qu'à Sienne. J'ai dit que leurs porteurs étaient deux par quartier, marchant de pair au début de la compagnie, portant le maillot aux jambes disparates et tout bariolé de lignes ou d'emblèmes, comme un blason.

A l'arrière, le porte-étendard tient une hampe, à l'extrémité de laquelle ondulent les couleurs du quartier. Mais les deux grands drapeaux qui sont comme une variation sur ces couleurs, tantôt azur et blanc, tantôt jaune et rouge, ou plus mêlés, sont le prétexte d'une sorte de danse, d'exercice de haute classe, cette *sbandierata*, qui laisse dans le souvenir une impression joyeuse, animée, frémissante.

Lorsque le cortège, avançant lentement, s'est enfin déployé autour de la place, cette *danse des drapeaux*, que l'on voit jaillir entre la masse des spectateurs et les tribunes, donne l'impression d'un immense ballet, parfois plus réussi, plus surprenant à un endroit qu'à un autre et qui déchaîne des applaudissements plus nourris. Le battement de deux tambours

stimule les danseurs acrobates qui font manœuvrer la hampe de leur drapeau sur leur nuque. Ils la passent entre leurs jambes, sautent par dessus le drapeau frémissant, l'étoffe devant demeurer toujours déployée, le lançant, pour finir, à quelque dix mètres de haut, puis, l'échangeant en l'air, avec adresse, la hampe à demi perdue dans le frissonnement de l'étoffe et le rattrapant au vol, toujours déployé, frissonnant, avec l'onduleux et hardi mélange de ses couleurs fraîches.

C'est un spectacle à ravir. Ceux qui en sont les étoiles dansent de père en fils la *sbandierata*. Il y faut autant de force dans le poignet que de légèreté dans les jambes, un long entraînement peut seul y préparer. C'est une sorte d'honneur que de recommencer vingt fois peut-être, en gravitant autour de la place, cette danse, sans avoir laissé se replier un instant le corps mouvant du drapeau, ni manqué d'en rattraper à temps la hampe lancée vers la nue.

Certains quartiers ne prendront point part à la course de chevaux qui termine la fête. Ces chevaux, non sellés, tenus par la bride, font les indifférents à la fin de chaque groupe dominé par son porte-étendard et le casque chimérique et guerrier de son héraut d'armes, qui avance derrière la bannière suivi de sa monture caparaçonnée.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore parlé de cette bannière emblématique, portée au devant de chaque groupe, et qui excite dans la population des applaudissements ou des sifflets, selon qu'elle évoque des défaites ou de trop nombreux succès à des *palios* antérieurs ou encore de mystérieuses rivalités qui nous demeureront à jamais ignorées. Cette bannière repose pendant toute l'année dans la paroisse, ainsi que l'étendard. Le religieux et le guerrier ne sont à aucun moment séparés dans ce cortège, tout les évoque à chaque instant. L'emblème du quartier répond lui aussi à quelque légende, quelque histoire dont l'origine se perd dans la nuit ou le soleil des temps.

Il y a la chouette *(la civetta)*; la coquille; la lupa, blanc, noir et orange; le hérisson; l'eau *(l'onda)*, bleu et blanc; la forêt *(la selva)*, jaune et vert; la girafe, l'éléphant, etc...

Lorsque se termine la série des dix quartiers qui prendront

part à la course fameuse, avance l'une des plus charmantes figures de ce long ballet que nous a légué le *cinquecento*, deux rangées d'enfants aux maillots et vestes de toutes couleurs, les épaules chargées d'une de ces lourdes guirlandes, que Mantegna a si souvent employées, ou les della Robbia, et à laquelle leurs bras s'enlacent pour joindre les mains. Viennent ensuite les quartiers qui ne prendront point part à la course et dont le défilé se termine par la *Martinella*, un char traîné par des bœufs blancs et sur lequel est fichée la bannière 1937, destinée au vainqueur — qui sera portée triomphalement, après la course, au pied des autels. Avec ses *jockeys*, qui évoquent plus Sienne qu'Epsom, le départ de la course a lieu devant un double et lourd cordon rouge, le long duquel les chevaux doivent se ranger dans un ordre fixé par le sort. Mais, armés d'un nerf de bœuf, dont ils peuvent se servir indifféremment pour stimuler leur monture ou pour frapper celle de l'adversaire qui les menace, les cavaliers sont intrépides. Un à un, nous les voyons sortir de la porte obscure et grande ouverte du *Municipio*, l'*Azenti*, et venir se ranger avec peine devant la corde rouge. Un faux départ a lieu. Chaque *fantino* (chaque jockey), doit regagner le *Municipio*, s'engouffrer dans le porche béant, tandis que baisse déjà la clarté, que le ciel, qui a perdu son intensité, semble verdir et que, de l'ouest, les derniers rayons du soleil n'effleurent plus que les créneaux de la tour exhalant son bourdonnement sur la foule exaltée.

Enfin, retour des concurrents, placement difficile, au milieu des lazzis et des sifflets stridents qui traversent la rumeur ; puis, nouveau départ.

Les convenances ont sans doute été observées cette fois, car les cavaliers, frappant de leur nerf de bœuf les chevaux, passent en trombe devant nous. Emporté par son élan, celui qui arrive premier dépasse de loin le but. Les *carabinieri* le prévoyaient et l'attendaient. Ils l'entourent, lui font une haie de leurs corps. Il disparaît à nos yeux, tandis que la foule, soulevée dans l'immense coquille de la place concave, se met à bouillonner, à exhaler sa joie ou sa fureur.

Le cheval est escamoté, comme le jockey. Les battus regagnent le *Municipio*, à travers la piste déjà envahie, tandis

qu'au pied du monument qui a servi de décor de fond à cette fête si réussie, sur l'estrade où avaient pris place les figurants, leur masse multicolore se désagrège.

Les étroites rues de Sienne charrient le noir torrent du peuple qui se porte vers la nef où doit être conduit le cheval victorieux et qui recevra le *Palio*. La nuit semble se hâter, les *caffés*, les petites auberges se remplissent, les rez-de-chaussée absorbent la foule, sans en réduire la densité. Soudain, à quelque dégagement, des façades crénelées et le *duomo* lui-même apparaissent, sur un ciel crépusculaire dans lequel la lune s'élance déjà. Des résines, à la flamme dansante et cernée de fumée, suivent les contours des monuments.

La joie de vivre se répand dans les premières ténèbres. Et, dans les autos, qui vers Ulignano nous ramènent, nous nous demandons sans doute, silencieux, quelles heures, de quel temps, nous venons de vivre.

*
* *

Florence. — A chaque traversée de Florence, je cherche à retrouver l'impression que je ressentis vers la vingtième année. Comme tant d'autres, la ville ne s'est pas accommodée du progrès. Elle n'apporta point à se défendre cette sorte de force d'inertie même, souvent si précieuse contre les envahisseurs. Florence, qui avait tellement à redouter leurs entreprises, se laisse séduire par des transformations qui n'en font pas une ville moderne et la dépouillent de ce qui est inexprimable dans le charme, et qu'on ne saurait renouveler lorsqu'il est détruit. Les chefs-d'œuvre sont là, mais, comme à Paris, dans des musées ; la rue n'est plus elle-même un tableau ou une manière de poème. Que faire? *Niente.*

Trop tard !

Giotto a cette année, comme Tintoret sur le Grand Canal de Venise, où nous fûmes l'admirer aux derniers jours de mai, sa *Mostra*. Elle occupe plusieurs salles des *Uffizi*. A Venise, nous avions souffert des rajeunissements, des réparations que subirent les œuvres de Tintoret, au cours des siècles. Que ne redoutions-nous pour Giotto?

De tous temps les réparateurs semblent s'être ingéniés, avec autant de prétention que de maladresse, à *conserver* un tableau en lui enlevant, si l'on peut dire, la vie. Ils agissent avec une toile qu'on leur confie comme les individus chargés d'embaumer les morts et qui les fardent pour les ténèbres éternelles, comme des comédiens pour une fugitive représentation devant la rampe.

Une œuvre d'art ne meurt que très lentement et ce sont les causes de cette destruction contre lesquelles il faut lutter. Ce qui subsiste doit être préservé, mais non sacrifié à une entreprise complète de remise en état. C'est pourtant ce qui est presque toujours arrivé dans le temps passé, car nous possédons aujourd'hui des modes de préservation certaine ; nous avons constaté le danger de repeindre ou de passer indéfiniment, les unes par-dessus les autres, des couches de vernis sur les tableaux, sans nous soucier de l'absence de talent du retoucheur ou de la composition du vernis.

L'époque 1830 fut néfaste, entre toutes, pour les toiles anciennes. Elle ne les revernissait pas seulement pour les *préserver*, mais pour leur donner une patine, une certaine coloration chaude, dorée, qui les voilait, les effaçait dans une sorte de linceul, de moins en moins transparent, mais qui suffisait aux possesseurs de ces toiles, qui n'aiment de l'ancien que l'aspect et qui se figuraient leur avoir rendu l'*atmosphère* de leur jeunesse !

Les églises, non chauffées, laissant entrer par leurs portails mal clos les souffles des étés torrides ou la bise des hivers, les églises ont été pour les œuvres d'art des lieux d'irrémissible perdition. Les fervents s'agenouillaient et priaient devant l'image d'un saint, sans se soucier que, si l'église pourvoyait le saint de toutes sortes de gages lui assurant l'éternité, son image n'en demeurait pas moins périssable.

Parfois, quelque prêtre s'avisait du dégât, il s'adressait à ses fidèles, qui lui recommandaient le plus louable d'entre ses paroissiens, lequel, afin d'honorer Dieu — et le saint qu'on le chargeait de rendre dans toute sa gloire à la piété des fidèles — barbouillait le tableau, pensait « peindre » — le pauvre homme ! — puis revernissait à tour de bras. Et l'on replaçait l'image vénérée derrière sa veilleuse et ses cierges.

Comment subsiste-t-il quelques épaves qui se puissent encore admirer, après le passage de tant de générations bien intentionnées, mais impitoyables dans leur œuvre de *conservation*?

En bien des églises d'Italie et de France et de quelques pays, jadis civilisés, demeurent des tableaux dont il faudrait faire exécuter des copies, afin de placer les originaux dans les musées, après les avoir décrassés.

Les courants d'air et l'humidité, la trop grande sécheresse sont aussi néfastes aux œuvres d'art qu'aux humains, sans compter le vandalisme, l'esprit de destruction qui s'empare soudain des hommes, au seuil des sanctuaires, alors que le musée leur impose une sorte de respect qui naît peut-être moins d'un goût certain pour l'œuvre d'art que de l'impression que ce qui fut placé dans un musée est une sorte de trésor national, dont chaque vivant peut réclamer la part qui lui revient.

Nous ne sommes plus — hélas ! — dans un temps où l'œuvre et le cadre pour lequel elle fut créée ne font qu'un. Ce qui importe, c'est de préserver de la destruction. Le cadre peut être, sinon reconstitué, du moins recréé, de manière à ne point trop trahir. De nombreux musées nous en ont fourni l'exemple. On les aménage un peu partout, enfin, de manière que le visiteur puisse se satisfaire. Que m'importe qu'un chef-d'œuvre conserve sa place dans une crypte obscure et humide? Pour le passant comme pour le fidèle, une reproduction de qualité suffirait.

Protégeons ! Protégeons !

Mais revenons à Giotto. Il est de ceux qui ont le plus souffert, des pieuses gens d'abord et, tout à la suite, des trafiquants.

Et c'est grand dommage, car il domine son temps, il l'impressionne, l'oriente, le dépouille de la gangue d'un passé qui l'étouffe comme dans un cercueil. Giotto, c'est la grâce divine qui perd son hiératisme et prend la forme vivante, je voudrais dire évangélique, celle que ressuscitait déjà saint François d'Assise, mort quarante ans sans doute avant que ne naquît Giotto. Il est beau de voir se mettre à ciel ouvert ce filon de l'amour, en un temps qui demeure si rude par ailleurs.

Dans l'ensemble de la *Mostra Giottesca*, cinq œuvres seulement sont attribuées avec quelque sécurité à Giotto. C'est peu. L'une est une mosaïque. Restent quatre. La plus surpre-

nante, *Dormitio Virginis*, est prêtée par le musée de Berlin.

Mais, dans une telle exposition, l'ensemble compte probablement plus que le détail. Tous ces maîtres ne travaillaient que par amour, à peine pour le pain quotidien et bien peu pour la gloire. Presque aucune œuvre n'est signée. Les artistes du XIIIe et du XIVe siècles se consacraient à Dieu d'abord, à une église, un couvent. Ils peignaient pour goûter une paix infinie et vivre déjà leur ciel parmi les hommes. Ils représentaient des anges aux ailes multicolores et ne traitaient guère plus de trois ou quatre sujets : la crucifixion, la nativité, la Vierge pleurant son fils. Leur art consistait à renouveler la présentation de certains mythes, de quelques scènes des évangiles. Ils demeurent uniquement chrétiens.

Giotto fait se pencher en avant sur sa croix le corps de Jésus. Sur certaine petite toile, la Vierge, vue de dos, les épaules couvertes d'un manteau noir et la tête fléchie, donne le sentiment de la plus profonde affliction. Nous n'apercevons ni son visage, ni ses pleurs, cependant. Mais cette peinture là ne figure point parmi les cinq formellement attribuées à Giotto. Je crains aussi qu'elle n'ait subi quelques réparations bien intentionnées. Qu'importe ! J'ai dit d'ailleurs, dès le début, que, pour moi, rien ici n'est absolument tel que Giotto le peignit et tel que nous souhaiterions le trouver. Mais ce serait montrer des exigences inadmissibles.

Respirons l'atmosphère Giotto ; retournons-nous vers un passé qui s'embellit à nos yeux de tout ce que l'esprit lui prête de grâces, en le dépouillant de ce qu'il eut très certainement d'atroce et qui choquerait beaucoup ceux qui l'admirent si tendrement, avec la plus sincère ingénuité.

Notre passé le plus lointain nous semble toujours le meilleur. C'est un don que Dieu nous a dispensé, comme celui de vivre d'espérances qui jamais ne nous abreuvent, et, cependant, demeurent aussi attirantes, toujours.

La *Mostra Giottesca* mérite qu'on y fasse un pèlerinage, mais mieux qu'une halte d'une heure. Il y faut revenir, après avoir retrouvé dans Florence ce qui garde encore l'âme du passé.

Mais Cencio, le restaurateur, Borjo San Lorenzo, fait exactement la cuisine qui plaît aux italianisants de passage et les

premières truffes blanches viennent de paraître sur le menu.

Il est grand dommage qu'aucun homme influent — sauf, au Maroc, le maréchal Lyautey — n'ait jamais prévu l'essor que le progrès comme la démocratie donnerait aux villes et n'ait point créé des cités nouvelles, sur leurs flancs, afin de conserver leur individualité à certaines parties qui devaient être maintenues et respecter leur caractère primitif.

Florence est une des villes d'Italie où nous ne cesserons jamais de le déplorer.

*
* *

Bologne. — Après dîner, tard dans la soirée, nous nous promenons dans la ville aux vastes arcades. La nuit d'été est fraîche. Stendhal ne s'y reconnaîtrait guère. Les marchands abîment tout et, afin de mieux vendre les choses les plus usuelles, les plus simples, se croient obligés de pratiquer des ouvertures immenses dans le rez-de-chaussée des maisons et de montrer, à travers des glaces, jusqu'au moindre recoin de leur magasin. Ils ont renoncé aux fermetures qui nous reposaient de la qualité et du goût de ce qu'ils offrent. Ils font des effets d'éclairage, la nuit venue, pour mettre en valeur des habits ou des meubles hideux, des nouveautés qui ne sont plus jamais nouvelles nulle part, car on éprouve tout de suite l'impression de les avoir déjà vues partout. Ils paient patente. Ils sont surchargés d'impôts — en France, les grèves les menacent — comment les blâmer de tenter d'attirer le client?

Pourtant, que d'armoires à glaces, de couvre-lits, de linge, de cotonnade, que d'objets de cuisine ou de voyage pour des gens qui ne se nourrissent que de soupe et de ragoût et ne passent jamais quarante-huit heures hors de chez eux!

L'assurance de n'y jamais rien découvrir de réellement nécessaire ou de charmant rend le sans-gêne de ces pauvres commerçants plus insupportable, le soir, dans les villes où il y a, lorsque donne la lune, quelque chose à voir, tout de même, qui ne soit ni du domaine culinaire, vestimentaire ou mobilier.

Le long du *Kurfurstendamn*, à Berlin, pareilles exhibitions ne me gênent point. La ville est plate, moderne, uniforme, sans

souvenirs. Mais à Bologne ! Les vieilles arcades sont éclairées comme des cuisines de restaurant et ces magasins, d'ailleurs peu abondamment fournis, nous hantent, avec leur marchandise de médiocre qualité.

Nous allons, cependant, errer sur la place Victor-Emmanuel, en longeant le palais du Podestat, puis au pied de ces tours jumelles, dont l'une est inachevée et tronquée — la *torre Garisenda* — tandis que l'autre, la *torre degli Asinelli*, s'élance droite vers le ciel, à une hauteur difficile à évaluer, car la nuit la fait paraître plus élevée qu'elle ne l'est, une centaine de mètres peut-être.

Un ami russe, et qui sait toujours tout, en tous lieux du monde, nous raconte qu'une demoiselle était aimée par deux jeunes gens, entre lesquels elle ne savait choisir.

Ce roman se passait vers l'an 1110.

Un soir, peut-être un soir criblé d'étoiles comme celui-ci, mais sans l'affreux éclairage rudimentaire des arcades et leurs malencontreuses vitrines, la demoiselle décida ses deux prétendants à construire chacun une tour, leur promettant de se donner à celui qui parviendrait à édifier la plus haute.

Garisendi ne surveilla point suffisamment les fondations et, parvenue à une cinquantaine de mètres, la tour s'inclina de près de trois mètres vers le sud, tandis que celle du fils des Asinelli continuait de s'élever imperturbablement vers la nue où on l'arrêta quand elle eut atteint près de cent mètres et eut satisfait ainsi l'orgueil du prétendant, vainqueur de cette lutte singulière.

Peut-être Garisendi eût-il fait un meilleur amant, car on peut manquer une tour et posséder des qualités amoureuses très rares. Sa tour nous semble plus large à la base que celle de son rival. L'impétuosité qu'il mit à l'élever, sans avoir pris suffisamment de précautions, ne trahit-elle pas un tempérament plus fougueux ? Asinelli ne se montrait-il pas bien trop raisonnable d'élever à une si grande hauteur tant de briques l'une sur l'autre, sans pencher à gauche ni à droite.

La demoiselle fut-elle heureuse ? Regretta-t-elle Garisendi ?

Dans son *Enfer*, Dante loue cette œuvre inachevée. Je pencherais pour Garisendi. Mais nous ne connaîtrons jamais l'histoire de ce ménage, qui avait si étrangement commencé.

*
* *

GÊNES. — Il y a plusieurs Gênes, deux au moins sinon trois, une médiane, puis celle des hauteurs et le port. C'est ce dernier que nous préférons toujours. Les palais des quartiers supérieurs dissimulent cependant des jardins demeurés merveilleux, aux vasques surmontées de fusées d'eau, et les portraits de Van Dyck y abondent encore, me dit-on.

Les rues centrales sont aussi animées que celles de Marseille, mais beaucoup mieux tenues et des quartiers nouveaux ont été prévus, sur des emplacements dont toutes constructions anciennes furent balayées. Une ville immense grandit là, sous sa montagne couronnée de vieux remparts.

A l'heure de midi, les quais du port brûlent. Nous allons déjeuner chez *Olivo*, entre un capitaine de la marine allemande, en veston blanc, et quelque demoiselle espagnole aux dents jaunies par le tabac et qui devrait, pour nous sourire, ne se servir que de ses yeux, qui sont fort beaux et semblent chargés de paillettes bleues. *Olivo* est sans apparences. Un nouveau venu ne le trouverait pas sans difficultés, avec sa façade étroite, à l'angle d'une ruelle. On ne saurait manger meilleur poisson de la Méditerranée que là. Je me laisse tenter ce matin par une tranche d'espadon, parmi d'autres poissons argentés disposés sur un plateau, et qui me sera servie frite tout à l'heure, enrobée dans une pellicule de blanc d'œuf, flanquée d'une moitié de citron frais cueilli.

Au delà de la porte et des fenêtres ouvertes, c'est la torride atmosphère d'un jour brûlant d'août. A l'intérieur, il fait frais, le melon est succulent et le public bien susceptible de nous intéresser, divers, local ou instable, venu de loin, en bras de chemise, les femmes légèrement vêtues et que l'on voit manger — celles-là — avec plaisir.

Toutes sortes de petites constructions, dont le provisoire s'éternise, précèdent les navires qui font escale ; leur repos n'est qu'apparent, dans ce va-et-vient quasi silencieux, qui évoque le Mexique et la Chine, Suez et Panama. Le garçon, auquel nous nous adressons en italien, nous répond en français ; quant au propriétaire, il a moins d'accent qu'un marseillais. Le capitaine allemand, qui a déboutonné le col de sa chemise,

comprend des yeux l'italien, le français, l'espagnol. Ses prunelles claires ont l'air de digérer l'air embrasé, en détaillant la remuante Espagnole aux cheveux rebelles qui nous fait vis-à-vis. Ces deux figurants évoquent le combat de l'eau et du feu.

Les pêches sont, sur la table voisine, les plus grosses que j'aie vues. L'Italie du Nord en force la production. Le vin rouge est un peu rude, mais je l'aime. Le café excellent, dans des tasses peu profondes.

Je songe aux Américains qui déjeunaient, à deux heures et demie de l'après-midi, en peignoir de bains et robes de chambre multicolores, sous les velums soulevés, dans l'ombre fraîche et bleue du *Carlton*, de Cannes, et qui savouraient l'Europe en regardant la mer — il y a huit jours.

Ainsi, de palaces en palaces, n'auront-ils guère quitté New-York que d'un pied.

Dans l'angle du restaurant d'Olivo, nous avons l'impression de déguster la Méditerranée et l'Adriatique et tous les ports du sud — et la vie errante, que nous n'avons point menée, mais dont les saveurs ne sont peut-être jamais plus délicieuses et profondes qu'au ras de la mer, au long des quais et du collier bigarré de ces maisons de passage qui se confondent... Et où ce qui nous étonne, peut-être, le plus, au fond de nous-mêmes — comme le répondit le doge de Gênes, précisément, au courtisan qui l'interrogeait sur ce qui le surprenait le plus à Versailles — c'est de nous *y voir*...

*
* *

Cannes. — Il semble bien qu'on n'ait jamais vu, en fin d'août, pareille affluence sur la côte méditerranéenne, entre la baie de Saint-Tropez et Menton. La température y fut rarement excessive. Je ne puis m'empêcher de penser à des séjours lointains — lorsque les hôtels et les magasins de Cannes demeuraient fermés de mai à novembre. Je revois les routes poussiéreuses, les caps déserts ; quelques insensés seuls s'enivraient de vivre là, parmi les enclos, le soir, à l'abri d'une treille, sous laquelle dînaient des femmes aux bras nus, ou sur le quai des petits ports barrés d'aveuglante lumière et d'ombres dures, couleur d'acier.

J'ai souvent pensé alors, et maintenant même parfois, aux petites toiles d'Eugène Boudin, qui nous montrent les pionniers de Deauville, ceux qui découvraient la côte normande, les dames qui balayaient le sable de leurs jupes à crinoline, se protégaient du pâle soleil de la Manche avec des ombrelles lilliputiennes de taffetas et semblaient se plonger par contenance dans quelque ouvrage de broderie, pour lequel elles consentaient à quitter leurs gants pendant une heure. Cette existence se passait, je pense, aux années 1860 — il y a soixante-quinze ans.

Quel chemin parcouru. Nous voyons glisser derrière des *Criss Craft* rapides des jeunes femmes dont les skis rayent la mer. Du matin au soir, certaines ne quittent point des brassières complaisantes et indiscrètes ou des *shorts* qui découvrent les cuisses à moitié.

Le soir venu, elles dînent, sur les terrasses des nombreux casinos, à des *galas* successifs, des fêtes qui se prolongent bien au delà de la naissance du jour. Des feux d'artifices embrasent la nue, s'en vont, jusqu'aux derniers contreforts des Alpes, réveiller, au cœur des vallées, des échos. Des danseurs, des acrobates, venus de partout, occupent des scènes dressées devant la mer.

Et, le long des tables, où le repas commence à peine vers dix heures, les robes dissimulent les jambes, mais livrent jusqu'à la taille les épaules et les dos hâlés par le soleil, les bras nus, plus chargés de bracelets de diamants que jamais impératrice n'en eût porté à la Cour. Des diamants, dont on sait le poids — et le prix — d'une grosseur démesurée, ornent les annulaires et les fameux *clips* brillent devant et derrière la robe. C'est un ravissant spectacle, mais dont on ne saurait dire s'il symbolise davantage la prospérité ou la décadence.

Ce soir de la fin d'août, l'attraction est le défilé des nouveaux modèles de la saison d'hiver d'une grande maison de couture parisienne. A la vérité, nous pensions que quelques *girls* eussent mieux fait l'affaire. Bientôt, nous prîmes cependant un réel plaisir à cette parade qui, d'ailleurs, enchantait les femmes (les robes étaient fréquemment magnifiques) et plaisait à l'autre moitié des spectateurs attablés, car les filles étaient jolies. Elles paraissaient, à tour de rôle, sur la

plate-forme la plus élevée du théâtre dressé devant la mer ; de vifs projecteurs les éclairaient dans une lumière dorée ; puis, elles avançaient et descendaient les degrés des deux scènes superposées, avec la lenteur balancée des paons. Un valet de pied en livrée tenait un carton sur lequel était tracé le numéro de la robe inscrite au programme.

Un ami, qui s'était renseigné déjà, m'apprit que ces belles souveraines d'un instant, qu'un joaillier célèbre avait par surcroît ornées de ses plus splendides parures, étaient arrivées en seconde classe, peu avant midi, et qu'elles avaient passé l'après-midi chez le coiffeur. Elles devaient repartir dès le lendemain.

Mais les femmes aux bracelets montants jusqu'aux coudes se souciaient peu de ces insignifiants détails. Elles rêvaient sous le ciel étoilé, dans la nuit tiède, à leurs robes du prochain hiver, sans remords, sans regrets, avec l'insouciance des enfants. Elles critiquaient une nuance, s'enthousiasmaient pour un manteau, tandis que la jeune personne qui avait passé la nuit dans le train, en seconde classe, descendait vers elles, souriante, les lèvres écarlates, découvrant les dents, les yeux enivrés de plaisir sous les lueurs flatteuses des projecteurs.

Et je pensais à vous, secrètement mais avec continuité, dames élégantes des toiles de Trouville d'Eugène Boudin, sur lesquelles quelque touche de rose *chante* si joliment sur le gris bleu du ciel, entre une robe beige et un manteau noir, à vous, pionnières des plages de la Manche, qui fouliez le sable sur des souliers à hauts talons et protégiez du plus léger rayon de soleil votre chair pâle. Et je me demande ce que vous faisiez de vos soirées ?...

Peut-être lisiez-vous quelque roman d'Octave Feuillet ou de Cherbuliez, ou écriviez-vous quelques lettres. Les reines des plages ne se livrent plus à ces passe-temps.

Sont-elles plus heureuses ?

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT. Secrétaire général de la Revue de Paris, *114, avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Des indices locaux favorables, d'une part, et des éléments internationaux d'inquiétudes, d'autre part, ont déterminé, en ce début de septembre, un sérieux désarroi sur le marché financier.

Déjà le mois d'août n'avait pas été brillant. Hormis une activité cahotée, et sans doute un peu factice, des Rentes, l'ensemble des autres valeurs boursières avait constamment souffert de la pénurie des transactions, attribuable, pour une large part, aux vacances estivales de la clientèle. Il en était cependant résulté un allègement — nous oserions dire un nettoyage — des engagements conditionnels qui remettait la « position de place » dans un équilibre parfaitement sain.

Il est certain que la Bourse a considéré avec sympathie l'œuvre de redressement économique et financier poursuivie par le Gouvernement dans des voies orthodoxes ; mais elle n'y a pas trouvé ce fameux « choc psychologique » qui entraîne l'allégresse. Elle a éprouvé, dans des temps peu lointains, tant de déceptions qu'elle est bien résolue à attendre la manifestation de faits précis encourageants et, aussi, d'avoir la certitude de pouvoir être soutenue par un afflux durable des capitaux de placement pour s'orienter délibérément vers une activité bienfaisante.

En d'autres circonstances la détente du loyer de l'argent (qui s'est traduite, simultanément, par le fléchissement du taux des reports à 4 1/4 p. 100 en liquidation du Parquet à fin août contre 5 1/4 précédemment et par l'abaissement du taux d'escompte de la Banque de France de 4 p. 100 à 3 1/2 p. 100) eut été un motif de reprise. Mais l'attention de la Bourse était attirée d'un autre côté.

Celui-ci émanait des événements internationaux gravitant autour de la guerre sino-japonaise et de la guerre civile espagnole. Ici et là, la recrudescence d'attentats contre des neutres, et notamment contre l'Angleterre, a provoqué dans les grandes chancelleries une émotion énorme, aussitôt accompagnée, dans la presse, de polémiques acerbes. Toutes les Bourses, incontinent, ont marqué le coup.

La Bourse de New-York elle-même a montré, dès le début

du mois, une faiblesse caractéristique qui a fortement impressionné les autres marchés. La situation internationale — à l'heure où j'écris cette chronique — est très tendue. Nous espérons qu'elle s'apaisera promptement. N'empêche que ces alertes, en se répétant trop fréquemment, causent un état général de malaise qui s'oppose à toute initiative boursière sérieuse.

Il en résulte que par un lent effritement, durant les mois d'été, les cours de la plupart des valeurs — non seulement à la Bourse de Paris, mais aussi sur les Bourses étrangères — sont revenus à un niveau que l'on peut considérer comme étant bas, sinon très bas. Quand la tendance se retournera, il est bien probable que l'on verra se déclencher brusquement, aussi bien à New-York qu'à Londres et qu'à Paris, une hausse des cours rapide et très importante. Bien que cette éventualité puisse ne pas être très proche — et sans écarter le risque de nouvelles complications imprévues — les détenteurs de capitaux disponibles seraient, sans doute, bien inspirés de ne pas la perdre de vue. Quand le train est parti, il est vain de courir après pour le rattraper ; il vaut mieux s'être mis en mesure de ne pas le manquer au départ.

Le plus ou moins de rapidité dans la réussite ou l'échec des mesures financières en cours n'a plus l'importance qu'on était enclin à leur attribuer. On attend, désormais, patiemment les résultats effectifs.

Satisfaisants ou décevants, la Bourse y puiserait des motifs de hausse pour de nombreuses catégories de valeurs. Seuls, pour l'instant, les événements internationaux tendent à y mettre obstacle.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

N. B. — « MEXICAN EAGLE ». Cette Société continue à se débattre pour surmonter les difficultés d'exploitation que lui crée le Gouvernement mexicain et qui paraissent sérieuses.

Le public est généralement mal informé sur la situation exacte de l'entreprise, lacune qu'il me sera prochainement possible de combler.

Le titre a subi des réalisations qui entament la confiance que l'on peut à la rigueur désirer placer dans l'avenir fort spéculatif de cette valeur.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son Rédacteur M. André Ply, 4, rue de Vienne, Paris (8e).